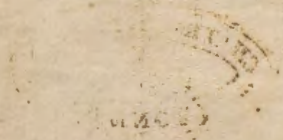
S 1199

336 pp.
1 June
13 pl.



MEMOIRES
DE
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE,
OU LA SUITE
DES VOYAGES DE Mr. LE
BARON DE LA HONTAN:

Qui contiennent la Description d'une grande étenduë de Païs de ce continent, l'interêt des *François* & des *Anglois*, leurs Commerces, leurs Navigations, les Mœurs & les Coutumes des Sauvages, &c.

Avec un petit DICTIONAIRE *de la Langue du Païs.*
Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME SECOND.

Seconde Edition, augmentée des CONVERSATIONS *de l'Auteur avec un Sauvage distingué.*

A LA HAYE,
Chez CHARLES DELO, sur le Singel.

MDCCVI.

MEMOIRES
DE
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE,
OU LA SUITE
DES VOYAGES DE Mr. LE
BARON DE LA HONTAN.

Qui contiennent la Description d'une grande étendue de Païs de ce continent, l'Interêt des François & des Anglois, leurs Commerces, leurs Navigations, les Mœurs & les Coutumes des Sauvages, &c.

Avec un petit DICTIONAIRE de la Langue du Pays.
Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

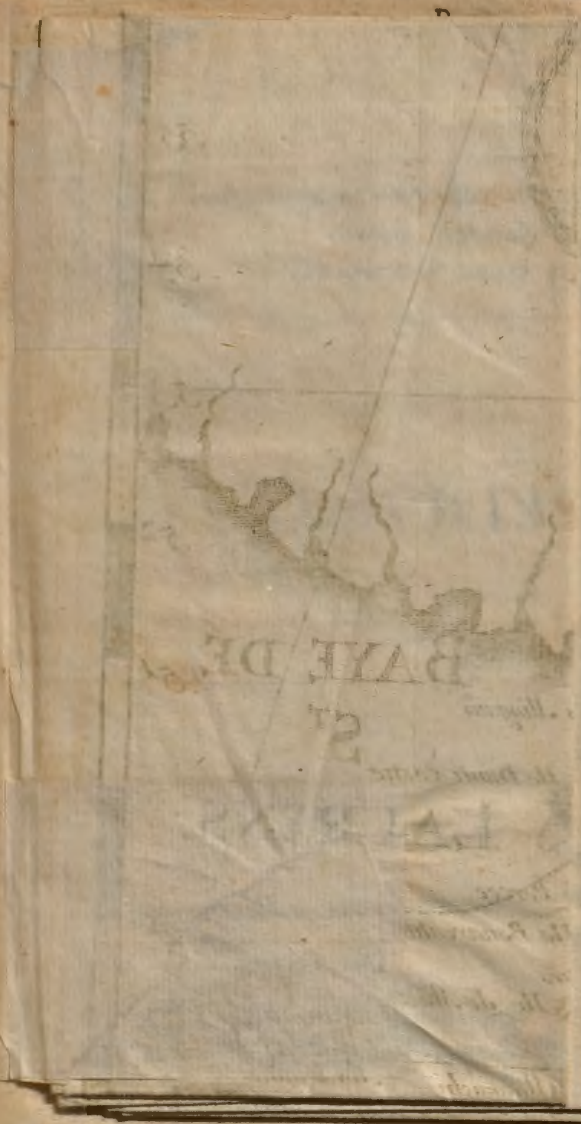
TOME SECOND

Seconde Edition, augmentée des CONVERSATIONS de l'Auteur avec un Sauvage distingué.

A LA HAYE
Chez CHARLES DELO, sur le Singel.

MDCCXI.

CARTE GENERALE DE CANADA A PETIT POINT
Marque des villages sauvages
Marque des portages d'un lieu a un autre
Marque des etablissement Francois
Echele de 100 lieues a 20 au degré
20 40 60 80 100
LAC SVPERIEVR
Saut Ste Marie
Misili Makinac
LAC DES ILINOI
LAC DES HVRENS
Fort St Ioseph
LAC ERRIE
Grande Riviere des Outaouas
Les 3 Riviere
Quebec
Monts Notre Dame
Laurens
de St
Monreal
Fleuve
Fort Frontenac
LAC DE FRONTENAC
R. de la Famine
Agnies
Onnotagues
Onnoyontes
Sonontouans
PAIS DES IROQVOIS
Fort Niagara
Gorogouans
PAIS DES ANGLOIS
Baston
Manat
LA MER



CARTE GENERALE DE CANADA.
DEDIÉE AU ROY DE DANEMARK Par son tres humble et tres obeissant et tres fidele serviteur Lahontan
TERRE DE LABRADOR OU DES ESKIMAUX
GRAND ESPACE DE TERRE.
BAYE DE HUDSON
Sont des villes Francoises ou angloises
Sont des villages anglois ou François
Sont des villages des sauuages
Sont des nations sauuages detruites par les yroquois
Sont des pais propres a faire les chasses de castor
ie nay mis sur cette carte que eux qui me sont connus
Ces fort auec de petites croix sont abandonez
Sont des sauts ou cataractes dans les rivieres
Sont les lieux ou lon porte les canots dune riviere l'autre
ENTREE DU GRAND LAC DES ASSINIPOVALS
Vn Village dassinipovals
FLEUVE DE
LAC DE LE NEMIBIGON
St LAURENS
PETIT FORT du Sr St germain pour empecher les assinipovals de decendre au port de nelson.
FORT DE NELSON
Port de Nelson
Iles Danoises
Port aux Danois
FORT DE KAMANISTIGOYAN
R. de Lemipissaki
FORT tantost aux Anglois tantost aux François
FORT tantost aux François tantost aux Anglois
R. des Machandibi
Machandibi
Machadibi
Piscoutagami
Tabitibi
Ile Minong
LAC SUPERIEUR
R. du Tombeau
R. de Michipikoton
Chagouamigon
Sauteurs
Iesuites
Saut de Ste Marie
Nockes
Missisakes
Temiskamine
Nepiserini
MATAOVAN
Grande Riviere des Outaouas
MISSILIMAKINAK
Ile du Detour
Ile de Missilimakinak
Hurons outaouas François
Ile aux bois blancs
Chasse des amis des François
Villages des François et 3 nations de Sauuages
Outagamis
Malhoumi
Kikapous
R. des Puants
Baye des Puants
R. de Ouisconsink
R. Longue
FLEUVE DE MISSISIPI.
LAC DES HURONS
Anse du Tonerre
Fort suppose
LAC DES ILINOIS
Kikapous
Sakis
R. du Sakinan
Fort St Ioseph
Fort de Mr de la Salle
Oumamis
Maskoutens
Ouiatinons
Portage de Chegakou
Chegakou
R. des Ilinois
FORT DE CREVECOEUR
R. des Otenta
Pais de Chasse de Castor des yroquois
Chasse de castor des yroquois
Tsonontaterronons
Apelles Hurons
Torontogueronons
FORT de Frontenac
Kente Ganeous
LAC ONTARIO OU DE FRONTENAC
Fort de niagara
Fort suppose
LAC ERRIE OU DE CONTI
Errieronons
PAIS DES IROQUOIS
Onnontagues
Onnoyoutes
Agnies
R. de Condé
MONREAL
Chambli
LAC CHAMPLAIN
3 Rivieres
Saut de la Chaudiere
Kebek
R. du Saguenay
Chikoutimi
Tadoussak
Moulin a Planches
FLEUVE St LAURENS
BAYE DE St LAURENS
Papinachois
Iles Mingans
Ile Danti Costie
Ile Percee
Ile Bonaventure
Port de Baye des Chaleurs
Ile de Miscou
Iles Ramees
Ile aux oiseaux
Ile de la Madelaine
Ile de Capbreton
Chedabouctou
Ile St Iean
ACADIE ET SES COSTES
Port royal
Baye Françoise
LIMITES DE CANADA
NOUVELLE ANGLETERRE
BOSTON
NOUVELLE YORK
ORANGE
Corlar
MANATE
OCEAN
Passage de
LIMITES DE CANADA SELON LES FRANCOIS
Ces limites font justement la route que les ilinois oumamis et autres sauuages tiennent allant faire la guerre aux yroquois par terre de meme celle que les yroquois suivent pour aller porter la guerre chez les nations sauuages les plus eloignees jusqu au dela du missisipi.
Andastogueronons
Tamaroa
R. des Missouris
R. des Osages
R. Ouabach
Echelle de 100 lieues a 20 par degre selon Les navigateurs François
10 20 40 60 80 100
290 295 300 305 310 315 20 325
59 58 57 56 55 54 53 52 51 50 49 48 47 46 45 44 43 42 41 40 39 38 37

MEMOIRES DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE,

OU LA SUITE DES VOYAGES DE Mr. LE BARON DE LA HONTAN.

JE vous ai parlé des Colonies *Angloises* & *Françoises*, du Commerce de *Canada*, de la Navigation des Fleuves & des Rivières de ce Païs-là, de celle de l'*Europe* dans l'*Amerique Septentrionale*, des Entrepriſes que les *Anglois* ont fait pour ſe rendre les Maîtres des Colonies *Françoiſes*, des incurſions que les *François* ont fait à la

Nouvelle Angleterre & chez les *Iroquois*: En un mot j'ai dit tant de choſes qui juſqu'à préſent ont été cachées par raiſon d'Etat ou de Politique, qu'il ne dépendroit que de vous de me faire de très-mauvaiſes affaires à la Cour, ſi vous étiez capable de me ſacrifier à ſon reſſentiment par la production de mes Lettres.

Tout ce que je vous ai écrit, & tout ce que vous verrez encore dans ces Mémoires ſont des véritez plus claires que le jour. Je ne flatte ni n'épargne perſonne. Je ne ſuis point partial, je loüe des gens qui ne ſont pas en état de me faire du bien, & je condamne la conduite de pluſieurs autres qui pourroient indirectement me faire du mal; je n'ai point cet eſprit d'interêt & de parti qui fait parler certaines gens; je ſacrifie tout à l'amour de la Verité; je n'ai point d'autre but que celui de vous marquer les choſes comme elles ſont; je n'ai diminué ni altéré les faits contenus dans les Lettres que je vous écris depuis 11. ou 12. ans ni dans ces Mémoires. J'ai eu ſoin de faire des Journaux très-particulariſez pendant le cours de mes Voyages; le détail en ſeroit ennuyeux pour vous, & la peine de les copier avant que de vous les envoyer demanderoit trop de temps. Vous trouverez ici dequoi vous former une idée parfaite du vaſte Continent de l'*Amerique Septentrionale*. Je vous ai écrit vingt-cinq Lettres depuis l'année 1689. juſqu'à préſent, j'en garde les copies avec beaucoup de ſoin. Je ne me ſuis attaché qu'à vous mander les cho-

choſes les plus eſſentielles pour ne pas jetter vôtre eſprit dans mille embarras d'affaires extraordinaires qui ſont arrivées en ce Païs-là. Si vous conſultez mes Cartes à meſure que vous relirez les Lettres que je vous ai écrites depuis l'année 1683. vous trouverez tous les lieux dont je fais mention: elles ſont très-particulariſées, & j'oſe vous aſſurer qu'il n'en a jamais paru de ſi correctes. Mon voyage de la *Riviére longue* m'a donné lieu de faire la petite Carte que je vous ai envoyée de *Miſſilimakinac* en 1699. dans ma 16. Lettre. Il eſt vrai qu'elle ne marque ſimplement que cette Riviére & celle des *Miſſouris*, mais il falloit plus de tems que je n'en ai eu pour pouvoir la rendre plus parfaite par la connoiſſance des Païs circonvoiſins, qui juſqu'à préſent ont été inconnus à toute la Terre, auſſi bien que cette grande Riviére dans laquelle je n'aurois pas eu la témerité d'entrer ſans en avoir été inſtruit à fond, & ſans une bonne eſcorte. Je mets la Carte du *Canada* à la tête de ces Mémoires; la grace que je vous demande, c'eſt de ne la communiquer à perſonne ſous mon nom. J'ai ajoûté à la fin de ces Mémoires l'explication des termes de *Marine* & autres qui y ſont contenus, auſſi bien que dans mes Lettres; ainſi vous la pourrez conſulter lorſque vous lirez des mots que vous n'entendrez pas.

Description abregée du Canada.

VOus croirez, Monsieur, que j'avance un paradoxe en vous disant que la *Nouvelle France* vulgairement appellée le *Canada*, contient plus de terrain que la moitié de l'*Europe*, mais voici comment je le prouve. Vous savez que l'*Europe* s'étend du Midi au Septentrion depuis le 35. degré de Latitude jusques au 72. & de Longitude depuis le 9 degré jusques au 94. Cependant à prendre l'*Europe* en sa plus grande largeur d'Orient en Occident, par exemple du Canal imaginaire du *Tanais* au *Volga*, jusqu'au *Cap d'Angle-Bay* en *Irlande*, elle n'a que 66. degrez en Longitude, qui contiennent plus de lieuës que les degrez qu'on lui donne vers le Cercle Polaire, quoiqu'ils soient en plus grand nombre, parce que les degrez de longitude sont inégaux; & comme c'est par l'espace du terrain qu'on doit mesurer les Provinces, les Isles, & les Royaumes, il me semble qu'on en devroit faire de même à l'égard des quatre parties du Monde. Messieurs les Géographes qui partagent la Terre au gré de leur imagination dans leur Cabinet, auroient bien pû prendre garde à ce que j'avance, s'ils y avoient fait plus d'attention. Venons au *Canada*. Tout le monde sait qu'il s'étend depuis le 39. degré de latitude jusques au 65. c'est à dire du Sud du *Lac Errié* jusqu'au Nord de la *Baye de Hudson*; & en longitude depuis le 284. degré jusqu'au 336. savoir du fleuve de *Missisipi* jusqu'au

Cap

Cap de Raſe, en l'Iſle de *Terre-Neuve*. Je dis donc que l'*Europe* n'a que onze degrez de latitude & 33. de longitude plus que le *Canada*; où je joints & comprens l'Iſle de *Terre-Neuve*, l'*Acadie*, & toutes les autres Terres ſituées au Nord du *Fleuve de Saint Laurent*, qui eſt la grande Borne ou Limite prétenduë des Païs des *François* d'avec ceux des *Anglois*. Si je voulois compter toutes les terres du Nord-Oüeſt de ce *Canada*, je le trouverois beaucoup plus grand que l'*Europe*, mais je me renferme en ce qui eſt établi, découvert & pratiqué, ne comprenant que les Païs où les *François* vont trafiquer des Caſtors avec les Sauvages, & où ils ont des Forts, des Magaſins, des Miſſions, & de petits établiſſemens.

Il y a plus d'un ſiécle & demi que le *Canada* a été découvert; *Jean Veraſan* fut le premier qui le découvrit; mais à ſon malheur, car les Sauvages le mangerent. *Jaques Cartier* y alla enſuite, mais après avoir monté plus haut que *Québec* avec ſon Vaiſſeau, il repaſſa en *France* fort degouté de ce Païs-là. A la fin on y envoya d'autres Navigateurs qui reconnurent mieux le *fleuve de Saint Laurent*, & vers le commencement de ce ſiécle il partit de *Roüen* une Colonie qui eût aſſez de peine à s'y établir, à cauſe des Sauvages. Quoi qu'il en ſoit, il eſt aujourd'huï ſi peuplé qu'on y compte 180000. ames. Je vous ai déja dit dans mes Lettres quelque choſe de ce Païs-là, ainſi je ne m'appliquerai qu'à vous marquer les principaux endroits, & ce qui peut ſatisfaire davantage vôtre curioſité.

La source du *Fleuve Saint Laurent* nous a été inconnuë jusqu'à present ; car quoiqu'on l'ait remonté jusqu'à sept ou huit cens lieuës, on n'en a pû trouver l'origine. Le plus loin que les Coureurs de bois ayent été, c'est au *Lac de Lenemipigon* qui se décharge dans le *Lac Superieur* ; le *Lac Superieur* dans celui des *Hurons* ; le Lac des *Hurons* dans le *Lac Erié* ou de *Conti* ; le *Lac Erié* dans le *Lac de Frontenac*, & celui-ci forme ce grand Fleuve qui coule vint lieuës assez paisiblement, & ensuite trente autres avec beaucoup de rapidité jusqu'à la Ville de *Monreal*, d'où il continuë son cours avec moderation jusqu'à *Quebec*, s'élargissant de là peu à peu jusqu'à son embouchure, qui en est éloignée de plus de cent lieuës. S'il en faut croire les Sauvages du Nord, ce Fleuve sort du grand Lac des *Assinipouals*, qu'ils disent être plus vaste qu'aucun de ceux que j'ai nommé, & ce *Lac des Assinipouals* est situé à 50. ou 60. lieuës de celui de *Lenemipigu*. Ce Fleuve a 20. ou 22. lieuës de largeur à son embouchure, au milieu de laquelle on voit l'Isle d'*Anticostie*, qui en a vint de longueur. Elle appartient au Sieur *Joliet*, *Canadien*, qui y a fait faire un petit Magasin fortifié, afin que les marchandises & sa famille soient à l'abri des surprises des *Eskimaux*, dont je vous parlerai dans la suite : c'est avec d'autres Nations Sauvages, savoir les *Montagnois* & les *Papipanachois*, qu'il trafique d'armes & de munitions pour des peaux de Loups Marins, & quelques autres Pelleteries.

Vis

Vis-à-vis de cette Isle, on trouve *l'Isle percée* à la Côte du Sud. C'est un gros rocher percé à jour sous lequel les Chaloupes seulement peuvent passer. Les *Basques* & les *Normands* ont accoûtumé d'y faire la Pêche des Moruës en tems de Paix. Elle y est très-abondante, & ces Poissons y sont plus grands & plus propres à faire secher que ceux de *Terre-Neuve*; mais il y a deux grandes incommoditez, l'une que les Vaisseaux y courent du risque, s'ils ne sont amarrez à de bons cables & arrêtez par de bonnes ancres. L'autre inconvénient, c'est qu'il n'y a ni gravier ni cailloux pour étendre ces Poissons au Soleil, & qu'on est obligé de se servir de vignaux, qui sont des espéces de clayes.

Outre ce lieu de Pêche, il y en a d'autres du même côté à quelques lieuës plus haut dans le Fleuve, savoir celui de *Gaspé*, où les équipages des Vaisseaux font quelquefois le commerce de Pelleteries avec les *Gaspésiens*, ce qui porte préjudice aux Propriétaires de cette Riviére. Les autres sont vers les *Monts Nôtre-Dame* dans les petites Bayes ou Riviéres qui se déchargent dans le Fleuve.

De l'autre côté du Fleuve, on voit la grande terre de *Labrador* ou des *Eskimaux*, qui sont des Peuples si féroces qu'on n'a jamais pû les humaniser. Il semble que le bon homme *Homere* veuille parler de cette malheureuse Nation Sauvage, en parlant de ses *Cyclopes*, car il y a trop de rapport entre eux, comme il paroît par ces qua-

tre vers du neuviéme Livre de ſon *Odyſſée*, que je trouve trop beaux pour ne pas les rapporter ici :

Τοῖσιν δ' οὔτ' ἀγοραὶ βυληφόροι οὔτε θέμιστες.
Ἀλλ' οἵγ' ὑψηλῶν ὀρέων νάμοισι κάηται
Ἐν σπῆϊ γλαφυροῖσι· θεμιστεύῃ δὲ ἕκαστος
Παίδων ἠδ' ἀλόχων· ἐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσι.

Cela veut dire que ces Peuples ne s'embarraſſent pas de Plaidoyers, ni de multitudes de Loix, qu'ils ſe plaiſent ſeulement d'habiter le ſommet des Montagnes ou les Cavernes les plus profondes, que là chacun borne ſon droit à régler ſa Famille ſans ſe mettre en peine de ſon Voiſin. Les *Danois* ſont les premiers qui l'ont découverte, elle eſt remplie de Ports, de Havres & de Bayes, où les Barques de *Quebec* ont accoûtumé d'aller troquer les peaux de Loups marins durant l'Eté avec ces Sauvages. Voici comment cela ſe fait; dès que ces Barques ont mouillé l'ancre, ces Démons viennent à bord dans de petits Canots de peaux de Loups marins couſuës enſemble, qui ſont faits à peu près comme des navettes de tiſſeran, au milieu deſquels on voit un trou en forme de celui d'une bourſe, où ils ſe renferment aſſis ſur les talons avec des cordes. Ils rament de cette maniére avec de petites palétes, tantôt à droit & tantôt à gauche, ſans pancher le corps, crainte de renverſer. Dès qu'ils arrivent près de la Barque ils

ils montrent leurs Pelleteries au bout de l'aviron & demandent en même tems les coûteaux, la poudre & les balles dont ils ont besoin, des fusils, des haches, des chaudiéres, &c. enfin chacun montre ce qu'il a, & ce qu'il prétend avoir en échange; le marché conclu, ils reçoivent & donnent tout, au bout d'un bâton. Si les coquins ont la précaution de ne pas entrer dans nos Bâtimens, nous avons aussi celle de ne nous pas laisser investir par une trop grande quantité de Canots, car ils ont enlevé assez souvent de petits Vaisseaux, pendant que les Matelots étoient occupez à manier & à remuer les Pelleteries & les Marchandises. Il faut se tenir bien sur ses gardes durant la nuit, car ils savent faire de grandes Chaloupes, qui vont aussi vîte que le vent, & dans lesquelles ils se mettent trente ou quarante. C'est pour cela que les *Malouins*, qui font la Pêche des Moruës au petit Nord & les *Espagnols* à *Portochoua*, sont obligez d'armer des Barques longues pour courir la Côte & les poursuivre, car il n'y a guéres d'années qu'ils ne surprennent à terre les équipages, & qu'ils ne les tuent, enlevant aussi quelquefois les Vaisseaux. Il est constant qu'ils sont plus de trente mille Combattans, mais si lâches & si poltrons que cinq cens *Cristinos* de la *Baye de Hudson*, ont accoûtumé d'en battre cinq ou six mille. Leur Païs est grand, car il s'étend depuis la Côte, qui est vis-à-vis des *Istes de Mingan*, jusques au Détroit de *Hudson*. Ils passent

tous les jours à l'*Iſle de Terre-Neuve* par le Détroit de *Belliſle*, qui n'a que ſept lieuës de traverſe, & s'ils ne viennent pas juſqu'à *Plaiſance*, c'eſt qu'ils craignent d'y trouver d'autres Sauvages.

A cette terre *de Labrador*, eſt jointe la *Baye de Hudſon*, qui s'étend depuis le cinquante-deuxiéme degré de latitude, & trente minutes juſqu'au ſoixante-troiſiéme. Voici d'où cette Baye a tiré ſon nom. Le Capitaine *Henri Hudſon*, *Anglois* de Nation, obtint un Vaiſſeau *Hollandois* pour aller à la *Chine* par un Détroit imaginairement ſitué au Nord de l'*Amérique Septentrionale*. Ce fut ſur les Mémoires d'un Pilote *Danois* ſon ami, qu'il abandonna le premier deſſein qu'il avoit formé de prendre ſa route par la *Nouvelle Zemble*. Celui-ci, qui s'appelloit *Fréderic Anschild*, étoit parti de *Norvegue* ou d'*Iſlande*, quelques années auparavant, à deſſein de trouver un paſſage pour aller au *Japon*, par le Détroit *de Davis*, qui eſt ce Détroit chimérique, dont je parle. La premiére terre qu'il découvrit, fut la *Baye Sauvage* ſituée ſur la Côte Septentrionale de la Terre de *Labrador*; de là rangeant cette Côte, il entra dans un Détroit qu'on appella vingt ou trente ans après le Détroit de *Hudſon*. Enſuite naviguant toûjours vers l'Oüeſt, il aborda certaines Côtes ſituées Nord & Sud. Alors il courut au Nord, ſe flatant de trouver un chemin ouvert pour traverſer à la Mer de *Jeſſo*; mais après avoir ſinglé juſqu'à la hauteur du Cercle Polaire,

&

& couru risque de perir mille fois dans les glaces, sans trouver aucune ouverture ni passage, il prit le parti de retourner sur ses pas. Mais comme la saison étoit fort avancée, & que les glaces couvroient déja la surface de l'eau, il fut obligé d'entrer dans la *Baye de Hudson*, & de passer l'Hiver dans un Port où plusieurs Sauvages fournirent à son équipage durant l'Hiver, des vivres & de très-belles Pelleteries. Dès que la Navigation fut libre pour les Vaisseaux, il s'en revint en *Danemarc*. Cependant *Hudson* l'ayant connu dans la suite, entreprit sur les Journaux de ce *Danois*, de passer au *Japon* par le Détroit de *Davis*, mais son entreprise échoüa, de même que celle d'un certain *Button*, & de quelques autres. Quoi qu'il en soit, *Hudson* entra dans la Baye de ce nom, où il reçût quantité de Pelleteries des Sauvages, ensuite il fit la découverte de la *Nouvelle Hollande*, appellée aujourd'hui la *Nouvelle York*, & de quelques autres Terres de la *Nouvelle Angleterre*. Cependant, on a tort d'appeller du nom de *Hudson*, ce Détroit & cette Baye, puis que celui qui les a premiérement découverts, est le Danois *Fréderic Anschild*, dont je viens de vous parler, étant le premier *Européen* qui ait vû les Terres de l'*Amérique Septentrionale*, & frayé le chemin aux autres. Ce fut ensuite, sur les Mémoires de ce *Hudson*, que les *Anglois* firent des tentatives pour établir un commerce avec les *Amériquains*. La quantité de Castors & d'autres belles Pel-

Pelleteries qu'il trafiqua durant l'Hiver avec les Sauvages, donnérent dans la vûë à quelques Marchands *Anglois*, qui formérent une Compagnie pour entreprendre ce nouveau Commerce. Ils fournirent pour cet effet quelques Bâtimens au Capitaine *Nelſon*, qui en perdit quelques-uns dans les glaces vers le Détroit, après avoir failli lui-même à périr. Cependant, il entra dans la Baye & ſe plaça à l'embouchure d'une grande Riviére, qui prend ſa ſource vers le Lac des *Aſſinipouals*, & ſe décharge dans cette Baye à l'endroit où il fit conſtruire une redoute défenduë par quelques Canons. Au bout de trois ou quatre ans les *Anglois* firent d'autres petits Forts aux environs de cette Riviére ; ce qui apporta un préjudice conſidérable au Commerce des *François*, qui ne trouvoient plus au Nord du *Lac Supérieur* les Sauvages, avec leſquels ils avoient accoûtumé de trafiquer des Pelleteries. Je ne ſai par quelle avanture, les nommez des *Grozeliers* & *Ratiſſon* rencontrérent dans ce grand Lac quelques *Cliſtinos*, qui leur promirent de les conduire au fond de la Baye, où les *Anglois* n'avoient pas encore pénétré. En effet, ils leur tinrent parole, ils les y menerent & leur montrerent pluſieurs autres Riviéres, au bord deſquelles il y avoit apparence de faire des établiſſemens propres pour y attirer un grand Commerce de Peaux avec pluſieurs Nations Sauvages. Ces *François* s'en retournérent au *Lac Supérieur* par le même chemin, & de là ils paſſe-

passerent à *Quebec* où ils proposérent aux principaux Marchands de conduire dans la Baye de *Hudson* des Vaisseaux, mais on se moqua de leur projet. Enfin se voyant rebutez, ils allerent en *France*, croyant qu'on les écouteroit mieux à la Cour; cependant après avoir presenté Mémoires sur Mémoires, & dépensé beaucoup d'argent, on les traita de Visionnaires. Dans ce tems-là, le Ministre du Roi d'*Angleterre* ne perdit point l'occasion de les persuader d'aller à *Londres*, où ils furent si bien écoutez, qu'on leur donna plusieurs Vaisseaux qu'ils y menerent avec assez de difficulté, & construisirent en differens endroits plusieurs Forts très-avantageux pour le Commerce. On se repentit alors en *France*, mais trop tard, de n'avoir pas fait assez d'attention à leurs Mémoires, & ne pouvant plus y remédier, on se résolut d'en chasser les *Anglois* à quelque prix que ce fut: En effet, on y réüssit après les avoir vigoureusement attaquez par Mer & par Terre, à la réserve du Fort de *Nelson* où il n'y avoit point d'apparence de mordre si facilement. Les *Anglois*, quelques années après se résolurent de faire tout leur possible pour reprendre ces postes, à quoi ils réüssirent heureusement; car ne voulant pas en avoir le démenti, ils débusquerent à leur tour les *François*; & aujourd'hui ceux-ci se préparent à leur rendre le change. Au reste, ce Païs-là est si froid durant sept ou huit mois de l'année, que la Mer se glac dix pieds d'épaisseur, que les arbres

&

& les pierres mêmes se fendent, qu'il y tombe dix ou douze pieds de neige qui couvrent la terre plus de six mois, & que pendant ce tems on n'oseroit sortir de sa maison, sans risquer d'avoir le nez, les oreilles & les pieds gelez. La Navigation est si difficile & si dangereuse d'*Europe* en ce Païs-là, à cause des glaces & des courans, qu'il faut être réduit à la derniére misére, ou possedé d'un aveuglement jusqu'à la folie, pour entreprendre ce détestable Voyage.

Il est tems de passer maintenant de la *Baye de Hudson* au *Lac Supérieur*. Ce voyage est plus facile à faire sur le papier que réellement, car il faut remonter près de cent lieuës la Riviére des *Machakandibi*, qui est si rapide & si pleine de Cataractes, qu'à peine six Canoteurs dans un Canot allegé, peuvent-ils en venir à bout en trente ou trente-cinq jours. On trouve à la source de cette Riviére un petit Lac de même nom, d'où on est obligé de faire un portage de sept lieuës pour attraper la Riviére de *Michipikoton*, qu'on descend ensuite en dix ou douze jours, quoi qu'on soit obligé de faire quelques portages. Il est vrai qu'on saute plusieurs Cataractes en descendant, où l'on est contraint de porter les Canots ou de les traîner en remontant. Nous voici donc à ce grand Lac *Supérieur* qu'on estime avoir cinq cens lieuës de circuit, y comprenant le tour des Anses & des petits Golfes. Cette petite Mer douce est assez tranquille depuis le commencement

ment de Mai jusqu'à la fin de Septembre. Le côté du Sud est le plus assuré pour la Navigation des Canots par la quantité de Bayes & de petites Riviéres où l'on peut relâcher en cas de tempête. Je ne sache point qu'il y ait aucune Nation Sauvage sédentaire sur les bords de ce Lac, il est vrai que durant l'Eté plusieurs Peuples du Nord, vont chasser & pêcher en certains endroits où ils apportent en même tems les Castors qu'ils ont pris durant l'Hiver, pour les troquer avec les Coureurs de bois qui ne manquent pas de les y joindre tous les ans. Ces lieux sont *Bagouasch*, *Lemipisaki* & *Chagouamigou*. Il y a déja quelques années que Mr. *Dulhut* avoit construit un Fort de pieux, dans lequel il avoit des Magazins remplis de toutes sortes de Marchandises. Ce poste, qui s'appelloit *Camanistigoyan*, faisoit un tort considérable aux *Anglois* de la *Baye de Hudson*, parce qu'il épargnoit à quantité de Nations la peine de transporter leurs Pelleteries à cette Baye.

Il y a sur ce Lac des Mines de cuivre, dont le métal est si abondant & si pur qu'il n'y a pas un septiéme de déchet. On y voit quelques Isles assez grandes, remplies d'Elans & de Caribous, mais il n'y a guéres de gens qui s'avisent d'y aller exprès pour chasser, à cause du risque de la traverse. Au reste, ce Lac est abondant en Eturgeons, Truites & Poissons blancs. Le froid y est excessif durant six mois de l'année, & la neige se joignant à la gelée, glace ordinairement les eaux

eaux de ce Lac jusqu'à dix ou douze lieuës au large.

Du *Lac Supérieur*, je passe à celui des *Hurons*, auquel je donne quatre cens lieuës de circonference. Or pour y aller il faut descendre le *Saut Sainte Marie*, dont je vous ai parlé dans ma quinziéme Lettre. Ce Lac est situé sous un très-beau climat, comme vous le voyez sur ma Carte. Le côté du Nord est le plus naviguable pour les Canots, à cause de la quantité d'Isles sous lesquelles on peut se mettre à l'abri du mauvais tems. Celui du Sud est le plus beau & le plus commode pour la Chasse des Bêtes fauves, qui y sont en assez grande quantité. La figure de ce Lac, est à peu près celle d'un triangle équilatéral. Parmi ses Isles, celle de *Manitoualin* est la plus considérable. Elle a plus de vingt lieuës de longueur & dix de largeur. Les *Outaouas* de la Nation du *Talon* & du *Sable* y habitoient autrefois, mais la crainte des *Iroquois* les a contraints de se retirer avec les autres à *Missilimakinac*. Vis à vis de cette Isle habitent en terre-ferme les *Nockés* & les *Missitagues* en deux Villages différens, éloignez de vingt lieuës l'un de l'autre. Vers le bout Oriental de cette même Isle, on trouve la *Riviére des Français*, dont je vous ai parlé en ma seiziéme Lettre; elle est aussi large que la *Seine* à *Paris* & de sa source, qu'elle tire du Lac des *Nepicerini*, jusqu'à son embouchure, elle n'a tout au plus que quarante lieuës de cours. On voit au Nord-Est de cette

Rivié-

Riviére la Baye de *Toronto* qui a vingt ou vingt cinq lieuës de longueur & quinze d'ouverture, il s'y décharge une Riviére qui sort du petit Lac de même nom, formant plusieurs Cataractes impratiquables, tant en descendant qu'en montant. Cette tête d'homme, que vous voyez marquée sur ma Carte au bord de cette Riviére, désigne un gros Village de *Hurons*, que les *Iroquois* ont ruïné. De sa source on peut aller dans le Lac de *Frontenac* en faisant un portage jusqu'à la Riviére de *Tanaonaté* qui s'y décharge. Vous pouvez remarquer au côté Méridional de la Baye de *Toronto* le *Fort supposé*, dont je vous ai fait mention dans ma vingt-troisiéme Lettre; A trente lieuës de là vers le Sud, l'on trouve le Païs de *Theonontate* que les *Iroquois* ont tout à fait dépeuplé de *Hurons*. De là, je passe droit à mon Fort, sans m'arrêter à vous faire une description inutile des Païsages différens qu'on voit dans l'espace de plus de trente lieuës. Je vous ai parlé tant de fois de ce poste, que je sauterai droit à la Baye du *Sakinac*, sans vous parler de la quantité de battures & de rochers qu'on trouve cachez sous l'eau jusqu'à deux lieuës au large. Cette Baye a seize ou dix-sept lieuës de longueur & six d'ouverture, au milieu de laquelle on voit deux petites Isles très-utiles aux Voyageurs qui seroient obligez le plus souvent de faire le tour de la Baye, plûtôt que de s'exposer à faire cette traverse en Canot. La Riviére du *Sakinac* se décharge au fond de la

la Baye. Elle a soixante lieuës de cours assez paisible n'ayant que trois petites Cataractes qu'on peut sauter sans risque. Elle est aussi large que la *Seine* au Pont de *Seve*. Les *Outaouas* & les *Hurons* ont accoutumé d'y faire tous les deux ans, de grandes chasses de Castors. De cette Riviére à *Missilimakinac* il n'y a point d'endroit qui mérite la peine d'en parler; je vous ai dit tout ce qu'on pouvoit dire de ce poste, si utile pour le commerce, en vous en envoyant le plan. Ainsi je passerai à la description du *Lac Errié*, me souvenant de vous avoir fait celle du *Lac des Ilinois* dans ma seiziéme Lettre.

L'on n'a point eu tort de donner au *Lac Errié* un nom aussi illustre que celui de *Conti*, car c'est assûrément le plus beau qui soit sur la terre. L'on peut juger de la bonté de son climat par les latitudes des Païs qui l'environnent. Son circuit est de deux cens trente lieuës, mais par tout d'un aspect si charmant qu'on voit le long de ses bords des Chênes, des Ormeaux, des Chataigniers, des Noyers, des Pommiers, des Pruniers, & des Treilles, qui portent leurs belles grapes jusqu'au sommet des Arbres sur un terrain uni comme la main, ce qui doit suffire pour s'en former l'idée du monde la plus agréable. Je ne saurois d'ailleurs vous exprimer la quantité de bêtes fauves & de Poulets d'Inde qu'on voit dans ces bois & dans les vastes prairies, qu'on découvre du côté du Sud. Les Bœufs Sauvages se trouvent au fond de ce Lac sur les bords de deux belles Riviéres qui

s'y

s'y déchargent sans rapides ni Cataractes. Il est abondant en Eturgeons & Poissons blancs, mais les Truites y sont rares aussi bien que les autres Poissons qu'on pêche dans les *Lacs des Hurons* & des *Ilinois*. Il est aussi sans batures, sans rochers ni bancs de sable ; sa profondeur est de 14. à 15. brasses d'eau. Les Sauvages assûrent que les gros vents n'y soufflent qu'en Décembre, Janvier & Février, quoique rarement, ce que j'ai lieu de croire par le peu qu'il en fit durant l'Hiver que je passai à mon Fort en 1688. quoiqu'il fut exposé au *Lac des Hurons*. Les bords de ce Lac ne sont ordinairement fréquentez que par des guerriers, soit *Iroquois*, *Ilinois*, *Oumamis* &c. & le risque de s'y arrêter à la chasse est trop grand. Ce qui fait que les cerfs, les chevreuils & les poulets d'Inde courent en troupeaux le long du Rivage dans toute l'étenduë des Terres dont il est environné. Les *Erriéronons* & les *Andastogueronons* qui habitoient au bord de ce Lac aux environs ont été détruits par les *Iroquois*, aussi bien que d'autres Nations marquées sur ma Carte. On découvre une pointe de terre du côté du Nord qui avance quinze lieuës au large ; & à trente lieuës de là vers l'Orient, on trouve une petite Riviére qui prend sa source près de la Baye de *Ganaraske* située dans le *Lac Frontenac*. Ce seroit un passage assez court d'un Lac à l'autre si elle n'avoit point de Cataractes. De là au détroit, c'est-à-dire à la décharge de ce Lac, il y a trente lieuës. Ce détroit en a 14. de longueur & une

une de largeur. Ce fort ſuppoſé que vous voyez ſur ma Carte en ce lieu-là, eſt un de ceux dont je vous ai parlé dans ma vingt-troiſiéme Lettre. De ce pretendu Fort à la Riviére de *Condé* il y a vint lieuës. Cette Riviére a ſoixante lieuës de cours ſans Cataractes, s'il en faut croire les Sauvages, qui m'ont aſſuré que de ſa ſource, on pouvoit aller dans une autre qui ſe décharge à la Mer, n'y ayant qu'un portage d'une lieuë. De l'une de ces Riviéres à l'autre je n'ai été qu'à l'embouchure de celle de *Condé* où nos *Outaouas* éprouverent leurs jambes, comme je vous l'ai expliqué dans ma quinziéme Lettre. Les Iſles que vous voyez ſur ma Carte ſituées au fonds du Lac ſont des parcs de chevreuils, & des arbres fruitiers que la Nature a pris plaiſir de faire pouſſer pour nourrir de leurs fruits les Dindons, les Faiſans, & les Bêtes fauves. Enfin ſi la Navigation des Vaiſſeaux étoit libre de *Quebec* juſques dans ce Lac, il y auroit dequoi faire le plus beau, le plus riche & le plus fertile Royaume du Monde: car outre toutes les beautez dont je vous parle, il y a de très-bonnes mines d'argent à 20. lieuës dans les terres le long d'un certain côteau d'où les Sauvages ont aporté de groſſes pierres qui ont rendu de ce précieux metal avec peu de dechet.

Du *Lac Erié* je tombe dans celui de *Frontenac*, dont je n'ai pû m'empêcher de vous parler dans mes ſeptiéme & troiſiéme Lettres. Ce Lac a, comme je vous ai déja dit, 180. lieuës de circuit; ſa figure eſt ova-

le,

le, & sa profondeur de 20. à 25. brasses d'eau. Il s'y décharge du côté du Sud plusieurs petites Riviéres, savoir celles des *Tsonontouans*, des *Onnontagues* & de *la Famine:* du côté du Nord, celles de *Ganaraské* & de *Téonontaté*. Ses bords sont garnis de bois de haute futaye sur un terrain assez égal, car on n'y voit point de côtes escarpées, y ayant plusieurs petits Golfes du côté du Nord. On peut aller dans le *Lac des Hurons* par la Riviére de *Tanaouaté* en faisant un portage de sept ou huit lieuës jusqu'à celui de *Toronto*, qui s'y décharge par une Riviére de même nom. On peut aussi passer dans le *Lac Errié* par la baye de *Ganaraské*, en faisant un autre portage jusqu'à une petite Riviére pleine de Cataractes. Les Villages des *Onnontagues*, *Tsonontouans*, *Goyoguoans* & *Onnoyontes*, ne sont pas fort éloignez du Lac *Frontenac*. Ces Peuples *Iroquois* sont très-avantageusement situez. Leur Païs est beau & fertile, mais les Chevreuils & les Dindons leur manquent aussi bien que les Poissons, car leurs Riviéres n'en portent point, de sorte qu'ils sont obligez de faire leurs pêches dans le Lac, & de les boucaner ensuite pour les pouvoir garder & transporter à leurs Villages. Ils sont obligez aussi de s'écarter de leurs terres pour faire chasser des Castors durant l'Hiver soit du côté de *Ganaraské*, du Lac *Torento*, ou de la grande *Riviére des Outaouas*, où il seroit facile de leur couper la gorge, si l'on s'y prenoit de la maniére que je vous l'ai expliqué. Je vous ai

aussi parlé des *Forts de Frontenac* & de *Niagara*, & du *Fleuve Saint Laurent*, qui semble avoir abandonné les Lacs pour courir plus étroitement le long du *Monreal* & de *Quebec*, où ses eaux se mêlant avec celles de la Mer, deviennent si salées qu'on n'en sauroit plus boire.

Il ne me reste plus qu'à faire la description de l'*Acadie* & de l'*Isle de Terre-Neuve*, qui sont des Païs bien différens l'un de l'autre. Les Côtes de l'*Acadie* s'étendent depuis *Kenebeki*, qui est la Place frontiére de la *Nouvelle Angleterre*, jusqu'à l'*Isle Percée*, située vers l'embouchure du *Fleuve St. Laurent*. Ce Païs d'*Acadie* contient près de trois cens lieuës de Côtes Maritimes, le long desquelles on trouve deux grandes Bayes navigùables, savoir la *Baye Françoise* & celle *des Chaleurs*. Il y a quantité de petites Riviéres, dont les entrées sont saines & profondes pour les plus grands Vaisseaux : elles abondent en Saumons, dont on pourroit faire des Pêches considérables si on vouloit l'entreprendre, on pêcheroit aussi, dans la plûpart de ces Riviéres & des petits Golfes qui les précédent, quantité de Moruës telles qu'à l'*Isle Percée*. Car ces Poissons donnent à la Côte en abondance durant l'Eté, & sur tout aux environs des *Isles du Cap Breton* & de *Saint Jean*. Il est vrai que les Ports de la premiére ne peuvent servir qu'à retirer des Barques, & que la seconde n'en a point du tout, mais si ces deux Isles étoient peuplées, leurs Habitans pourroient envoyer tous

tous les jours leurs Chaloupes à la Pêche, & lors que leurs Moruës seroient prêtes à la fin d'Août, les Vaisseaux pourroient mouiller près de terre & s'en charger. La Riviére de *Saint Jean*, où les Sieurs *d'Amour* de *Quebec* ont un établissement pour le Commerce des Castors, est très-belle & très-fertile en grains, elle est naviguable jusqu'à douze lieuës de son embouchure. Entre la Pointe de l'*Acadie* & *l'Isle du Cap Breton*, il y a un Canal ou Détroit de Mer d'environ deux lieuës de largeur, assez profond pour porter le plus grand Vaisseau de *France*, on l'appelle le *passage de Canseaux*, il seroit plus fréquenté qu'il n'est, si les Navires Marchands qui vont en *Canada*, vouloient partir de *France* vers le 15. de Mars, car ils pourroient passer par là, étant assurez de trouver en toute saison ce passage libre, au lieu que le chênal du *Cap de Raze* est souvent rempli de glace en Avril. De cette maniére, les Vaisseaux devroient arriver à *Quebec* au commencement de Mai. Presque toutes les terres de l'*Acadie* sont fertiles en bled, pois, fruits & légumes; on y distingue assez bien les quatre saisons de l'année, quoi que les trois mois d'Hiver y soient extrémement froids. On tire de plusieurs endroits des mâtures aussi fortes que celles de *Norvege*, & l'on y pourroit construire toutes sortes de Bâtimens s'il en étoit besoin, car les Chênes surpassent en bonté ceux de nôtre *Europe*, s'il en faut croire les Charpentiers: En un mot, ce Païs-là est tout à fait

beau; le climat passablement tempéré, l'air pur & sain, les eaux legeres & claires, & la Chasse & la Pêche y sont abondantes. Les Castors, les Loutres, & les Loups Marins, sont les Animaux qui s'y trouvent le plus communément, ils y sont même en très-grand nombre; ceux qui en aiment les viandes, sont bien redevables aux Docteurs qui persuadérent aux Papes de métamorphoser ces Animaux terrestres en Poissons, car ils en peuvent user librement & sans scrupule pendant le Carême. Au reste, la connoissance que j'ai de ce Païs-là, me fait prévoir que tôt ou tard les *Anglois* s'en rendront les Maîtres. Les raisons que j'en pourrois donner sont très-plausibles; ils ont déja commencé à ruïner le Commerce des Pelleteries que nos *François* avoient accoûtumé de faire avec les Sauvages, & ils acheveront bien-tôt de le perdre entiérement. Nos *François* veulent vendre trop cher leurs Marchandises, quoi qu'elles ne soient pas si bonnes que celles des *Anglois*, qui les donnent pourtant à meilleur marché. Ce seroit dommage de laisser aux *Anglois* un Païs dont le Commerce des Pelleteries & les Pêches de Moruës leur en ont fait si souvent tenter la conquête. Il est impossible qu'on les empêche d'enlever les établissemens des Côtes de l'*Acadie*, par l'éloignement où ils sont les uns des autres, ils y réüssiront comme ils ont déja fait. Les Gouverneurs *François* ont les mêmes vûës que ceux de bien d'autres postes d'Outre-Mer. Ils considérent

rent leur emploi comme une mine d'or qu'on leur donne pour en tirer de quoi s'enrichir ; ainsi le Bien public ne marche jamais qu'après leur intérêt particulier. Mr. *de Meneval* laissa prendre le *Port-Royal* aux *Anglois*, parce que la Place n'étoit revêtuë que de simples palissades, & pourquoi n'étoit-elle pas mieux fortifiée ? C'est qu'il croyoit avoir le tems de remplir sa bourse avant que les *Anglois* s'avisassent de l'attaquer. Ce Gouverneur avoit relevé Mr. *Perrot*, qui fut cassé honteusement pour avoir fait sa principale occupation de s'enrichir, & qui étant repassé ensuite en *France* revint avec plusieurs Vaisseaux chargez de Marchandises, pour faire en ce Païs-là la profession d'un Négociant particulier. Celui-ci dans le tems de son Gouvernement, laissa prendre aux *Anglois* plusieurs postes avantageux sans se donner aucun mouvement ; il se contentoit d'aller dans ses Barques de Riviére en Riviére pour trafiquer avec les Sauvages, & après sa cassation, non content de faire son Commerce sur les Côtes de l'*Acadie*, il voulut aller sur celles des *Anglois*, mais il lui en coûta cher, car quelques Corsaires l'ayant surpris, enlevérent ses Barques & lui donnerent ensuite la *Galle seche*, dont il mourut sur le champ. Les trois principales Nations Sauvages qui habitent sur les Côtes, sont les *Abenakis*, les *Mikemak*, & les *Canibas*. Il y en a quelques autres errantes, qui vont & viennent de l'*Acadie* à la *Nouvelle Angleterre*, qu'on appelle *Mahin-*

gans, *Soccokis* & *Openango*. Les trois premiéres, & qui ſont fixées dans leurs Habitations, ſont étroitement liées d'amitié & d'intérêt avec les *François*, & l'on peut dire, qu'en tems de guerre ils font des incurſions ſi dommageables aux Colonies *Angloiſes*, que nous devons avoir ſoin d'entretenir ſans ceſſe une bonne intelligence avec eux. Le Baron de *Saint Caſteins* Gentilhomme d'*Oleron en Bearn*, s'eſt rendu ſi recommandable parmi les *Abenakis* depuis vingt & tant d'années, vivant à la Sauvage, qu'ils le regardent aujourd'hui comme leur Dieu tutelaire. Il étoit autrefois Officier de *Carignan* en *Canada*, mais dès que ce Régiment fut caſſé, il ſe jetta chez ces Sauvages dont il avoit appris la Langue. Il ſe maria à leur maniére, préférant les Forêts de l'*Acadie* aux Monts *Pirenées* dont ſon Païs eſt environné. Il vêcut les premiéres années avec eux d'une maniére à s'en faire eſtimer au delà de tout ce qu'on peut dire. Ils le firent grand Chef, qui eſt comme le Souverain de la Nation, & peu à peu il a travaillé à ſe faire une fortune dont tout autre que lui ſauroit profiter, en retirant de ce Païs-là plus de deux ou trois cens mille écus qu'il a dans ſes coffres en belle monnoye d'or. Cependant il ne s'en ſert qu'à acheter des Marchandiſes pour faire des préſens à ſes Confréres les Sauvages, qui lui font enſuite, au retour de leurs chaſſes, des préſens de Caſtors d'une triple valeur. Les Gouverneurs Généraux de *Canada* le ménagent,

&

& ceux de la *Nouvelle Angleterre* le craignent. Il a plusieurs filles & toutes mariées très-avantageusement avec des *François*, ayant donné une riche dot à chacune. Il n'a jamais changé de femme, pour apprendre aux Sauvages que Dieu n'aime point les hommes inconstans. On dit qu'il tâche de convertir ces pauvres Peuples, mais que ses paroles ne produisant aucun fruit, il est donc inutile que les Jesuites leur prêchent les vérités du Christianisme : cependant ces Peres ne se rebutent pas, ils estiment que le Baptême conféré à un enfant mourant, vaut dix fois la peine & le chagrin d'habiter avec ces Peuples.

Le *Port-Royal*, Ville Capitale ou l'unique de l'*Acadie*, n'est, au bout du compte, qu'une très-petite Bicoque, qui s'est un peu agrandie depuis le commencement de la guerre 1689. par l'abord de quantité d'Habitans des Côtes du voisinage de *Baston*, Capitale de la *Nouvelle Angleterre*. Il s'y en jetta beaucoup, dans la crainte qu'ils eurent que les *Anglois* ne les pillassent & ne les amenassent en leur Païs. Mr. *de Meneval*, comme j'ai déja dit, rendit cette Place aux *Anglois*, ne pouvant soûtenir ce poste avec le peu de *François* qu'il avoit, parce que les palissades étoient basses & mal en ordre. Il fit sa Capitulation avec le Commandant du Parti qui l'attaqua ; mais il lui manqua de parole, car il en fut traité avec toute sorte d'ignominie & de dureté. Cette Ville est située au 44. degré & 40. minutes de latitude sur le

bord d'un très-beau Baſſin de deux lieuës de longueur, & une de largeur, à l'entrée duquel il peut y avoir ſeize ou dix-huit braſſes d'eau d'un côté, (car l'*Iſle aux Chevres* qui eſt au milieu, ſemble le partager en deux) & de l'autre ſix ou ſept. Le mouillage eſt très-bon en tous les endroits de ce Baſſin, au fond duquel on voit une langue de terre, qui fait la ſéparation de deux Riviéres, où la Marée monte dix ou douze lieuës. Elles ſont bordées de très-belles Prairies où l'on trouve au Printems & en Automne toutes ſortes d'Oiſeaux de Riviéres. Le *Port-Royal* n'eſt donc qu'un petit nombre de maiſons à deux étages, & où peu de gens de diſtinction habitent. Il ne ſubſiſte que par le Commerce de Pelleteries que les Sauvages y viennent échanger pour des Marchandiſes d'*Europe*. La Compagnie des Fermiers y avoit autrefois des Magazins dont les Gouverneurs étoient les Commis. Il me ſeroit aſſez facile d'en nommer quelques-uns, ſi je ne craignois que d'autres que vous vinſſent à lire ces Mémoires.

L'*Iſle de Terre-Neuve* a trois cens lieuës de circonférence. Elle eſt éloignée de *France* d'environ ſix cens cinquante lieuës, & de quarante ou cinquante du *grand Banc* de même nom. La Côte Méridionale appartient aux *François*, qui y ont pluſieurs établiſſemens pour la Pêche des Moruës. L'Orientale, eſt habitée par les Anglois, qui occupent pluſieurs poſtes conſidérables ſituez en certains Ports, Bayes & Havres qu'ils ont eu le ſoin de fortifier. La Côte

Occi-

Occidentale est deserte & n'a jamais eu de Maître jusqu'à présent. Cette Isle, dont la figure est triangulaire, est remplie de Montagnes & de Bois impratiquables. On y trouve de grandes Prairies, ou pour mieux dire, de grandes Landes, plûtôt couvertes de mousse que d'herbe. Les terres n'y valent rien du tout, car elles sont mêlées de gravois, de sable, & de pierres; ainsi ce n'est qu'à cause de l'utilité qu'on retire de la Pêche, que les *Anglois* & les *François* s'y sont établis. La Chasse des Oiseaux de Riviére, des Perdrix & des Liévres est assez abondante; mais pour les Cerfs il est presque impossible de les surprendre, à cause de l'élevation des Montagnes & de l'épaisseur des Bois. On trouve en cette Isle, comme en celle du *Cap Breton*, du Porphyre de diverses couleurs. On a pris soin d'en envoyer en France quelques blocs d'échantillon qu'on a trouvé fort beaux, quoi que durs à tailler. J'en ai vû de rouge tacheté de verd de Ciboulle, qui paroissoit le plus curieux du monde, mais par malheur il éclate si fort en le tirant de la Carriére qu'on ne peut l'employer que par incrustation.

On tire aussi de l'Isle du *Cap Breton* un Marbre noir, ou espéce de Bréche vené de gris, qui est dur & reçoit mal le poli. Cette pierre est sujette à s'éclater, à cause des fils qui s'y rencontrent, & même elle est difficile à tailler, par l'inégalité de sa dureté & des cloux qui s'y trouvent. Il n'y a point de Sauvages sédentaires en l'Isle de

Terre-Neuve. Il eſt vrai que les *Eskimaux* y traverſent quelquefois par le Détroit de *Belliſle* avec de grandes Chaloupes, pour ſurprendre les équipages des Vaiſſeaux Pêcheurs au petit Nord. Nos établiſſemens ſont à *Plaiſance*, à l'*Iſle St. Pierre*, & dans la *Baye des Trépaſſez*. Du *Cap de Raze* juſqu'au *Chapeau Rouge* la Côte eſt fort ſaine, mais du *Chapeau Rouge* au *Cap de Raze* les rochers la rendent aſſez dangereuſe. Il y a deux obſtacles aſſez grands pour aborder cette Iſle. La premiére, que les brouillards y ſont ſi épais juſqu'à vingt lieuës au large durant l'Eté qu'il n'y a point de Navigateur, quelque habile ou expert qu'il puiſſe être, aſſez hardi pour porter le Cap à terre pendant qu'ils durent. Ainſi l'on eſt toûjours obligé d'attendre quelques jours ſerains pour atterrer. Le ſecond obſtacle & le plus fâcheux, ce ſont les Courants qui portent de côté & d'autre, ſans qu'on s'apperçoive de cette variation, ce qui fait que les Vaiſſeaux donnent à la Côte dans le tems qu'on ſe croit à dix lieuës au large; mais ce qu'il y a de plus mauvais, c'eſt que le * Reſſac les jette inſenſiblement ſur les rochers, ſans qu'on puiſſe l'éviter; parce que n'y ayant point de fonds, il eſt impoſſible de mouiller l'ancre: C'eſt ainſi que périt le Vaiſſeau du Roi *le Joli* en 1692. comme quantité d'autres en differentes occaſions.

** Reſſac, mouvement inſenſible de la Mer, ou vagues dormantes qui roulent ſur la ſurface de la Mer.*

Plaiſance eſt le poſte le plus avantageux & le plus utile au Roi de toute l'*Amerique Septentrionale*, par rapport à l'azile qu'y trouvent

vent les Vaisseaux obligez de relâcher quand ils vont en *Canada* ou quand ils en rétournent, & même pour ceux qui reviennent de l'*Amérique Méridionale*, soit qu'ils fassent de l'eau ou qu'ils manquent de vivres, ou qu'enfin ils ayent été dematez ou incommodez par quelque coup de vent. Cette Place est située au 47. degré & quelques minutes de latitude, presque au fond de la Baye du même nom, qui a vint & quelques lieuës de longueur & dix ou douze de largeur. Le Fort est placé sur le bord d'un *Goulet* ou petit détroit de soixante pas de largeur, & de six brasses de profondeur. Il faut que les Vaisseaux rasent, pour ainsi dire, l'angle des Bastions pour entrer dans le port, qui peut avoir une lieuë de longueur & un demi quart de largeur. Ce port est précedé d'une grande & belle Rade d'une lieuë & demi d'étenduë, mais tellement exposée au vent de Nord-Oüest & Nord-Nord-Oüest (qui sont les plus terribles & les plus opiniâtres de tous les vents) & au furieux soufle desquels ni cables ni Ancres ni gros Vaisseaux ne sauroient resister, ce qui n'arrive guere que dans l'arriere-saison. Il en couta un second Vaisseau au Roi de 64. Canons nommé *le Bon* la même année que *le Joli* se perdit; & si les quatre ou cinq autres de cette Esquadre n'eussent eu la précaution d'entrer dans le port ils auroient infailliblement couru le même sort. Cette Rade qui n'est donc exposée qu'à ces vents de Nord-Oüest & Oüest-Nord-Oüest cache quelques rochers de la

bande de Nord, outre ceux de la *pointe verte*, où plusieurs Habitans ont accoûtumé de faire la pêche. Vous pouvez considérer toutes ces choses sur le plan dont j'accompagnai ma vingt-troisiéme Lettre. Il vient pour l'ordinaire trente ou quarante Vaisseaux de *France* à *Plaisance* tous les ans, & quelquefois plus de 60. Les uns y viennent pour faire la pêche, & les autres pour faire la troque avec les Habitans, qui demeurent l'Eté de l'autre côté du Fort. Le terrain des Habitations s'appelle *la Grande Grave*, parce qu'en effet ce n'est que du gravier sur lequel on étend les moruës pour les faire secher au Soleil après qu'elles sont salées. Les Habitans & les Vaisseaux pêcheurs envoyent tous les jours leurs Chaloupes à la pêche à deux lieuës du port. Elles reviennent quelquefois si chargées qu'elles paroissent comme ensevelies dans la Mer, ne restant que les fargues. Cela surpasse l'imagination. Il faut avoir vû la chose pour la croire. Cette pêche commence à l'entrée de Juin & finit à la mi-Août. On pêche la bœte dans le Port, c'est-à-dire, les petits Poissons dont on se sert pour garnir les Hameçons des moruës. Les graves manquent à *Plaisance*, ce qui fait qu'il n'est pas si peuplé qu'il le devroit être: si les Gouverneurs préferoient le service du Roi à l'avidité du gain on en feroit un poste considerable, & où bien des gens viendroient faire des graves à leurs dépens; mais pendant que les Gouverneurs pilleront le bien des particuliers, sous le beau pré-

texte

texte du service du Roi qu'ils nomment par tout, je ne voi point d'apparence que cette Habitation grossisse & s'étende jamais. N'est-ce pas deshonorer son Prince & son Emploi, que de faire le Pêcheur, le Marchand, le Cabarétier & cent autres métiers de la plus basse méchanique? N'est-ce pas une tyrannie, de forcer les Habitans d'acheter d'un tel ou tel Vaisseau les marchandises dont ils ont besoin, & de vendre les moruës à d'autres Vaisseaux où Messieurs les Gouverneurs ont le principal interêt? N'est-ce pas contrevenir aux Ordonnances de *Louis XIV.* que de s'approprier les agrêts & les apparaux des Vaisseaux qui periſſent à la côte; de retenir les équipages des Navires Marchands pour faire sa pêche; de vendre les Habitations, d'empêcher de hausser les encheres des effets vendus à l'encan pour se les approprier de pure autorité; de changer les vivres des troupes dans les Magazins, y prenant de bon biscuit pour y en remettre de mauvais, en faire autant du bœuf & du lard destinez à l'entretien de la garnison; obliger les Habitans à donner leurs Valets & leurs Charpentiers pour les employer à des travaux où le service de Sa Majesté a moins de part que celui de la bourse. Voila des abus qu'on devroit reformer, si l'on veut que le Roi soit bien servi. Cependant on ne le fait pas; j'en ignore la raison; qu'on la demande aux Commis de Monsieur de *P****. Je suis persuadé que toutes ces pirateries ne viennent point à la

connoiſſance du Roi, car il eſt trop juſte pour les ſouffrir. Au reſte il ne croit ni bled, ni ſeigle, ni pois à *Plaiſance*, car la terre n'y vaut rien. Outre que quand elle ſeroit auſſi bonne & auſſi fertile qu'en *Canada*, perſonne ne s'amuſeroit à la cultiver, car un homme gagne plus à pêcher des Moruës durant l'Eté que dix autres à travailler à la terre. Il y a quelques autres petits ports dans la grande *Baye* de *Plaiſance* où les *Baſques* vont auſſi faire la pêche. C'eſt le petit & le grand *Burin*, *Saint Laurent*, *Martyr*, *Chapeau rouge* &c.

Table des Nations Sauvages de Canada.

De l'Acadie.

Les Abenakis.
Les Mikemac.
Les Canibas.
Les Mahingans.
Les Openangos.
Les Soccokis.
Les Etechemins.

} Ceux-ci ſont bons Guerriers, plus alertes & moins cruels que les *Iroquois*. Leur Langage differe peu de la Langue *Algonkine*.

Du Fleuve Saint Laurent depuis la Mer juſqu'à Monreal.

Les Papinachois.
Les Montagnois.
Les Gaſpeſiens.

} Langue *Algonkine*.

Les Hurons de Loreto, Langue *Iroquoiſe*.

Les Abenakis de Sciller
Les Algonkins.

} Langue *Algonkine*.

Les

Les Agniez du Saut S. Louis, Langue *Iroquoise*, braves & bons Guerriers.
Les Iroquois de la Montagne du Monreal, Langue *Iroquoise*, bons Guerriers.

Du Lac des Hurons.

Les Hurons, Langue *Iroquoise*.
Les Outaouas. } Langue *Algonkine*.
Les Nockes.
Les Miſſiſagues.
Les Attikamek.
Les Outehipoues, appellez *Sauteurs*, bons Guerriers.

Du Lac des Ilinois *& des environs.*

Quelques Ilinois à Chegakou. } Langue *Algonkine*, alertes.
Les Oumamis, bons Guerriers.
Les Maskoutens.
Les Kikapous, bons Guerriers.
Les Outagamis, bons Guerriers.
Les Malomimis.
Les Pouteouatamis.
Les Ojatinons, bons Guerriers.
Les Sakis.

Aux environs du Lac de Frontenac.

Les Tſonontouans. } Langue différente de l'*Algonkine*.
Goyoguans.
Onnotagues.
Onnoyoutes & Agniés, un peu éloignez.

Aux

Aux environs de la Riviére des Outaouas.

Les Tabitibi.
Les Monzoni.
Les Machakandibi.
Les Nopemen d'Achirini.
Les Nepiſirini.
Les Temiskamink.
} Langue *Algonkine*, tous poltrons.

Au Nord du Miſſiſipi, *& aux environs du* Lac Superieur *& de la* Baye de Hudſon.

Les Aſſimpouals.
Les Sonkaskitons.
Les Ouadbatons.
Les Atintons.
Les Cliſtinos, braves Guerriers & alertes.
Les Eskimaux.
} Langue *Algonkine*.

Table des Animaux des Païs Meridionaux du Canada.

Bœufs Sauvages.
Cerfs petits.
Chevreuils de trois eſpeces differentes.
Loups, comme en *Europe*.
Loups cerviers, comme en *Europe*.
Michibichi, eſpece de Tigre poltron.
Furets, Beletes } comme en *Europe*.
Ecureuils cendrez.
Lievres, Lapins } comme en *Europe*.

Taiſ-

Taiſſons, comme en *Europe*.
Caſtors blancs, mais rares.
Ours rougeâtres.
Rats muſquez.
Renards rougeâtres, comme en *Europe*.
Crocodiles au *Miſſiſipi*.
Oſſa au *Miſſiſipi*.

Ceux des Païs Septentrionaux ſont:

Orignaux ou Elans.
Caribous.
Renards noirs.
Renards argentez.
Eſpeces de Chats ſauvages, appellez *enfans du Diable*.
Carcajoux.
Porcs épis.
Foutereaux.
Martres.
Fouïnes, comme en *Europe*.
Ours noirs.
Ours blancs.
Siffleurs.
Ecureuils volants.
Lievres blancs.
Caſtors.
Loutres.
Rats muſquez.
Ecureuils Suiſſes.
Grands Cerfs.
Loups Marins.

Ex-

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

Animaux Méridionaux.

LE *Michibichi* eſt une eſpece de *Tigre*, mais plus petit & moins marqueté, il s'enfuit dès qu'il aperçoit quelqu'un, & s'il trouve un arbre il y grimpe au plus vîte. Il n'y a point d'animal qu'il n'attaque, & dont il ne vienne facilement à bout, & ce qu'il a de ſingulier par deſſus tous les autres Animaux, c'eſt qu'il court au ſecours des Sauvages lorſqu'il ſe rencontre à la pourſuite des *Ours* & des *Bœufs* Sauvages, alors il ſemble qu'il ne craigne perſonne, il s'élance avec fureur ſur la bête qu'on pourſuit. Les Sauvages diſent que ce ſont des *Manitous*, c'eſt-à-dire des eſprits qui aiment les hommes, ce qui fait qu'ils les honorent & les conſiderent à tel point qu'ils aimeroient mieux mourir que d'en tuer un ſeul.

Les *Caſtors blancs* ſont fort eſtimez à cauſe de leur rareté. Quoique leur poil ne ſoit ni ſi grand ni ſi fin que celui des *Caſtors* qui ſont les ordinaires. Il s'en trouve auſſi peu de ces blancs que de parfaitement noirs.

Les Ours rougeâtres ſont méchans, ils viennent effrontément attaquer les chaſſeurs, au lieu que les noirs s'enfuyent. Ces premiers ſont plus petits & plus agiles que les derniers.

Les *Crocodiles* du *Miſſiſipi* ne different en rien de ceux du *Nil* ou des autres endroits. J'ai vû celui d'*Angoulême* qui eſt de la même

même figure que ceux-ci, quoique plus petit. La maniére la plus commune dont les Sauvages les prennent en vie, c'eſt de leur jetter de groſſes cordes d'écorce d'arbre à nœud coulant ſur le col, ſur le milieu du corps, dans les pattes &c. tellement qu'après être bien ſaiſi, ils les enferment entre dix ou douze Piquets où ils les attachent après les avoir tourné le ventre en haut. En cette poſture ils les écorchent ſans toucher à la tête ni à la queuë, & leur donnent un habit d'écorce de ſapin où ils mettent le feu en coupant les cordes qui les retiennent. Ils font des cris & des hurlemens effroyables. Au reſte les Sauvages ſont très-ſouvent dévorez par ces animaux, ſoit en traverſant les Riviéres à la nage, ou s'endormant ſur le bord. Voyez ce que dit l'*Arioſte* de cet Animal dans la 68. Octave de ſon 15. Chant.

Vive sù'l lito e dentro a la Rivèra,
E i Corpi Umani ſon le ſue vivande
De le perſone miſere e incaute
Di viandanti e d'infelici naute.

Il faut être auſſi fou que je le ſuis pour m'ériger en Poëte & Traducteur. N'importe, voici comment j'explique cette demi Octave;

Il vit ſur le Rivage & dedans la Riviére,
Il écraſe les gens d'une dent meurtriere,
Il ſe nourrit des corps des pauvres Voyageurs,
Des malheureux Paſſants, & des Navigateurs.

Les

Les *Offa* ſont de petites bêtes comme des *Lievres*, leur reſſemblant aſſez à la reſerve des oreilles & des pieds de derriere. Elles courent & ne grimpent point. Les femelles ont un ſac ſous le ventre où leurs petits entrent dès qu'ils ſont pourſuivis, afin de ſe ſauver avec leur mere qui d'abord ne manque pas de prendre la fuite.

Animaux Septentrionaux.

Les Renards argentez ſont faits comme ceux de l'*Europe* auſſi-bien que les noirs. Il s'en trouve peu de ces derniers, & lorſqu'on en peut prendre quelqu'un on eſt aſſuré de le vendre au poids de l'Or. C'eſt dans les Païs les plus froids qu'on en voit de cette eſpece.

Les *Ours blancs* ſont monſtrueux, extraordinairement longs; leur tête eſt effroyable, & leur poil fort grand & très-fourni. Ils ſont ſi feroces qu'ils viennent hardiment attaquer une Chaloupe de ſept ou huit hommes à la Mer. Ils nagent, à ce qu'on prétend, cinq ou ſix lieuës ſans ſe laſſer. Ils vivent de Poiſſon & de coquillages ſur le bord de la Mer, d'où ils ne s'écartent gueres. Je n'en ai vû qu'un ſeul de ma vie dont j'aurois été devoré ſi je ne l'avois aperçû de loin, & ſi je n'euſſe eu aſſez de tems pour me réfugier au *Fort Louis* de *Plaiſance*.

Les *Ecureuils volants* ſont de la groſſeur d'un gros *Rat*, couleur de gris blanc: ils ſont auſſi endormis que ceux des autres eſpeces ſont éveillez: on les appelle volants, parce qu'ils volent d'un arbre à l'autre par le moyen d'une certaine peau qui s'étend en-

en forme d'aile lorſqu'ils ſont ces petits Vols.

Les *Lievres blancs* ne le ſont que l'Hiver, car dès le Printems ils commencent à devenir gris; & peu à peu, ils reprennent la couleur de ceux de *France* qu'ils conſervent juſqu'à la fin de l'Automne.

Les *Ecureuils Suiſſes* ſont de petits animaux comme de petits Rats. On les appelle *Suiſſes*, parce qu'ils ont ſur le corps un poil rayé de noir & de blanc, qui reſſemble à un pourpoint de *Suiſſe*, & que ces mêmes rayes faiſant un rond ſur chaque cuiſſe ont beaucoup de raport à la calote d'un *Suiſſe*.

Les *grands Cerfs* ne ſont pas plus grands ni plus gros que ceux que nous avons en *Europe*. On ne les appelle grands que parce qu'il y en a de deux autres eſpeces differentes vers le Sud. Les petits ont la chair beaucoup plus délicate.

Les *Loups Marins*, que quelques-uns appellent *Veaux Marins*, ſont gros comme des dogues. Ils ſe tiennent quaſi toûjours dans l'eau, ne s'écartant jamais du Rivage de la Mer. Ces animaux rampent plus qu'ils ne marchent, car s'étant élevez de l'eau, ils ne font plus que gliſſer ſur le ſable ou ſur la vaſe; leur tête eſt faite comme celle d'un *Loutre*; & leurs pieds, ſans jambes, ſont comme la patte d'une *Oye*. Les femelles font leurs petits ſur des rochers ou ſur des petites Iſles près de la Mer. Ces Animaux vivent de poiſſon, ils cherchent les Païs froids. La quantité en eſt ſurpre-

nan-

nante aux environs de l'embouchure du *Fleuve de Saint Laurent.*

Je vous ai parlé des autres animaux de *Canada* dans mes Lettres. Je ne vous dis point la maniére dont les Sauvages les prennent, car je n'aurois jamais fini. Ce qui eſt de certain c'eſt qu'ils vont rarement à la Chaſſe à faux, & qu'ils ne ſe ſervent de leurs Chiens que pour la Chaſſe des Orignaux, & quelquefois pour celle des Caſtors, comme je vous l'expliquerai au Chapitre des *Chaſſes Sauvages.*

Oiſeaux des Païs Méridionaux du Canada.

Vautours.
Huards.
Cignes.
Oyes noires. }
Canards noirs. }
Plongeons. } tels qu'en *Europe.*
Poules d'eau. }
Rualles. }
Cocqs d'Inde.
Pêrdrix Rouſſes.
Faiſans.
Gros aigles.
Gruës. }
Merles. } tels qu'en *Europe.*
Grives. }
Pigeons ramiers.
Perroquets.
Corbeaux. } tels qu'en *Europe.*
Hirondeles. }
Pluſieurs ſortes d'Oiſeaux de Proye, inconnus en *Europe.*

Roſſi-

Roſſignols, inconnus en *Europe* auſſi bien que d'autres petits *Oiſeaux* de differentes couleurs, & entr'autres celui qu'on appelle *Oiſeau Mouche*, & quantité de *Pellicans*.

Oiſeaux des Païs Septentrionaux du Canada.

Outardes.
Oyes blanches. } telles qu'en *Europe*.
Canards de 10. *ou* 12. *ſortes*.
Sarcelles.
Margots ou Mauvis.
Grelans.
Sterlets.
Perroquets de Mer.
Moyaques.
Cormorans. }
Becaſſes. }
Becaſſines. }
Plongeons. }
Pluviers. } comme en *Europe*.
Vaneaux. }
Herons. }
Courbejoux. }
Chevaliers. }
Bateurs de faux.
Perdrix blanches.
Groſſes Perdrix noires.
Perdrix rouſsâtres.
Gelinotes de bois.
Tourterelles.
Ortolans blancs.
Etourneaux. } tels qu'en *Europe*.
Corbeaux. }

Vau-

Vautours.
Eperviers.
Emerillons. } tels qu'en *Europe*.
Hirondelles.
Becs de ſcie, eſpece de Canard.

Inſectes qui ſe trouvent en Canada.

Couleuvres.
Aſpics.
Serpents à ſonnette.
Grenouilles meuglantes.
Maringouins ou Couſins.
Taons.
Brulots.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

Oiſeaux des Païs Méridionaux.

LEs *Huards* ſont des Oiſeaux de Riviére gros comme des *Oyes*, & durs comme des ânes. Leur plumage eſt noir & blanc, leur bec eſt pointu ; Ils ont le coû très-court : Ils ne font que plonger durant l'Eté, ne pouvant ſe ſervir de leurs aîles. Les Sauvages ſe font un divertiſſement de les forcer durant ce tems-là : Ils ſe mettent en ſept ou huit Canots qui ſe diſperſent pour obliger ces Oiſeaux à replonger dès qu'ils veulent reprendre haleine. Les Sauvages m'ont donné pluſieurs fois cet agréable amuſement pendant les Voyages que j'ai faits avec eux.

Les

Les *Perdrix rouſſes* ſont farouches, petites, & très-differentes des *Perdrix rouges* qu'on voit en *Europe*, auſſi-bien que les *Faiſans*, dont le plumage blanc mêlé de taches noires, fait une bigarrure fort curieuſe.

Les *Aigles* les plus gros qu'on voye ne le ſont pas plus que les *Cignes*. Ils ont la queuë & la tête blanche; ils combattent ſouvent contre une eſpéce de *Vautours*, dont ils ſont ordinairement vaincus; On voit aſſez fréquemment ce combat en voyageant: il dure autant de tems que l'*Aigle* conſerve la force de ſes aîles.

Les *Pigeons ramiers* ſont plus gros qu'en *Europe*; mais ils ne valent rien à manger. Ils ſont hupez, & leur tête eſt tout à fait belle.

Les *Perroquets* ſe trouvent chez les *Ilinois*, & ſur le Fleuve de *Miſſiſipi*: Ils ſont très-petits, & n'ont rien de différent de ceux qu'on apporte du *Brezil* & de *Cayene*.

L'eſpéce de *Roſſignol* que j'ai vû eſt ſinguliére, en ce que cet Oiſeau plus petit que ceux d'*Europe* eſt bleuâtre, que ſon chant eſt plus diverſifié; qu'il ſe loge dans des trous d'arbre, & qu'ils ſe joignent ordinairement trois ou quatre ſur les arbres les plus touffus pour y faire leur ramage enſemble.

L'*Oiſeau Mouche* eſt un petit Oiſeau gros comme le pouce, & ſon plumage de couleur ſi changeante, qu'à peine ſauroit-on lui en fixer aucune. Tantôt il paroît rouge, doré, bleu & vert, & il n'y a proprement

ment qu'à la lueur du Soleil qu'on ne voit point changer l'or & le rouge dont il eſt couvert. Son bec eſt comme une aiguille, il vole de fleur en fleur comme les *Abeilles*, pour en ſucer la féve en voltigeant. Il ſe perche pourtant quelquefois vers le Midi ſur de petites branches de Pruniers ou de Cerifiers. J'en ai envoyé en *France* de morts, (car il eſt comme impoſſible d'en garder en vie) on les a trouvez fort curieux.

Des Païs du Nord.

Il y a des *Canards* de dix ou douze ſortes. Ceux qu'on appelle *Branchus*, quoi que petits, ſont les plus beaux : ils ont le plumage du coû ſi éclatant par la varieté & le vif des couleurs, qu'une fourrure de cette eſpéce n'auroit point de prix en *Moſcovie* ou en *Turquie*. On les appelle *Branchus*, parce qu'ils ſe poſent ſur les branches d'arbre. Il y en a d'une autre eſpéce, noirs comme du jais, qui ont le bec & le tour des yeux rouges.

Les *Margots Goelans* & *Sterlets*, ſont des Oiſeaux qui volent inceſſamment ſur les Mers, les Lacs & les Riviéres, pour prendre de petits Poiſſons : ils ne valent rien à manger ; outre qu'ils n'ont preſque point de corps, quoi qu'ils paroiſſent gros comme des *Pigeons*.

Les *Perroquets de Mer* portent le nom de Perroquet, parce qu'ils ont le bec fait comme ceux de terre ; Ils ne quittent jamais la Mer, ni ſes rivages ; ils volent inceſſamment ſur la ſurface des eaux pour attraper de petits Poiſſons : Ils ſont noirs

&

& gros comme des Poulardes ; Il y en a quantité sur le *Banc de Terre-Neuve*, & près des Côtes ; les Matelots les prennent avec des hameçons couverts de foye de Moruës qu'ils suspendent à la proüe du Vaisseau.

Les *Moyaques* sont des Oiseaux gros comme des Oyes ; ils ont le coû court & le pied large ; ce qui est surprenant, c'est que leurs œufs qui sont la moitié plus gros que ceux des *Cignes*, n'ont presque que du jaune, qui est si épais qu'on est obligé d'y mettre de l'eau pour en faire des omelettes.

Les *Perdrix blanches* sont de la grosseur de nos *Perdrix rouges* ; leurs pieds sont couverts d'un duvet si épais, qu'ils ressemblent à ceux d'un Lapereau ; on n'en voit que durant l'Hiver ; il y a des années qu'il n'en paroît presque point, d'autres au contraire en sont si fécondes, que ces Oiseaux ne valent que dix sols la douzaine. Cet animal est le plus stupide du monde, il se laisse assommer à coups de gaule sur la neige sans se donner aucun mouvement, je croi que ce grand étourdissement vient du grand vol qu'il fait de *Groenland* en *Canada*. Cette conjecture n'est point sans fondement, car on remarque que ces Oiseaux ne viennent en troupes qu'après une longue durée des vents de Nord ou de Nord-Est.

Les *Perdrix noires* sont tout à fait belles ; elles sont plus grosses que les nôtres ; elles ont le bec, le tour des yeux & les pieds rouges ; leur plumage est d'un noir très-bien lustré. D'ailleurs ces Oiseaux sont

fiers, & ſemblent ſentir en marchant leur beauté. Il eſt vrai qu'ils ſont aſſez rares, auſſi bien que les *Perdrix rouſſatres*, qui reſſemblent aux *Cailles* en groſſeur & en vivacité.

Les *Ortolans* ne paroiſſent en *Canada* que l'Hiver; mais je ne crois pas que ce ſoit la couleur naturelle de leur plumage. Il y a de l'apparence qu'ils la reprennent en quelques lieux qu'ils aillent. Pendant l'Eté, on en prend quantité aux environs des granges avec des filets qu'on tend ſur de la paille; ils ſont aſſez bons quand ils ſont gras, ce qui ſe trouve rarement.

Inſectes.

Les *Couleuvres* en *Canada* ne ſont point de mal. Les *Aſpics* ſont dangereux, lorſqu'on ſe baigne dans les eaux croupies vers les Païs Méridionaux. Les *Serpents à Sonnette* s'appellent ainſi, parce qu'ils ont au bout de la queuë une eſpéce d'étui où ſont enfermez certains oſſelets qui font un bruit, lorſque ces inſectes rampent, qu'on entend de trente pas. Ils fuyent dès qu'ils entendent marcher, & dorment pour l'ordinaire au Soleil, dans les prez ou dans les bois clairs: ils ne piquent que lorſqu'on met le pied ſur eux.

Les *Grenouilles meuglantes* ſont ainſi appellées, parce qu'elles imitent le meuglement d'un bœuf: elles ſont deux fois plus groſſes qu'en *Europe*. Les *Taons* ſont des

Mou-

Mouches une fois plus grosses que les *Abeilles*, mais de la figure d'une Mouche ordinaire. Elles ne piquent que depuis le Midi jusqu'à trois heures ; mais si violemment que le sang en coule. Il est vrai que ce n'est qu'en certaines Rivières qu'on en trouve.

Les *Brulots* sont des espéces de *Cirons* qui s'attachent si fort à la peau qu'il semble que leur piqueûre soit un charbon ou une étincelle de feu. Ces petits animaux sont imperceptibles & pourtant en assez grand nombre.

Poissons du Fleuve Saint Laurent, *depuis son embouchûre jusqu'aux Lacs de* Canada.

Balenots.
Souffleurs.
Marsouïns blancs.
Saumons, comme en *Europe*.
Anguilles.
Maquereaux, comme en *Europe*.
Harangs.
Gasparots.
Bar.
Aloses. } comme en *Europe*.
Moruës.
Plies.
Eperlans.
Turbots. } comme en *Europe*.
Brochets.
Poissons dorez.

Rougets.
Lamproyes.
Merlans. } comme en *Europe*.
Rayes.
Congres.
Vaches marines.

Coquillage.

Houmars.
Ecreviſſes.
Petoncles.
Moules.

Poiſſons des Lacs & des Riviéres qui ſe déchargent dedans.

Eturgeons.
Poiſſons armez.
Truites.
Poiſſons blancs.
Eſpece de Harangs.
Anguilles.
Barbuës.
Mulets.
Carpes.
Cabot. } comme en *Europe*.
Goujons.

Poiſſons

Poiſſons du Fleuve Miſſiſipi.

Brochets, comme en *Europe*.
Carpes.
Tanches. } comme en *Europe*.
Perchès.
Barbuës & pluſieurs autres inconnus en *Europe*.

Explication de ceux dont je n'ai pas fait mention dans mes Lettres.

LE *Balenot* eſt une eſpece de *Baleine*, mais plus petit & plus charnu, ne rendant point d'huile à proportion des *Baleines* du Nord. Ces poiſſons entrent dans le Fleuve juſqu'à cinquante ou ſoixante lieuës en avant. *Ceux du Fleuve juſqu'aux Lacs.*

Les *Souffleurs* ſont à peu près de la même groſſeur, mais plus courts & plus noirs; ils jettent l'eau de même que les *Baleines* par un trou qu'ils ont derriere la tête, lorſqu'ils veulent reprendre haleine après avoir plongé; ceux-ci ſuivent ordinairement les Vaiſſeaux dans le *Fleuve Saint Laurent*.

Les *Marſouins blancs* ſont gros comme des Bœufs. Ils ſuivent toûjours le cours de l'eau. Ils montent avec la marée juſqu'à ce qu'ils trouvent l'eau douce, après quoi ils s'en retournent avec le reflus. Ils ſont fort hideux: on en prend ſouvent devant *Quebec*.

Les *Gasparots* sont de petits Poissons à peu près de la figure d'un Harang. Ils s'aprochent de la côte pendant l'Eté en si grand nombre que les pêcheurs de *Moruës* en prennent autant qu'il leur en faut pour servir d'appas à leur pêche. Ils se servent aussi de Harangs lorsque la saison oblige les Gasparots de donner à la côte pour frayer. Au reste, tous les Poissons qui sont d'usage pour l'hameçon, ou pour faire mordre les moruës, s'appellent *Boëte* en terme de pêche.

Les *Poissons* dorez sont délicats. Ils ont environ 15 pouces de longueur. Leur écaille est jaune, & ils sont fort estimez.

Les *Vaches Marines* sont des espéces de Marsouïns; elles surpassent en grosseur des Bœufs de Normandie. Elles ont des espéces de pattes feuilleues comme des Oyes, la tête comme un *Loutre*, & les dents de neuf pouces de longueur, & deux d'épaisseur. C'est l'yvoire le plus estimé: on prétend qu'elles s'écartent du Rivage vers les endroits sablonneux & marécageux.

Il y a aussi des *Houmars* dont l'espéce ne me paroît differer en rien de ceux que nous avons en *Europe*.

Les *Petoncles* sont comme on les voit sur les côtes de *France*, excepté qu'ils sont plus gros, d'un goût plus agréable, mais d'une chair plus indigeste.

Les *Moules* y sont d'une grosseur extraordinaire & d'un bon gout, mais il est comme impossible d'en pouvoir manger sans se casser les dents, à cause des *Perles* dont elles sont remplies: je dis perles, mais ce

ce ſont plûtôt des graviers par raport à leur peu de valeur, car j'en aportai à *Paris* cinquante ou ſoixante des plus groſſes & des plus belles qu'on n'eſtima qu'un ſol la piece. Cependant on avoit caſſé plus de deux mille *Moules* pour les trouver.

Les *Eturgeons* des Lacs ont communément cinq ou ſix pieds de longueur. J'en ai vû un de dix, & un autre de douze. On les prend avec les filets durant l'hiver & avec le harpon durant l'été. On prétend qu'il a certaines chairs dans la tête, qui ont le goût du bœuf, du mouton & du veau; mais après en avoir goûté pluſieurs fois, je n'ai jamais rencontré ces raports prétendus, & j'ai traité cela de pure chimére.

Le *Poiſſon armé* eſt de trois pieds & demi de longueur ou environ; il a des écailles ſi fortes & ſi dures qu'il eſt impoſſible qu'aucun autre Poiſſon puiſſe l'offenſer; ſes ennemis ſont les *Truites* & les *Brochets*, mais il ſait très-bien ſe défendre contre leur attaque par le moyen de ſon bec pointu qui a un pied de longueur, & qui eſt auſſi dur que ſa peau. Il eſt délicat, & ſa chair eſt auſſi ferme que blanche.

Les *Barbuës* des Lacs ont un pied de longueur, mais elles ſont tout à fait groſſes: on les appelle *Barbuës* à cauſe de certaines barbes pendantes le long du muſeau qui ſont groſſes comme des grains de bled. Celles de *Miſſiſipi* ſont monſtrueuſes, les unes & les autres ſe prennent auſſi bien à l'hameçon qu'au filet, & la chair en eſt aſſez bonne.

Les *Carpes* du Fleuve de *Miſſiſipi* ſont auſſi d'une groſſeur extraordinaire, & d'un fort bon goût. Elles ſont faites comme les nôtres. Elles s'aprochent du Rivage en Automne, & ſe laiſſent prendre facilement au filet.

Les plus groſſes *Truites* des Lacs ont cinq pieds & demi de longueur, & un pied de diametre, elles ont la chair rouge. On les prend avec de gros hameçons attachez à des branches de fil d'archal.

Les Poiſſons des Lacs ſont meilleurs que ceux de la Mer & des Riviéres, ſur tout les *Poiſſons blancs*, qui ſurpaſſent toutes les autres eſpeces en bonté & en délicateſſe. Les Sauvages qui habitent ſur les bords de ces petites Mers douces, préférent le bouillon de Poiſſon à celui de viande lorſqu'ils ſont malades. Ils ſe fondent ſur l'experience. Les *François*, au contraire, trouvent que les bouillons de *Chevreuil* ou de *Cerfs*, ont plus de ſubſtance & ſont plus reſtaurants.

Il y a une infinité d'autres petits Poiſſons dans les Riviéres de *Canada*, qu'on ne connoit point en *Europe* : ceux des eaux du Septentrion ſont differens de ceux du côté du Midi; ceux qu'on pêche dans la *Riviére longue*, laquelle ſe décharge dans le Fleuve de *Miſſiſipi* ſentent ſi fort la vaſe & la bourbe qu'il eſt impoſſible d'en manger. Il en faut excepter certaines petites truites que les Sauvages pêchent dans quelques Lacs aux environs, qui ſont un mets aſſez paſſable.

Les

Les Rivières des *Otentats* & des *Missouris* produisent des Poissons si extraordinaires par leur figure qu'on ne sauroit en faire au juste la description, il faudroit les voir dessinez sur le papier. Ces Poissons sont d'assez mauvais goût ; cependant les Sauvages en font grand cas ; mais cela vient, je crois, de ce qu'ils n'en connoissent pas de meilleurs.

Arbres & Fruits des Païs Méridionaux du Canada.

Hestres.
Chênes rouges. } comme en *Europe.*
Merisiers.
Erables.
Frênes.
Ormeaux.
Fouteaux. } comme en *Europe.*
Tilleaux.
Noyers de deux sortes.
Châtaigniers.
Pommiers.
Poiriers.
Pruniers.
Cerisiers.
Noisetiers, comme en *Europe.*
Ceps de Vigne.
Espéce de Citron.
Melon d'eau.
Citrouilles douces.
Groseilles sauvages.
Pignons de Pin, comme en *Europe.*
Tabac, comme en *Espagne.*

Arbres & Fruits des Païs Septentrionaux de Canada.

Chênes blancs. } comme en *Europe*.
Chênes rouges. }
Bouleau.
Merisiers.
Erables.
Pins.
Epinetes.
Sapins de trois sortes.
Perusse.
Cedres.
Trembles.
Bois blancs.
Aulnes.
Capillaire.
Fraises.
Framboises.
Groseilles.
Bluets.

Explication.

IL faut remarquer que tous les bois de *Canada* sont d'une bonne nature. Ceux qui sont exposez aux vents de Nord, sont sujets à geler; comme il paroît par une espéce de roulure que la gelée fait gerser.

Le *Merisier* est un bois dur, son écorce est grise, le bois en est blanchâtre. Il y en a de gros comme des Barriques & de la hauteur des *Chênes* les plus élevez. Cet arbre est droit. Il a la feuille ovale, on s'en

s'en sert à faire des poutres, des soliveaux & autres ouvrages de charpente.

Les *Erables* sont à peu près de la même hauteur & grosseur, avec cette différence que leur écorce est brune & le bois roussâtre. Ils n'ont aucun rapport à ceux d'*Europe*. Ceux dont je parle ont une séve admirable, & telle qu'il n'y a point de limonade, ni d'eau de cerise qui ait si bon goût, ni de breuvage au monde qui soit plus salutaire. Pour en tirer cette liqueur on taille l'arbre deux pouces en avant dans le bois, & cette taille qui a dix ou douze pouces de longueur est faite de biais; au bas de cette coupe on enchasse un coûteau dans l'arbre aussi de biais, tellement que l'eau coulant le long de cette taille comme dans une gouttiére, & rencontrant le coûteau qui la traverse, elle coule le long de ce coûteau sous lequel on a le soin de mettre des vases pour la contenir. Tel arbre en peut rendre cinq ou six bouteilles par jour, & tel habitant en *Canada* en pourroit ramasser vingt Barriques du matin au soir, s'il vouloit entailler tous les *Erables* de son Habitation. Cette coupe ne porte aucun dommage à l'arbre. On fait de cette séve du Sucre & du Sirop si précieux qu'on n'a jamais trouvé de reméde plus propre à fortifier la poitrine. Peu de gens ont la patience d'en faire, car comme on n'estime jamais les choses communes & ordinaires, il n'y a guéres que les enfans qui se donnent la peine d'entailler ces arbres. Au reste, les *Erables* des Païs Sep-

trionaux ont plus de séve que ceux des Parties Méridionales, mais cette séve n'a pas tant de douceur.

Il y a des *Noyers* de deux sortes, les uns donnent des noix rondes, les autres longues, mais ces fruits ne valent rien, non plus que les *Châtaignes* sauvages qu'on trouve du côté des *Ilinois*.

Les *Pommes* qui croissent sur certains *Pommiers* sont bonnes cuites, & ne valent rien cruës. Il est vrai que dans le *Missisipi* on en trouve d'une espéce à peu près du goût des *Pommes d'api*. Les Poires sont bonnes, mais rares.

Les *Cerises* ne sont pas de bon goût; elles sont petites & rouges au dernier point. Les *Chevreuils* s'en accommodent pourtant, & ils ne manquent guéres de se trouver toutes les nuits durant l'Eté sous les *Cerisiers*, & sur tout lors qu'il vente fort.

Il y a de trois espéces de *Prunes* admirables. Elles n'ont rien d'approchant des nôtres à l'égard de la figure & de la couleur. Il y en a de longues & menuës, de rondes & grosses, & d'autres tout à fait petites.

Les *Ceps de Vigne* embrassent les arbres jusques au sommet; si bien qu'il semble que les grapes soient la véritable production de ces arbres, tant les branches en sont couvertes. En certains Païs le grain est petit & d'un très-bon goût, mais vers le *Missisipi* la grape est longue & grosse, & le grain de même; On en a fait du vin qui après avoir long-tems cuvé s'est trou-

vé

vé de la même douceur que celui des *Canaries*, & noir comme de l'ancre.

Les *Citrons* ſont des fruits ainſi appellez, parce qu'ils en ont ſeulement la figure. Ils n'ont qu'une peau, au lieu d'écorce. Ils croiſſent d'une plante qui s'éleve juſqu'à trois pieds de hauteur, & tout ce qu'elle produit ſe peut réduire à trois ou quatre de ces prétendus Citrons. Ce fruit eſt auſſi ſalutaire que ſa racine eſt dangereuſe ; & autant l'un eſt ſain, autant l'autre eſt un ſubtil & mortel poiſon lors qu'on en boit le ſuc. Etant au Fort de *Frontenac* dans l'année 1684. j'y vis une *Iroquoiſe* qui réſoluë de ſuivre ſon Mari, que la mort venoit de lui enlever, prit de ce funeſte bruvage, après avoir, ſelon la formalité ordinaire de ces pauvres aveugles, dit adieu à ſes amis & chanté la chanſon de mort. Le poiſon ne tarda guéres à produire ſon effet, car cette Veuve qu'on regarderoit avec juſtice en *Europe* comme un miracle de conſtance & de fidélité, n'eût pas plûtôt avalé le jus meurtrier, qu'elle eût deux ou trois friſſonnemens & mourut.

Les *Melons d'eau* que les *Eſpagnols* appellent *Melons d'Alger*, ſont ronds & gros comme une boule, il y en a de rouges & de blancs ; les pepins ſont larges, noirs ou rouges. Ils ne différent en rien pour le goût de ceux d'*Eſpagne* & de *Portugal*.

Les *Citrouilles* de ce Païs-ci ſont douces & d'une autre nature que celles de l'*Europe*, où pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré, que celles-ci ne ſauroient croître. Elles ſont

ſont de la groſſeur de nos *Melons*; la chair en eſt jaune comme du *Saffran*: On les fait cuire ordinairement dans le four, mais elles ſont meilleures ſous les cendres, à la maniére des Sauvages; elles ont preſque le même goût que la *marmelade de Pommes*; mais elles ſont plus douces. On peut en manger tant que l'appetit le peut permettre, ſans craindre d'en être incommodé.

Les *Groſeilles ſauvages* ne valent rien que confites; mais on ne s'amuſe guéres à faire ces ſortes de confitures; car le ſucre eſt trop cher en *Canada* pour ne le pas mieux employer.

Des Païs Septentrionaux.

LEs *Bouleaux* de *Canada* ſont très-différens de ceux qu'on trouve en quelques Provinces de *France*, tant en qualité qu'en groſſeur. Les Sauvages ſe ſervent de leur écorce pour faire des Canots. Il y en a de blanche & de rouge. L'une & l'autre ſont également propres à cela. Celle qui a le moins de veines & de crevaſſes, eſt la meilleure; mais la rouge eſt la plus belle & de plus d'apparence. On fait de petites Corbeilles de jeunes *Bouleaux* qui ſont recherchées en *France*; On en peut faire auſſi des Livres dont les feuilles ſont auſſi fines que du papier. Je le ſai par expérience, m'en étant ſervi très-ſouvent pour écrire des Journaux de mes Voyages, faute de papier. Au reſte, je me ſouviens d'avoir vû en certaine Bibliotheque de *France* un Manuſcrit de l'Evan-

l'Evangile de *Saint Matthieu* en Langue Gréque ſur ces mêmes écorces, & ce qui me parut ſurprenant, c'eſt qu'on me dit qu'il étoit écrit depuis mille & tant d'années : Cependant, j'oſerois jurer que c'eſt de l'écorce véritable des *Bouleaux* de la *Nouvelle France*, qui, ſelon toutes les apparences, n'étoit pas encore découverte.

Les *Pins* ſont extrémement hauts, droits & gros : on s'en ſert à faire des mâtures. Les flutes du Roi en tranſportent ſouvent en *France*. On prétend qu'il y en a d'aſſez grands pour mâter d'une ſeule piece les Vaiſſeaux du premier rang.

Les *Epinetes* ſont des eſpeces de *Pin* dont la feuille eſt plus pointuë & plus groſſe ; on s'en ſert pour la charpente ; la matiere qui en découle eſt d'une odeur qui égale celle de l'*encens*.

Il y a trois ſortes de *Sapins* dont on ſe ſert à faire des planches, par le moyen de certains moulins que les Marchands de *Quebec* ont fait conſtruire en quelques endroits.

La *Peruſſe* ſeroit tout-à-fait propre à bâtir des Vaiſſeaux. Cet arbre eſt le plus propre de tous les bois verds pour cet uſage ; parce qu'il eſt plus ſerré, que ſes pores ſont plus condenſez, & qu'il s'imbibe moins que les autres.

Il y a deux ſortes de *Cedres*, des blancs & des rouges ; Il faut en être bien près pour diſtinguer l'un d'avec l'autre, parce que l'écorce en eſt preſque ſemblable. Ces arbres ſont bas, toufus, pleins de branches,

ches, & a de petites feuilles semblables à des fers de lacet. Le bois en est presque aussi leger que le Liege. Les Sauvages s'en servent à faire les cisses & les varangues de leurs Canots. Le rouge est tout-à-fait curieux, on en peut faire de très-beaux meubles qui conservent toûjours une odeur agréable.

Les *Trembles* sont de petits arbrisseaux qui croissent sur le bord des étangs, & des rivieres & des Païs aquatiques & marécageux. Ce bois est le mets ordinaire des Castors qui, à l'exemple des fourmis, ont le soin d'en faire un amas durant l'Automne aux environs de leurs cabanes, pour vivre lorsque la glace les retient en prison durant l'hiver.

Le *Bois blanc* est un arbre moyen qui n'est ni trop gros ni trop petit. Il est presque aussi leger que le *Cedre*, & aussi facile à mettre en œuvre : les habitans de *Canada* s'en servent à faire de petits Canots pour pêcher & pour traverser les rivieres.

Le *Capillaire* est aussi commun dans les bois de *Canada* que la fougere dans ceux de *France*. Il est estimé meilleur que celui des autres Païs. On en fait quantité de Sirop à *Quebec* pour envoyer à *Paris*, à *Nantes*, à *Roüen* & en plusieurs autres Villes du Royaume.

Les *Fraises* & les *Framboises* sont en grande abondance. Elles sont d'un fort bon goût : On y trouve aussi des *Grozeilles* blanches, mais elle ne valent rien que pour faire une espéce de vinaigre qui est très-fort.

Les

Les *Bluets* ſont de certains petits grains comme de petites ceriſes, mais noirs & tout à fait ronds. La plante qui les produit eſt de la grandeur des Framboiſiers. On s'en ſert à pluſieurs uſages lorſqu'on les a fait ſecher au Soleil ou dans le four. On en fait des confitures, on en met dans les tourtes & dans de l'eau de vie. Les Sauvages du Nord en font une moiſſon durant l'été, qui leur eſt d'un grand ſecours, & ſur tout lorſque la chaſſe leur manque.

Commerce du Canada *en général.*

VOici en peu de mots & en général ce que c'eſt que le Commerce de *Canada* dont il me ſouvient vous avoir déja mandé quelque choſe dans mes Lettres. Les *Normans* ſont les premiers qui ayent entrepris ce commerce ; & les embarquements s'en faiſoient au *Havre de Grace* ou à *Dieppe* ; mais les *Rochelois* leur ont ſuccedé, car les Vaiſſeaux de la *Rochelle* fourniſſent les marchandiſes néceſſaires aux habitans de ce Continent. Il y en a cependant quelques uns de *Bordeaux* & de *Bayonne* qui y portent des vins, des eaux de vie, du Tabac & du fer.

Les Vaiſſeaux qui partent de *France* pour ce païs-là ne payent aucun droit de ſortie pour leur Cargaiſon, non plus que d'entrée lorſqu'ils arrivent à *Quebec*, à la reſerve du Tabac de *Brezil* qui paye cinq ſols par Livre, c'eſt à dire qu'un rouleau de quatre

quatre cens livres pésant doit 100. Francs d'entrée au bureau des Fermiers. Les autres Marchandises ne payent rien.

La plûpart des Vaisseaux qui vont chargez en *Canada* s'en retournent à vuide à la *Rochelle* ou ailleurs. Quelques uns chargent des pois lorsqu'ils sont à bon marché dans la Colonie; d'autres prennent des planches & des madriers. Il y en a qui vont charger du Charbon de terre à l'Isle du *Cap Breton* pour le porter ensuite aux Iles de la *Martinique* & de *Guadeloupe*, où il s'en consume beaucoup aux rafineries des sucres. Mais ceux qui sont recommandez aux principaux Marchans du Païs ou qui leur apartiennent, trouvent un bon fret de peleteries, sur quoi ils profitent beaucoup. J'ai vû quelques Navires, lesquels après avoir dechargé leurs marchandises à *Quebec* alloient à *Plaisance* charger des moruës qu'on y achetoit argent comptant. Il y a quelquefois à gagner, mais le plus souvent à perdre. Le Sieur *Samuel Bernon* de la *Rochelle* est celui qui fait le plus grand Commerce de ce Païs-là. Il a des magasins à *Quebec* d'où les Marchands des autres Villes tirent les marchandises qui leur conviennent. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Marchands assez riches & qui équipent en leur propre des Vaisseaux qui vont & viennent de *Canada* en *France*. Ceux-ci ont leurs Correspondants à la *Rochelle* qui envoyent & reçoivent tous les ans les cargaisons de ces Navires.

Il n'y a d'autre difference entre les Corsaires

res qui courent les Mers, & les Marchands de *Canada*, ſi ce n'eſt que les premiers s'enrichiſſent quelquefois tout d'un coup par une bonne priſe, & que les derniers ne font leur fortune qu'en cinq ou ſix ans de Commerce ſans expoſer leurs vies. J'ai connu vint petits Merciers qui n'avoient que mille écus de Capital, lorſque j'arrivai à *Quebec* en 1683. qui, lorſque j'en ſuis parti, avoient profité de plus de douze mille écus. Il eſt ſûr qu'ils gagnent cinquante pour cent ſur toutes les marchandiſes en général, ſoit qu'ils les achetent à l'arrivée des Vaiſſeaux ou qu'ils les faſſent venir de *France* par commiſſion, & il y a de certaines galanteries, comme des rubans, des dentelles, des dorures, des tabatieres, des montres, & mille autres bijoux ou quinquailleries ſur leſquelles ils profitent juſqu'à cent ou cent cinquante pour cent, tous frais faits.

La Barrique de vin de *Bordeaux* contenant 250. bouteilles y vaut en tems de paix 40. livres monnoye de *France* ou environ, & 60. en tems de guerre; celle d'eau de vie de *Nantes* ou de *Bayonne* 80. ou 100. livres. La bouteille de vin dans les Cabarets vaut 6. ſous de *France*, & celle d'eau de vie 20. ſous. A l'égard des marchandiſes ſeches, elles valent tantôt plus & tantôt moins. Le Tabac de *Brezil* vaut 40. ſous la Livre en détail, & 35. en gros, & le ſucre vingt ſous pour le moins, & quelquefois 25. ou 30.

Les premiers Vaiſſeaux partent ordinaire-

rement de *France*, à la fin d'Avril ou au commencement de Mai ; mais il me semble qu'ils feroient des traversées une fois plus courtes, s'ils partoient à la mi-Mars & qu'ils rangeassent ensuite les Isles des *Açores* du côté du Nord, car les vents de Sud & de Sud-Est régnent ordinairement en ces parages depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Mai. J'en ai parlé souvent aux meilleurs Pilotes, mais ils disent que la crainte de certains rochers, ne permet pas qu'on suive cette route. Cependant ces pretendus rochers ne paroissent que sur les Cartes. J'ai lû quelques Descriptions des Ports, des Rades & des Côtes de ces Isles & des Mers circonvoisines, faites par des *Portugais* qui ne font aucune mention des écueils qu'on remarque sur toutes ces Cartes ; au contraire, ils disent que les côtes de ces Isles sont fort saines, & qu'à plus de vint lieuës au large on n'a jamais eu de connoissance de ces rochers imaginaires.

Dès que les Vaisseaux de *France* sont arrivez à *Quebec*, les Marchands de cette Ville qui ont leur Commis dans les autres Villes, font charger leurs Barques de Marchandises pour les y transporter. Ceux qui font pour leur propre compte aux *Trois Rivières* ou à *Monreal* descendent eux-mêmes à *Quebec* pour y faire leur emplette, ensuite ils fretent des Barques pour transporter ces effets chez eux. S'ils font les payements en peleteries ; ils ont meilleur marché de ce qu'ils achetent que s'ils payoient en

en argent ou en lettres de change, parce que le vendeur fait un profit considerable sur les peaux à son retour en *France*. Or il faut remarquer que toutes ces peaux leur viennent des habitans ou des Sauvages, sur lesquelles ils gagnent considerablement. Par exemple qu'un habitant des environs de *Quebec* porte une douzaine de *Martres*, cinq ou six *Renards*, & autant de *Chats Sauvages* à vendre chez un Marchand, pour avoir du drap, de la toile, des armes, des munitions &c. en échange de ces peaux, voila un double profit pour le Marchand; l'un parce qu'il ne paye ces peaux que la moitié de ce qu'il les vend ensuite en gros aux Commis des Vaisseaux de la *Rochelle*: l'autre par l'évaluation exorbitante des marchandises qu'il donne en payement à ce pauvre habitant; après cela faut-il s'étonner que la profession de ces Négotiants soit meilleure que tant d'autres qu'on voit dans le monde? Je vous ai parlé dans mes septiéme & huitiéme Lettres du Commerce particulier de ce païs-là, & sur tout de celui qu'on fait avec les Sauvages, dont on tire les Castors & les autres Pelleteries; ainsi il ne me reste plus qu'à marquer les marchandises qui leur sont propres, & les peaux qu'ils donnent en échange avec leur juste valeur.

Des fusils courts & legers.
De la poudre.
Des bales & du menu plomb.
Des haches, grandes & petites.

Des

Des couteaux à gaine.
Des lames d'épée pour faire des dards.
Des chaudieres, de toutes grandeurs.
Des aleſnes de Cordonnier.
Des hameçons, de toutes grandeurs.
Des batefeu, & pierres à fuſils.
Des Capots, de petite Serge bleuë.
Des chemiſes de toile commune de *Bretagne*.
Des bas d'eſtame courts & gros.
Du Tabac de Breſil.
Du gros fil blanc pour des filets.
Du fil à coudre de diverſes couleurs.
De la ficelle ou fil à rets.
Vermillon, couleur de tuile.
Des aiguilles grandes & petites.
De la Conterie de Veniſe ou vaſade.
Quelques fers de fléches, mais peu.
Quelque peu de ſavon.
Quelques ſabres.
Mais l'eau de vie eſt de bonne vente.

Noms des Peaux qu'ils donnent en échange, avec leur valeur.

Des Caſtors d'Hiver, appellez *Moſcovie*, qui valent la livre au Magaſin des Fermiers Généraux	4. l. 10. ſ.
Caſtor gras, qui eſt celui à qui le long poil eſt tombé pendant que les Sauvages s'en ſont ſervis	5. l.
Caſtor veule, c'eſt à dire, pris en Automne.	3. l. 10. ſ.
Caſtor ſec, ou ordinaire.	3. l.

Caſtor

Castor d'Eté, c'est à dire, pris en Eté.	3. l.
Castor blanc n'a point de prix, non plus que les Renards bien noirs.	
Les Renards argentez.	4. l.
Les Renards ordinaires, bien conditionnez.	2. l.
Les Martres ordinaires.	1. l.
Les plus belles.	4. l.
Les peaux de Loutres rousses & rases.	2. l.
Les Loutres d'Hiver & brunes ou plus.	4. l. 10. s.
Les Ours noirs, les plus beaux.	7. l.
Les peaux d'Elan sans être passées, c'est à dire, en vert, valent la livre environ	12. s.
Celles de Cerfs, la livre environ	8. s.
Les Peckans, Chats sauvages, ou enfans du Diable.	1. l. 15. s.
Les Loups Marins. ou plus.	1. l. 15. s.
Les Foutereaux, Fouïnes & Belettes.	10. s.
Les Rats musquez.	6. s.
Leurs Testicules.	5. s.
Les Loups.	2. l. 10. s.
Les peaux blanches d'Orignaux, c'est à dire, passées par les Sauvages, valent	8. l. ou plus.
Celles de Cerf.	5. l. ou plus.
Celles de Caribou.	6. l.
Celles de Chevreuil.	3. l.

Au reſte, il faut remarquer que ces peaux ſont quelquefois cheres, & d'autres fois au prix où je les mets; cependant cela ne différe qu'à quelque bagatelle de plus ou de moins.

Du Gouvernement de Canada *en général.*

LEs Gouvernemens Politique, Civil, Eccleſiaſtique & Militaire, ne ſont, pour ainſi dire, qu'une même choſe en *Canada*, puis que les Gouverneurs Généraux les plus ruſez ont ſoûmis leur autorité à celle des Eccléſiaſtiques. Ceux qui n'ont pas voulu prendre ce parti, s'en ſont trouvez ſi mal qu'on les a rappellez honteuſement. J'en pourrois citer pluſieurs qui pour n'avoir pas voulu adhérer aux ſentimens de l'Evêque & des Jeſuites, & n'avoir pas remis leur pouvoir entre les mains de ces infaillibles perſonnages ont été deſtituez de leurs emplois, & traitez enſuite à la Cour comme des étourdis & comme des brouillons. Mr. de *Frontenac* eſt un des derniers qui a eu ce fâcheux ſort, il ſe brouilla avec Mr. *Ducheſnau* Intendant de ce Païs-là, qui ſe voyant protegé du Clergé, inſulta de guet à pend cet illuſtre Général, lequel eut le malheur de ſuccomber ſous le faix d'une Ligue Eccleſiaſtique, par les reſſorts, qu'elle fit mouvoir contre tout principe d'honneur & de conſcience.

Les Gouverneurs Généraux qui veulent profiter de l'occaſion de s'avancer ou de theſau-

thesauriser, entendent deux Messes par jour & sont obligez de se confesser une fois en vingt-quatre heures. Ils ont des Ecclesiastiques à leurs trousses qui les accompagnent par tout, & qui sont à proprement parler leurs Conseillers. Alors les Intendans, les Gouverneurs particuliers, & le Conseil Souverain n'oserojent mordre sur leur conduite; quoi qu'ils en eussent assez de sujet, par rapport aux malversations qu'ils font sous la protection des Ecclesiastiques, qui les mettent à l'abri de toutes les accusations qu'on pourroit faire contre eux.

Le Gouverneur Général de *Quebec* a vingt mille écus d'appointement annuel, y comprenant la paye de la Compagnie de ses Gardes & le Gouvernement particulier du Fort: outre cela les Fermiers du Castor lui font encore mille écus de présent. D'ailleurs ses vins & toutes les autres provisions qu'on lui porte de *France* ne payent aucun fret; sans compter qu'il retire pour le moins autant d'argent du Païs par son savoir faire. L'Intendant en a dix-huit mille; & Dieu sait ce qu'il peut aquerir par d'autres voyes: mais je ne veux pas toucher cette corde-là, de peur qu'on ne me mette au nombre de ces médisans, qui disent trop sincérement la Vérité. L'Evêque tire si peu de revenu de son Evêché, que si le Roi n'avoit eu la bonté d'y joindre quelques autres Bénéfices situez en *France*, ce Prélat feroit aussi maigre chere que cent autres de son caracté-

re dans le Royaume de *Naples*. Le Major de *Quebec* a ſix cens écus par an. Le Gouverneur des *trois Riviéres* en a mille, & celui du *Monreal* deux mille. Les Capitaines des Troupes cent vingt livres par mois. Les Lieutenans quatre-vingt-dix livres, les Lieutenans Réformez cinquante, les Sous-Lieutenans quarante, & les Soldats ſix ſols par jour, monnoye du Païs.

Le Peuple a beaucoup de confiance aux Gens d'Egliſe en ce Païs-là, comme ailleurs. On y eſt dévot en apparence; car on n'oſeroit avoir manqué aux grandes Meſſes, ni aux Sermons, ſans excuſe légitime. C'eſt pourtant durant ce tems-là, que les Femmes & les Filles ſe donnent carriére, dans l'aſſurance que les Meres ou les Maris ſont occupez dans les Egliſes. On nomme les gens par leur nom à la prédication: on défend ſous peine d'excommunication la lecture des Romans & des Comédies, auſſi-bien que les maſques, les jeux d'Ombre & de Lanſquenet. Les Jéſuïtes & les Recolets s'accordent auſſi peu que les Moliniſtes & les Janſeniſtes. Les premiers prétendent que les derniers n'ont aucun droit de confeſſer. Reliſez ma huitiéme Lettre, & vous verrez le zele indiſcret des Eccleſiaſtiques. Le Gouverneur Général a la diſpoſition des Emplois militaires. Il donne les Compagnies, les Lieutenances & les Sous-Lieutenances, à qui bon lui ſemble, ſous le bon plaiſir de ſa Majeſté; mais il ne lui eſt pas permis de diſpoſer des Gouvernemens particuliers, des

Lieu-

Lieutenances de Roi, ni des Majoritez de Places. Il a de même le pouvoir d'accorder aux Nobles, comme aux Habitans, des terres & des établiſſemens dans toute l'étenduë du *Canada*; mais ces conceſſions ſe font conjointement avec l'Intendant. Il peut auſſi donner vingt-cinq congez ou permiſſions par an, à ceux qu'il juge à propos pour aller en traite chez les Nations Sauvages de ce grand Païs. Il a le droit de ſuſpendre l'execution des Sentences envers les Criminels; & par ce retardement il peut aiſément obtenir leur grace, s'il veut s'intéreſſer en faveur de ces malheureux: mais il ne ſauroit diſpoſer de l'argent du Roi, ſans le conſentement de l'Intendant, qui ſeul a le pouvoir de le faire ſortir des coffres du Thréſorier de la Marine.

Le Gouverneur Général ne peut ſe diſpenſer de ſe ſervir des Jeſuïtes pour faire des Traitez avec les Gouverneurs de la *Nouvelle Angleterre* & de la *Nouvelle York*, non plus qu'avec les *Iroquois*. Je ne ſai ſi c'eſt par rapport au conſeil judicieux de ces bons Péres, qui connoiſſent parfaitement le Païs & les véritables intérêts du Roi, ou ſi c'eſt à cauſe qu'ils parlent & entendent à merveille les Langues de tant de Peuples différens, dont les intérêts ſont tout à fait oppoſez; ou ſi ce n'eſt point par la condeſcendance & la ſoûmiſſion qu'on eſt obligé d'avoir pour ces dignes Compagnons du Sauveur.

Les Conſeillers qui compoſent le Con-

ſeil Souverain du *Canada*, ne peuvent vendre, donner, ni laiſſer leurs Charges à leurs Héritiers ou autres ſans le conſentement du Roi, quoi qu'elles vaillent moins qu'une ſimple Lieutenance d'Infanterie. Ils ont coûtume de conſulter les Prêtres ou les Jeſuïtes lors qu'il s'agit de rendre des Jugemens ſur des affaires délicates ; mais lors qu'il s'agit de quelque cauſe qui concerne les intérêts de ces bons Péres, s'ils la perdent, il faut que leur droit ſoit ſi mauvais, que le plus ſubtil & le plus ruſé Juriſconſulte ne puiſſe lui donner un bon tour. Pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré que les Jeſuïtes faiſoient un grand Commerce de Marchandiſes d'*Europe* & de Pelleteries du *Canada*; mais j'ai de la peine à le croire, ou ſi cela eſt, il faut qu'ils ayent des Correſpondants, des Commis & des Facteurs auſſi ſecrets & auſſi fins qu'eux-mêmes, ce qui ne ſauroit être.

Les Gentilshommes de ce Païs-là ont bien des meſures à garder avec les Eccleſiaſtiques, pour le bien & le mal qu'ils en peuvent recevoir indirectement. L'Evêque & les Jeſuïtes ont aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit de la plûpart des Gouverneurs Généraux pour procurer des emplois aux enfans des Nobles qui ſont dévoüez à leur très-humble ſervice, ou pour leur obtenir de ces Congez, dont je vous ai parlé dans ma huitiéme Lettre. Ils peuvent auſſi fortement s'intéreſſer à l'établiſſement des filles de ces mêmes Nobles, en leur faiſant trouver des partis avantageux. Un

simple Curé doit être ménagé, car il peut faire du bien & du mal aux Gentilshommes, dans les Seigneuries desquels ils ne sont, pour ainsi dire, que Missionnaires, n'y ayant point de Cures fixes en *Canada*, ce qui est un abus qu'on devroit réformer. Les Officiers doivent aussi tâcher d'entretenir une bonne correspondance avec les Ecclesiastiques, sans quoi il est impossible qu'ils puissent se soûtenir. Il faut non-seulement que leur conduite soit réguliére, mais encore celle de leurs Soldats, en empêchant les desordres qu'ils pourroient faire dans leurs Quartiers.

Les Troupes sont ordinairement en quartier chez les Habitans des Côtes ou Seigneuries de *Canada*, depuis le mois d'Octobre jusqu'à celui de Mai. L'Habitant qui ne fournit simplement que l'utencile à son Soldat, l'employe ordinairement à couper du bois, à déraciner des souches, à défricher des terres, ou à battre du bled dans les granges durant tout ce tems-là, moyennant dix sols par jour outre sa nourriture. Le Capitaine y trouve aussi son compte, car pour obliger ses Soldats à lui céder la moitié de leur paye, il les contraint de venir trois fois la semaine chez lui pour faire l'exercice. Or comme les Habitations sont éloignées de quatre ou cinq arpens les unes des autres, & qu'une Côte occupe deux ou trois lieuës de terrain de front, ils aiment bien mieux s'accorder avec lui, que de faire si souvent tant de chemin dans les neiges & dans les

bouës. Alors *volenti non fit injuria*, voilà le prétexte du Capitaine. A l'égard des Soldats qui ont de bons mêtiers, il eſt aſſuré de profiter de leur paye entiére en vertu d'un Congé qu'il leur donne pour aller travailler dans les Villes ou ailleurs. Au reſte, preſque tous les Officiers en général ſe marient en ce Païs-là, mais Dieu ſait les beaux Mariages qu'ils font, en prenant des Filles qui portent en dot onze écus, un Cocq, une Poule, un Bœuf, une Vache, & quelquefois auſſi le Veau, comme j'en ai vû pluſieurs de qui les Amans, après avoir nié le fait, & après avoir prouvé devant les Juges la mauvaiſe conduite de leur Maîtreſſe, ont été forcez malgré toute leur réſiſtance, moitié figue moitié raiſin, par la perſuaſion des Eccleſiaſtiques d'avaler la pilule, en épouſant les Filles en queſtion. Il y en a quelques-uns à la verité qui ont trouvé de bons Partis, mais ils ſont rares. Or ce qui fait qu'on ſe marie facilement en ce Païs-là, c'eſt la difficulté de pouvoir converſer avec les perſonnes de l'autre Sexe. Il faut ſe déclarer aux Peres & Meres au bout de quatre viſites qu'on fait à leurs Filles ; il faut parler de mariage ou ceſſer tout commerce, ſinon la médiſance attaque les uns & les autres comme il faut. On ne ſauroit voir les Femmes, ſans qu'on n'en parle deſavantageuſement, & qu'on ne traite les Maris de commodes: enfin, il faut lire, boire ou dormir, pour paſſer le tems en ce Païs-là. Cependant il s'y fait des intrigues, mais c'eſt avec autant

de

de circonſpection qu'en *Eſpagne*, où la vertu des Dames ne conſiſte qu'à ſavoir bien cacher leur jeu.

A propos de Mariage, il faut que je vous conte l'avanture plaiſante d'un jeune Capitaine qu'on vouloit marier malgré lui, parce que tous ſes camarades l'étoient. Il arriva que cet Officier ayant rendu quelques viſites à la Fille d'un Conſeiller, on voulut le faire expliquer, & même Mr. *de Frontenac*, comme parrain de la Demoiſelle, qui eſt aſſurément la plus acomplie de ſon ſiecle, fit tout ce qu'il pût au Monde pour engager l'Officier à l'épouſer. Celui-ci trouvant la table de ce Gouverneur autant à ſon goût que la compagnie de celle qui s'y trouvoit aſſez ſouvent, reſolut pour ſe tirer d'affaires, de demander du tems pour y penſer. On lui accorda deux mois, après quoi voulant allonger la courroye il en ſouhaita encore deux, que l'Evêque lui fit donner. Cependant le dernier étant expiré au grand regret du Cavalier, qui jouiſſoit du plaiſir de la bonne chere & de la vûë de ſa Demoiſelle, fut obligé de ſe trouver à un grand feſtin que Mr. *de Nelſon*, Gentilhomme *Anglois* (dont j'ai parlé en ma 23. Lettre) voulut donner aux futurs Epoux, au Gouverneur, à l'Intendant, à Mr. l'Evêque, & à quelques perſonnes de conſidération; & comme ce généreux *Anglois* étoit ami du Pere & des Fréres de la Demoiſelle par des raiſons de commerce, il offroit mille écus le jour des nôces, qui joints à mille que l'Evêque donnoit, & mille autres qu'el-

le avoit de ſon patrimoine avec ſept ou huit mille que Mr. *de Frontenac* offroit en congez, ſans compter un avancement infaillible, faiſoient un mariage aſſez-avantageux pour le Cavalier. Le répas étant fini, on le preſſa de ſigner lē contract, mais il répondit qu'ayant bû quelques raſades d'un vin fumeux, ſon eſprit n'étoit pas aſſez libre pour juger des conditions qui y étoient inſerées, de ſorte qu'on fut obligé de remettre la partie au lendemain. Ce retardement fut cauſe qu'il garda la chambre juſqu'à ce que Mr. *de Frontenac*, chez qui il avoit accoûtumé de manger, l'envoya querir, afin de s'expliquer avec lui ſur le champ. Or il n'y avoit point d'apparence de trouver aucun prétexte legitime, il s'agiſſoit de répondre définitivement à ce Gouverneur, qui lui parla en termes précis, lui faiſant connoître la bonté qu'on avoit eu de luî donner tant de tems pour y penſer; mais l'Officier lui répondit en propres termes, que tout homme qui peut être capable de ſe marier après y avoir ſongé quatre mois, étoit un fou à lier. Je voi, dit-il, que je le ſuis, l'empreſſement que j'ai d'aller à l'Egliſe avec Mademoiſelle *D**** me convainc de ma folie: ſi vous avez de l'eſtime pour elle, ne permettez pas qu'elle épouſe un Cavalier ſi prompt à faire des extravagances, pour moi je vous déclare, Monſieur, que le peu de raiſon & de jugement libre qui me reſtent encore me ſerviront à me conſoler de la perte que je fais d'elle, & à me repentir de l'avoir voulu rendre

auſſi

aussi malheureuse que moi. Ce discours surprit l'Evêque, le Gouverneur l'entendant, & généralement tous les autres Officiers mariez, lesquels eussent été ravis que celui-ci eût donné dans le paneau à leur exemple, tant il est vrai que *Solamen Miseris socios habuisse doloris.* On ne s'atendoit à rien moins qu'à ce dédit, aussi mal en prit à ce pauvre Capitaine reformé ; Mr. *de Frontenac* lui fit une injustice assez grande quelque tems après, en donnant une Compagnie vacante au neveu de Madame *de Pontchartrain*, à son préjudice, malgré les ordres de la Cour, ce qui l'obligea de passer en France avec moi en 1692.

Pour réprendre le fil de ma narration, vous saurez que les *Canadiens* ou *Creoles* sont bien faits, robustes, grands, forts, vigoureux, entreprenans, braves & infatigables, il ne leur manque que la connoissance des belles Lettres. Ils sont presomptueux & remplis d'eux-mêmes, s'estimant au dessus de toutes les Nations de la Terre, & par malheur ils n'ont pas toute la vénération qu'ils devroient avoir pour leurs parens. Le sang de *Canada* est fort beau, les femmes y sont généralement belles, les brunes y sont rares, les sages y sont communes ; & les paresseuses y sont en assez grand nombre ; elles aiment le luxe au dernier point, & c'est à qui mieux mieux prendra des maris au piege.

Il y auroit de grands abus à reformer en *Canada.* Il faudroit commencer par celui d'empêcher les Ecclesiastiques de faire des

visites si fréquentes chez les Habitans, dont ils exigent mal à propos la connoissance des affaires de leurs familles jusqu'au moindre détail, ce qui peut être assez souvent contraire au bien de la Societé par des raisons que vous n'ignorez pas. Secondement, défendre à l'Officier de ne pas retenir la paye de ses Soldats; & d'avoir le soin de leur faire faire le maniement des armes les Fêtes & les Dimanches. Troisiémement, taxer les Marchandises à un prix assez raisonnable, pour que le Marchand y trouvât son compte & son profit, sans écorcher les Habitans & les Sauvages. Quatriémement, défendre le transport de *France* en *Canada*, des brocards, des galons, & rubans d'or ou d'argent, & des dentelles de haut prix. Cinquiémement, ordonner aux Gouverneurs Généraux de ne pas vendre de congez pour aller en traite chez les Sauvages des grands Lacs. Sixiémement, établir des Cures fixes. Septiémement, former & discipliner les milices, pour s'en servir dans l'occasion aussi utilement que des troupes. Huitiémement, établir les Manufactures de toiles, d'étoffes, &c. Mais la principale chose seroit d'empêcher que les Gouverneurs, les Intendans, le Conseil Souverain, l'Evêque & les Jesuites ne se partageassent en factions, & ne cabalassent les uns contre les autres; car les suites ne peuvent être que préjudiciables au service du Roi, & au répos public. Aprés cela ce Païs vaudroit la moitié plus que ce qu'il vaut à present.

Je

Je ſuis ſurpris qu'au lieu de faire ſortir de *France* les *Proteſtans* qui paſſant chez nos ennemis, ont cauſé tant de dommage au Royaume par l'argent qu'ils ont aporté dans leurs Païs, & par les Manufactures qu'ils y ont établi, on ne les ait pas envoyez en *Canada*. Je ſuis perſuadé que ſi on leur avoit donné de bonnes aſſurances pour la liberté de conſcience, il y en a quantité qui n'auroient pas fait difficulté de s'y établir. Quelques perſonnes m'ont répondu à ce ſujet que le remede eût été pire que le mal, puiſqu'ils n'auroient pas manqué tôt ou tard d'en chaſſer les Catholiques par le ſecours des *Anglois*; mais je leur ai fait entendre que les *Grecs* & les *Armeniens* ſujets du *Grand Seigneur*, quoique de Nation & de Religion differente de celles des *Turcs*, n'ayant preſque jamais imploré l'aſſiſtance des Puiſſances étrangeres pour ſe rebeller & ſecouër le joug, on avoit plus de raiſon de croire que les *Huguenots* auroient toûjours conſervé la fidelité dûë à leur Souverain. Quoiqu'il en ſoit, je parle à peu près comme ce Roi d'*Aragon* qui ſe vantoit d'avoir pû donner de bons conſeils à Dieu pour la ſymmetrie & le cours des Aſtres s'il eût daigné le conſulter. Je dis auſſi que ſi le Conſeil d'Etat eut ſuivi les miens, la *Nouvelle France* auroit été dans trente ou quarante ans un Royaume plus beau & plus floriſſant que pluſieurs autres de l'*Europe*.

Intérêts des François *& des* Anglois *de l'*Amerique Septentrionale.

COmme la *Nouvelle France* & la *Nouvelle Angleterre* ne subsistent que par les pêches de *Moruës*, & par le Commerce de toutes sortes de Pelleteries, il est de l'interêt de ces deux Colonies, de tâcher d'augmenter le nombre des Vaisseaux qui servent à cette pêche, & d'encourager les Sauvages à chasser des Castors, en leur fournissant les armes & les munitions dont ils ont besoin. Tout le monde sait que la *Morüe* est d'une grande consomption dans tous les païs Meridionaux de l'*Europe*, & qu'il y a peu de marchandise de plus prompt ni de meilleur debit, sur tout lorsqu'elle est bonne & bien conditionnée.

Ceux qui prétendent que la destruction des *Iroquois* seroit avantageuse aux Colonies de la *Nouvelle France*, ne connoissent pas les véritables intérêts de ce païs-là, puisque si cela étoit les Sauvages qui sont aujourd'hui les amis des *François* seroient alors leurs plus grands ennemis, n'en ayant plus à craindre d'autres. Ils ne manqueroient pes d'appeller les *Anglois*, à cause du bon marché de leurs Marchandises, dont ils font plus d'état que des nôtres : ensuite tout le Commerce de ce grand Païs seroit perdu pour nous.

Il seroit donc de l'intérêt des *François* que les *Iroquois* fussent affoiblis, mais non pas

pas totalement defaits ; il eſt vrai qu'ils ſont aujourd'hui trop puiſſans, ils égorgent tous les jours nos Sauvages alliez. Leur but eſt de faire perir toutes les Nations qu'ils connoiſſent, quelque éloignées qu'elles puiſſent être de leur païs. Il faudroit tâcher de les réduire à la moitié de ce qu'ils ſont, s'il étoit poſſible, mais on ne s'y prend pas comme il faut : il y a plus de trente ans que leurs anciens ne ceſſent de remontrer aux Guerriers des cinq Nations, qu'il eſt expédient de ſe défaire de tous les peuples ſauvages de *Canada*, afin de ruïner le Commerce des *François*, & de les chaſſer enſuite de ce Continent ; c'eſt la raiſon qui leur fait porter la guerre juſqu'à quatre ou cinq cens lieuës de leur Païs, après avoir détruit pluſieurs Nations differentes en divers lieux, comme je vous l'ai déja expliqué.

Il ſeroit aſſez facile aux *François* d'attirer les *Iroquois* dans leur parti, de les empêcher de tourmenter leurs Alliez, & de faire en même tems avec quatre *Nations Iroquoiſes*, tout le commerce qu'elles font avec les Anglois de la *Nouvelle York*. Cela ſe pourroit aiſément exécuter, moyennant dix mille écus par an qu'il en coûteroit au Roi : voici comment. Il faudroit premiérement rétablir au *Fort Frontenac* les Barques qui y étoient autrefois, afin de tranſporter aux Riviéres des *Tſonontoüans* & des *Onnontagues* les Marchandiſes qui leur ſont propres, & ne les leur vendre que ce qu'elles auroient coûté en *France* ; cela n'iroit tout au plus qu'à

qu'à dix mille écus de transport. Sur ce pied-là, je suis persuadé que les *Iroquois* ne seroient pas si fous de porter un seul Castor chez les *Anglois* par quatre raisons : la premiére, parce qu'au lieu de soixante ou quatre-vint lieuës qu'ils seroient obligez de les transporter sur leur dos à la *Nouvelle York*, ils n'en auroient que sept ou huit à faire de leurs Villages jusqu'aux Rives du *Lac de Frontenac*; la deuxiéme qu'étant impossible aux *Anglois* de leur donner des Marchandises à si bon marché, sans y perdre considerablement, il n'y a point de Negociant qui ne renonçât à ce commerce. La troisiéme consiste en la difficulté de subsister dans le chemin de leurs Villages à la *Nouvelle York*, y allant en grand nombre crainte de surprise, car j'ai déja dit en plusieurs endroits que les bêtes fauves manquent en leurs Païs. La quatriéme c'est qu'en s'écartant de leurs Villages pour aller si loin, ils exposent leurs femmes, leurs enfans & leurs vieillards en proye à leurs ennemis, qui pendant ce tems-là peuvent les tuer ou les enlever comme il est arrivé déja deux fois. Il faudroit outre cela leur faire des présens toutes les années, en les exhortant à laisser vivre paisiblement nos Sauvages Alliez, lesquels sont assez sots de se faire la guerre entre eux, au lieu de se liguer contre les *Iroquois* qui sont les Ennemis les plus redoutables qu'ils ayent à craindre ; en un mot il faudroit mettre en execution le projet d'entreprise dont je vous ai parlé en ma 23. Lettre.

C'est

C'eſt une ſottiſe de dire que ces Barbares dépendent des *Anglois* ; cela eſt ſi peu vrai que quand ils vont troquer leurs péleteries à la *Nouvelle York*, ils ont l'audace de taxer eux-mêmes les Marchandiſes dont ils ont beſoin, lorſque les Marchands les veulent vendre trop cher. J'ai déja dit pluſieurs fois qu'ils ne les conſidérent que par raport au beſoin qu'ils en ont, qu'ils ne les traitent de fréres & d'amis que par cette ſeule raiſon, & que ſi les *François* leur donnoient à meilleur marché les néceſſitez de la vie, les armes & la munition &c. ils n'iroient pas ſouvent aux Colonies *Angloiſes*. Voilà une des principales affaires à quoi l'on devroit ſonger ; car ſi cela étoit ils ſe donneroient bien garde d'inſulter nos Sauvages amis & Alliez non plus que nous. Les Gouverneurs Généraux de *Canada* dévroient employer les habiles gens du Païs qui connoiſſent nos Peuples conféderez, pour les obliger à vivre en bonne intelligence, ſans ſe faire la guerre les uns aux autres ; car la plûpart des Nations du Sud ſe détruiſent inſenſiblement, ce qui fait un vrai plaiſir aux *Iroquois*. Il ſeroit facile d'y mettre ordre en les menaçant de ne plus porter de Marchandiſes à leurs Villages. Il faudroit outre cela tâcher d'engager deux ou trois Nations de demeurer enſemble, comme ſont les *Outaouas* & les *Hurons* ou les *Sakis* & les *Pouteouatamis* (appellez *Puants*.) Si tous ces Peuples nos confederez étoient d'accord & que leurs démêlez ceſſaſſent, ils ne s'ocuperoient plus ſi ce n'eſt

n'eſt à chaſſer des Caſtors, ce qui rendroit le Commerce plus abondant ; & d'ailleurs ils ſeroient en état de ſe liguer enſemble, lors que les *Iroquois* ſe mettroient en devoir d'attaquer les uns ou les autres.

L'intérêt des *Anglois* eſt de leur perſuader que les *François* ne tendent qu'à les perdre, qu'ils n'ont autre choſe en vûë que de les détruire lors qu'ils en trouveront l'occaſion ; que plus le *Canada* ſe peuplera & plus ils auront ſujet de craindre ; qu'ils doivent bien ſe garder de faire aucun Commerce avec eux, de peur d'être trahis par toutes ſortes de voyes ; qu'il eſt de la derniére importance de ne pas ſouffrir que le Fort de *Frontenac* ſe rétabliſſe, non plus que les Barques, puis qu'en vingt-quatre heures on pourroit faire des deſcentes au pied de leurs Villages, pour enlever leurs Vieillards, leurs femmes & leurs enfans pendant qu'ils ſeroient occupez à faire leurs Chaſſes de Caſtors durant l'Hiver ; qu'il eſt de leur intérêt de leur faire la guerre de tems en tems, ravageant les Côtes & les Habitations de la tête du Païs, afin d'obliger les Habitans d'abandonner le Païs, & dégoûter en même tems ceux qui auroient envie de quitter la *France* pour s'établir en *Canada*, & qu'en tems de Paix il leur eſt de conſéquence d'arrêter les Coureurs de bois aux Cataractes de la Riviére des *Outaouas* pour confiſquer les armes & munitions de guerre qu'ils portent aux Sauvages des Lacs.

Il faudroit auſſi que les *Anglois* engageaſſent

sent les *Tsonontouans* ou les *Goyogoans* à s'aller établir vers l'embouchûre de la *Rivière de Coudé* sur le bord du *Lac Errié*, & qu'en même tems ils y construisissent un Fort & des Barques longues ou Brigantins, ce poste seroit le plus avantageux & le plus propre de tous ces Pais-là, par une infinité de raisons que je suis obligé de taire. Outre ce Fort, ils en devroient faire un autre à l'embouchure de la *Rivière des François*, alors il est constant qu'il seroit de toute impossibilité aux Coureurs de bois de jamais remettre le pied dans les Lacs.

Il est encore de leur intérêt d'attirer à leur parti les Sauvages de l'*Acadie*; ils le peuvent faire avec peu de dépense; ceux de la *Nouvelle Angleterre* devroient y songer, aussi-bien que de fortifier les Ports où ils pêchent les *Moruës*. A l'égard des équipemens de Flotes pour enlever des Colonies, je ne leur conseillerois pas d'en faire; car supposé qu'ils fussent assurez du succès de leurs entrepriſes, il n'y a que quelques Places, dont on pourroit dire que le jeu vaudroit la chandelle.

Je conclus & finis en disant que les *Anglois* de ces Colonies ne se donnent pas assez de mouvement, ils sont un peu trop indolents; les Coureurs de bois *François* sont plus entreprenants qu'eux, & les *Canadiens* sont assurément plus actifs & plus vigilants. Il faudroit donc que ceux de la *Nouvelle York* tâchassent d'augmenter leur Commerce de Pelleteries, en faisant des entrepriſes bien concertées, & que ceux de la

Nou-

Nouvelle Angleterre s'efforçaſſent à rendre la Pêche des *Moruës* plus profitable à cette Colonie, en s'y prenant de la maniére que bien d'autres gens feroient, s'ils étoient auſſi bien ſituez qu'eux. Je ne parle point des Limites de la *Nouvelle France* & de la *Nouvelle Angleterre*, puis que juſqu'à préſent elles n'ont jamais été bien réglées, quoi qu'il ſemble qu'en pluſieurs Traitez de Paix entre ces deux Royaumes, les bornes ayent été comme marquées en certains Lieux. Quoi qu'il en ſoit, la déciſion en eſt délicate pour un homme qui n'en ſauroit parler, ſans s'attirer de méchantes affaires.

Habits, Logemens, Complexion & tempérament des Sauvages.

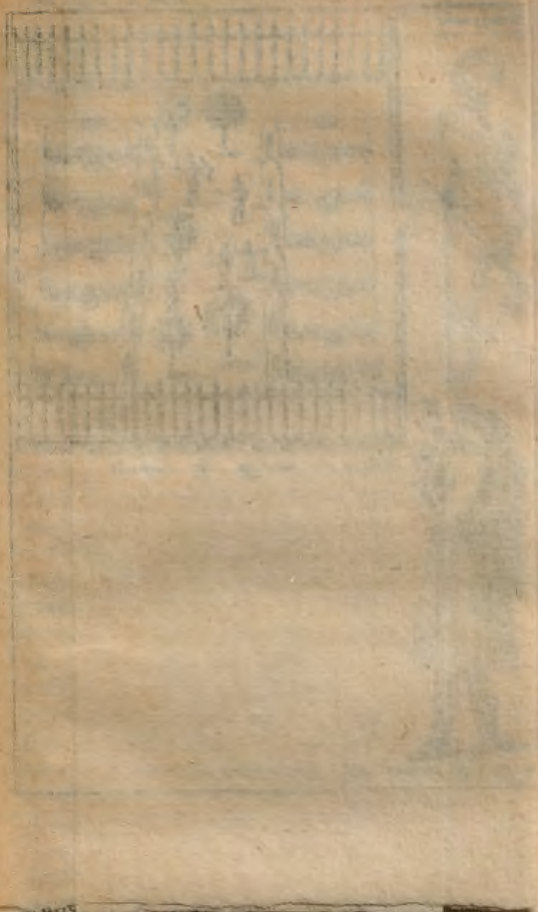
LEs Chronologiſtes *Grecs*, qui ont diviſé les tems en ἄδηλον, ce qui eſt caché ; μυθικὸν & ἡρωικὸν, ce qui eſt fabuleux ; ἱστορικὸν, ce qu'ils ont eu pour véritable ; ſe feroient bien pû paſſer d'écrire cent rêveries ſur l'Origine des Peuples de la Terre, puis que l'uſage de l'Ecriture leur étant inconnu devant le Siége de *Troye*, il faut qu'ils s'en ſoient rapportez aux Manuſcrits fabuleux des *Egyptiens* & des *Chaldéens*, gens viſionnaires & ſuperſtitieux. Or ſuppoſons que ceux-ci ſoient les Inventeurs de cette Ecriture, comment pourra-t-on ajoûter foi à tout ce qu'ils diſent

disent être arrivé avant qu'ils eussent trouvé cette invention. Apparemment ils n'étoient ni plus éclairez, ni plus savans Chronologistes que les *Ameriquains*, de sorte que sur ce pied-là ils auroient été fort embarrassez à raconter fidélement les Avantures & les Faits de leurs Ancêtres. Je suis maintenant convaincu que la Tradition est trop suspecte, inconstante, obscure, incertaine, trompeuse & vague, pour se fier à elle ; J'ai obligation de cette idée aux Sauvages de *Canada*, qui ignorant ce qui s'est passé dans leur Païs il y a deux cens ans, me font révoquer en doute la pureté & l'incorruptibilité de la Tradition. Il est aisé de juger, sur ce Principe, que ces pauvres Peuples savent aussi peu leur Histoire & leur Origine, que les *Grecs* & les *Chaldéens* ont sû la leur. Contentons-nous donc, Monsieur, de croire qu'ils sont descendus comme vous & moi, du bon homme Adam;

Ignaras Hominum suspendunt Numina mentes.

J'ai lû quelques Histoires de *Canada* que des Religieux ont écrit en divers tems. Ils ont fait quelques descriptions assez simples & exactes des Païs qui leur étoient connus. Mais ils se sont grossiérement trompez dans le recit qu'ils font des mœurs, des maniéres, &c. des Sauvages. Les Recolets les traitent de gens stupides, grossiers, rustiques, incapables de penser & de refléchir à quoi que ce soit. Les Jesuites tiennent un langage très-différent, car ils sou-

soûtiennent qu'ils ont du bon sens, de la mémoire, de la vivacité d'esprit, mêlée d'un bon jugement. Les premiers disent qu'il est inutile de passer son tems à prêcher l'Evangile à des gens moins éclairez que les Animaux. Les seconds prétendent au contraire, que ces Sauvages se font un plaisir d'écouter la Parole de Dieu, & qu'ils entendent l'Ecriture avec beaucoup de facilité. Je sai les raisons qui font parler ainsi les uns & les autres ; elles sont assez connuës aux personnes qui savent que ces deux Ordres de Religieux ne s'accordent pas trop bien en *Canada*. J'ai déja vû tant de Relations pleines d'absurditez, quoi que les Auteurs passassent pour des Saints, qu'à présent je commence à croire que toute Histoire est un Pyrrhonisme perpétuel. Si je n'avois pas entendu la Langue des Sauvages, j'aurois pû croire tout ce qu'on a écrit à leur égard, mais depuis que j'ai raisonné avec ces Peuples, je me suis entiérement desabusé, connoissant que les Recolets & les Jesuites se sont contentez d'effleurer certaines choses, sans parler de la grande opposition qu'ils ont trouvé de la part de ces Sauvages à leur faire entendre les véritez du Christianisme. Les uns & les autres se sont bien gardez de toucher à cette corde-là par de bonnes raisons. Je vous avertis que je ne parle seulement que des Sauvages de *Canada*, sans y comprendre ceux qui habitent au delà du Fleuve de *Missisipi*, dont je n'ai pû connoître les mœurs & les maniéres comme il faut, parce



Les *Sauvages* ſont tous ſanguins, & de couleur preſque olivâtre, & leurs viſages ſont

Missisipi, dont je n'ai pû connoître les mœurs & les maniéres comme il faut, parce

parce que leurs Langues me ſont inconnuës, & que d'ailleurs, le tems ne m'a pas permis de faire un aſſez long ſéjour dans leur Païs. J'ai dit dans mon Journal du Voyage de la *Riviére Longue*, qu'ils étoient extrêmement polis, il eſt facile d'en juger par les circonſtances que vous avez pû remarquer.

Ceux qui ont dépeint les *Sauvages* velus comme des Ours, n'en avoient jamais vû, car il ne leur paroît ni poil, ni barbe, en nul endroit du corps, non plus qu'aux femmes, qui n'en ont pas même ſous les aiſſelles, s'il en faut croire les gens qui doivent le ſavoir mieux que moi. Ils ſont généralement droits, bien faits, de belle taille, & mieux proportionnez pour les *Amériquaines*, que pour les *Européenes*; les *Iroquois* ſont plus grands, plus vaillans & plus ruſez que les autres Peuples; mais moins agiles & moins adroits, tant à la guerre qu'à la chaſſe, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les *Ilinois*, les *Oumamis*, les *Outagamis* & quelques autres Nations ſont d'une taille médiocre, courant comme des lévriers, s'il m'eſt permis de faire cette comparaiſon. Les *Outaouas* & la plûpart des autres Sauvages du Nord (à la réſerve des *Sauteurs* & des *Cliſtinos*) ſont des poltrons, laids & malfaits. Les *Hurons* ſont braves, entreprenans & ſpirituels, ils reſſemblent aux *Iroquois* de taille & de viſage.

Les *Sauvages* ſont tous ſanguins, & de couleur preſque olivâtre, & leurs viſages ſont

ſont beaux en général, auſſi-bien que leur taille. Il eſt très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de boſſus, d'aveugles, de muets, &c. Ils ont les yeux gros & noirs de même que les cheveux, les dents blanches comme l'yvoire, & l'air qui ſort de leur bouche eſt auſſi pur que celui qu'ils reſpirent, quoi qu'ils ne mangent preſque jamais de pain, ce qui prouve qu'on ſe trompe en *Europe*, lors qu'on croit que la viande ſans pain rend l'haleine forte. Ils ne ſont ni ſi forts, ni ſi vigoureux que la plûpart de nos *François*, en ce qui regarde la force du Corps pour porter de groſſes charges, ni celles des bras pour lever un fardeau & le charger ſur le dos. Mais en récompenſe, ils ſont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud ſans en être incommodez; étant toûjours en exercice, courant deçà & delà, ſoit à la Chaſſe, ou à la Pêche, toûjours danſant, & joüant à de certains jeux de Pelotes, où les jambes ſont aſſez néceſſaires.

Les femmes ſont de la taille qui paſſe la médiocre, belles autant qu'on le puiſſe imaginer, mais ſi mal faites, ſi graſſes & ſi peſantes, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Elles portent leurs cheveux roulez derriére le dos avec une eſpéce de ruban, & ce rouleau leur pend juſqu'à la ceinture; elles ne les coupent jamais, les laiſſant croître pendant toute leur vie ſans y toucher, au lieu que les hommes les coupent tous les mois. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ſuiviſſent les autres avis de St *Paul*

par

par le même hazard qu'ils ſuivent celui-là. Elles ſont couvertes depuis le coû juſqu'au deſſous du genouil, croiſant leurs jambes lors qu'elles s'aſſéyent. Les Filles le font pareillement dès le berceau : je me ſers de ce terme de berceau mal à propos, car il n'eſt pas connu parmi les Sauvages. Les Meres ſe ſervent de certaines petites planches rembourrées de coton, ſur leſquelles il ſemble que leurs Enfans ayent le dos colé ; d'ailleurs ils ſont emmaillotez à nôtre maniére, avec des langes ſoûtenus par de petites bandes paſſées dans les trous qu'on fait à côté de ces planches. Elles y attachent auſſi des cordes pour ſuſpendre leurs enfans à des branches d'arbres, lors qu'elles ont quelque choſe à faire, dans le tems qu'elles ſont au bois. Les Vieillards & les hommes mariez ont une piéce d'étoffe qui leur couvre le derriére & la moitié des cuiſſes par devant, au lieu que les jeunes gens ſont nuds comme la main. Ils diſent que la nudité ne choque la bienſéance que par l'uſage, & par l'idée que les *Européens* ont attaché à cet état. Cependant, les uns & les autres portent négligemment une couverture de peau ou d'écarlate ſur leur dos, lors qu'ils ſortent de léurs Cabanes pour ſe promener dans le Village, ou faire des viſites. Ils portent des Capots, ſelon la ſaiſon, lors qu'ils vont à la guerre ou à la chaſſe, tant pour ſe parer du froid durant l'Hiver, que des moucherons pendant l'Eté. Ils ſe ſervent alors de certains Bonnets de la figure ou de

la forme d'un Chapeau, & des Souliers de peau d'Elan ou de Cerf, qui leur montent juſqu'à mi-jambe. Leurs Villages ſont fortifiez de doubles paliſſades d'un bois très-dur, groſſes comme la cuiſſe, de 15. pieds de hauteur, avec de petits quarrez au milieu des Courtines. Leurs Cabanes ont ordinairement 80. pieds de longueur, 25. ou 30. de largeur, & 20. de hauteur. Elles ſont couvertes d'écorce d'Ormeau, ou de bois blanc. On voit deux eſtrades l'une à droit & l'autre à gauche, de neuf pieds de largeur, & d'un pied d'élevation. Ils font leurs feux entre ces deux eſtrades, & la fumée ſort par des ouvertures faites ſur le ſommet de ces Cabanes. On voit de petits Cabinets ménagez le long de ces eſtrades, dans leſquels les filles ou les gens mariez ont coûtume de coucher ſur de petits lits élevez d'un pied tout au plus. Au reſte, trois ou quatre familles demeurent dans une même Cabane.

Les Sauvages ſont fort ſains & exemts de quantité de maladies dont nous ſommes attaquez en *Europe*, comme de paralyſie, d'hydropiſie, de goute, de phtiſie, d'aſthme, de gravelle & de pierre. Ils ſont ſujets à la petite verole & aux pleureſies. Quand un homme meurt à l'âge de ſoixante ans, ils diſent qu'il eſt mort jeune, parce qu'ils vivent ordinairement quatre-vingt juſqu'à cent ans, & même j'en ai vû deux qui alloient beaucoup au delà. Cependant, il s'en trouve qui ne pouſſent pas ſi loin par leur propre faute, car ils s'empoiſonnent quel-

quelquefois, comme je vous l'expliquerai ailleurs ; il semble qu'ils suivent assez bien en cette occasion les maximes de *Zenon* & des *Stoiciens*, qui soûtiennent qu'il est permis de se donner la mort ; d'où je conclus qu'ils sont aussi fous que ces grands Philosophes.

Mœurs & Maniéres des Sauvages.

LEs *Sauvages* ne connoissent ni le tien, ni le mien, car on peut dire que ce qui est à l'un est à l'autre. Lors qu'un *Sauvage* n'a pas réüssi à la Chasse des *Castors*, ses Confréres le secourent sans en être priez. Si son fusil se creve ou se casse, chacun d'eux s'empresse à lui en offrir un autre. Si ses enfans sont pris ou tuez par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Il n'y a que ceux qui sont Chrétiens, & qui demeurent aux portes de nos Villes, chez qui l'argent soit en usage. Les autres ne veulent ni le manier, ni même le voir, ils l'appellent le Serpent des *François*. Ils disent qu'on se tuë, qu'on se pille, qu'on se diffame, qu'on se vend, & qu'on se trahit parmi nous pour de l'argent ; que les Maris vendent leurs Femmes, & les Meres leurs Filles pour ce métal. Ils trouvent étrange que les uns ayent plus de bien que les autres, & que ceux qui en ont le plus soient estimez davantage que ceux qui en ont le moins. Enfin, ils disent que le tître de *Sauvages*, dont nous les qualifions,

nous conviendroit mieux que celui d'hommes, puis qu'il n'y a rien moins que de l'homme ſage dans toutes nos actions. Ceux qui ont été en *France* m'ont ſouvent tourmenté ſur tous les maux qu'ils y ont vû faire, & ſur les deſordres qui ſe commettent dans nos Villes, pour de l'argent. On a beau leur donner des raiſons pour leur faire connoître que la proprieté des biens eſt utile au maintien de la Societé; ils ſe moquent de tout ce qu'on peut dire ſur cela. Au reſte, ils ne ſe querellent, ni ne ſe battent, ni ne ſe volent, & ne médiſent jamais les uns des autres. Ils ſe moquent des Sciences & des Arts, ils ſe raillent de la grande ſubordination qu'ils remarquent parmi nous. Ils nous traitent d'eſclaves, ils diſent que nous ſommes des miſérables dont la vie ne tient à rien, que nous nous dégradons de nôtre condition, en nous réduiſant à la ſervitude d'un ſeul homme qui peut tout, & qui n'a d'autre loi que ſa volonté; que nous nous battons & nous querellons inceſſamment, que les enfans ſe moquent de leurs peres, que nous ne ſommes jamais d'accord; que nous nous empriſonnons les uns les autres; & que même nous nous détruiſons en public. Ils s'eſtiment au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, & alléguent pour toute raiſon qu'ils ſont auſſi grands maîtres les uns que les autres, parce que les hommes étant pêtris d'un même limon, il ne doit point y avoir de diſtinction, ni de ſubordination entre eux. Ils prétendent que leur con-

contentement d'esprit surpasse de beaucoup nos richesses ; que toutes nos Sciences ne valent pas celle de savoir passer la vie dans une tranquillité parfaite ; qu'un homme n'est homme chez nous qu'autant qu'il est riche. Mais que parmi eux, il faut pour être homme avoir le talent de bien courir, chasser, pêcher, tirer un coup de fléche & de fusil, conduire un Canot, savoir faire la guerre, connoître les Forêts, vivre de peu, construire des Cabanes, couper des arbres, & savoir faire cent lieuës dans les Bois sans autre guide ni provision que son arc & ses fléches. Ils disent encore que nous sommes des trompeurs qui leur vendons de très-mauvaises Marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent, en échange de leurs *Castors* ; Que nos fusils crevent à tout moment & les estropient, après les avoir bien payez. Je voudrois avoir le tems de vous raconter toutes les sottises qu'ils disent touchant nos maniéres, il y auroit dequoi m'occuper dix ou douze jours.

Ils ne mangent que du rôti & du bouilli, avalant quantité de bouillons de viande & de poisson. Ils ne peuvent souffrir le goût du sel, ni des épiceries : ils sont surpris que nous puissions vivre trente ans, à cause de nos vins, de nos épiceries, & de l'usage immodéré des femmes. Ils dînent ordinairement quarante ou cinquante de compagnie, & quelquefois ils sont plus de trois cens. Le prélude est une danse de deux heures avant le repas, chacun y chantant

tant ſes exploits & ceux de ſes Ancêtres. Celui qui danſe eſt ſeul en cette occaſion, & les autres ſont aſſis ſur le derriére, qui marquent la cadence par un ton de voix, *hé*, *hé*, *hé*, *hé*, & chacun ſe leve à ſon tour pour faire ſa danſe.

Les Guerriers n'entreprennent jamais rien ſans la délibération du *Conſeil*, qui eſt compoſé de tous les Anciens de la Nation, c'eſt à dire, des Vieillards au deſſus de ſoixante ans. Avant que ce *Conſeil* s'aſſemble, le Crieur avertit par les cris qu'il fait dans toutes les ruës du Village : alors ces vieilles gens accourent à certaine Cabane deſtinée exprès pour cela, où ils s'aſſeyent ſur le derriére en forme de *lozange*, & après qu'on a déliberé ſur ce qu'il eſt à propos de faire pour le bien de la Nation, l'Orateur ſort de la Cabane & les jeunes gens le renferment au centre d'un Cercle qu'ils compoſent ; enſuite ils écoutent avec beaucoup d'attention les délibérations des Vieillards, en criant à la fin de toutes les périodes, *voilà qui eſt bien.*

Toutes ces danſes peuvent être comparées à la Pyrrhique *de* Minerve, *car les Sauvages obſervent, en danſant d'une gravité ſinguliére, les Cadences de certaines Chanſons, que les Milices* Grecques *d'* Achille, *appelloient* Hyporchematiques. *Il n'eſt pas facile de ſavoir ſi les Sauvages les ont appriſes des* Grecs, *ou ſi les* Grecs *les ont appriſes des Sauvages.*

Ils ont pluſieurs ſortes de danſes, la principale eſt celle du *Calumet*, les autres ſont la danſe du *Chef*, la danſe de *Guerre*, la danſe de *Mariage*, & la danſe du *Sacrifice*. Elles ſont différentes les unes des autres, tant pour la cadence que pour les ſauts : mais il me ſeroit impoſſible d'en faire la deſcription, par le peu de rapport que

que ces danſes ont avec les nôtres. Celle du *Calumet* eſt la plus belle & la plus grave. Il eſt vrai qu'on ne la danſe qu'en certaines occaſions, c'eſt à dire, lors que les Etrangers paſſent dans leur Païs, ou que leurs ennemis envoyent des Ambaſſadeurs pour faire des propoſitions de Paix. Si c'eſt par terre que les uns ou les autres s'approchent du Village, lors qu'ils ſont prêts d'y entrer, ils députent un des leurs, qui s'avance en criant, qu'il porte le Calumet de Paix; cependant les autres s'arrêtent juſqu'à ce qu'on leur crie de venir. Alors quelques jeunes gens ſortent du Village, à la porte duquel ils forment un ovale, & les Etrangers s'approchant juſques-là, ils danſent tous à la fois en formant un ſecond ovale à l'entour du porteur de ce Calumet. Cette danſe dure une demi-heure. Enſuite on vient recevoir en cérémonie les Voyageurs pour les conduire au Feſtin. Les mêmes cérémonies s'obſervent envers les étrangers qui viennent par eau; avec cette différence qu'ils envoyent un Canot juſqu'au pied du Village, portant le Calumet de Paix à la proue en forme de mât, & qu'il en part un du Village pour aller au devant. La danſe de Guerre ſe fait en rond, pendant laquelle les Sauvages ſont aſſis ſur le derriére. Celui qui danſe ſe promene en danſant à droit & à gauche, il chante en même tems ſes Exploits, & coux de ſes Ayeuls. A la fin de chaque Exploit, il donne un coup de maſſuë ſur un poteau planté au centre

du Cercle, près de certains Joüeurs qui battent la mesure sur une espece de timbale. Chacun se leve à son tour pour chanter la chanson, c'est ordinairement lorsqu'ils vont à la guerre, ou lorsqu'ils en reviennent.

La plus grande passion des Sauvages, est la haine implacable qu'ils portent à leurs ennemis, c'est-à-dire, à toutes les Nations avec lesquelles ils sont en guerre ouverte. Ils se piquent aussi beaucoup de valeur, mais à cela près ils sont de la derniére indolence sur toutes choses. L'on peut dire qu'ils s'abandonnent tout-à-fait à leur temperament, & que leur Societé est toute machinale. Ils n'ont ni Loix, ni Juges, ni Prêtres, ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend fort circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions. Ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie. Nôtre vivacité leur paroit insuportable, & il n'y a que les jeunes gens qui aprouvent nos maniéres.

J'ai vû souvent des Sauvages qui revenant de fort loin disoient à la famille pour tout compliment, *j'arrive, je vous souhaite à tous beaucoup d'honneur.* En suite ils fument leur pipe tranquillement sans interroger, & lorsqu'elle est finie, ils disent, *écoutez Parens, je viens d'un tel endroit, j'ai vû telle chose*, &c. Quand on les interroge, leur réponse est concise & presque monosyllabique, à moins qu'ils ne soient dans le Conseil, autrement vous les entendez dire,

Tome 2 Page 104

dire, *Voilà qui eſt bien*, *cela ne vaut rien*, *cela eſt admirable*, *cela eſt raiſonnable*, *cela eſt de valeur*.

Qu'on vienne annoncer à un Pere de famille, que ſes enfans ſe ſont ſignalez contre les ennemis, & qu'ils ont fait pluſieurs eſclaves, il ne répondra que par un, *voilà qui eſt bien*, ſans s'informer du reſte. Qu'on lui diſe que ſes enfans ont été tuez, il dit d'abord *cela ne vaut rien*, ſans demander comment la choſe eſt arrivée. Qu'un Jeſuite leur prêche les véritez de la Religion Chrétienne, les Propheties, les Miracles, &c. ils le payeront d'un *cela eſt admirable*, & rien plus. Qu'un *François* leur parle des Loix du Royaume, de la juſtice, des mœurs & des maniéres des *Européens*, ils répeteront cent fois, *cela eſt raiſonnable*; qu'on leur parle de quelque entrepriſe qui ſoit d'importance ou difficile à executer, ou qui demande que l'on y faſſe quelques réflexions, ils diront que *cela eſt de valeur*, ſans s'expliquer plus clairement, & ils écouteront juſqu'à la fin avec une grande attention. Cependant il faut remarquer que lors qu'ils ſont avec des Amis ſans témoins, & ſur tout dans le tête à tête, ils raiſonnent avec autant de hardieſſe que lors qu'ils ſont dans le Conſeil. Ce qui paroîtra extraordinaire, c'eſt que n'ayant pas d'étude, & ſuivant les pures lumiéres de la Nature, ils ſoient capables malgré leur ruſticité, de fournir à des converſations qui durent ſouvent plus de trois heures, leſquelles roulent ſur toutes ſortes de matiéres, & dont

ils se tirent si bien, que l'on ne regrette jamais le tems qu'on a passé avec ces Philosophes rustiques.

Lorsqu'on va visiter un *Sauvage*, on dit en entrant dans sa Cabane, *je viens voir un tel.* Alors Péres, Méres, Femmes & Enfans sortent ou se tirent à quartier vers l'une des extrémitez de la Cabane, qui que ce soit ne vient interrompre la conversation; la coûtume de celui qui est visité, est d'offrir à boire, à manger, ou à fumer, & comme les compliments ne sont pas de mise chez ces Peuples, l'on agit chez eux avec une entiére liberté. S'il arrive qu'on visite la Femme ou les Filles du même *Sauvage*, on dit en entrant *je viens voir une telle*, chacun se retire de même, & on demeure seul avec celle qu'on vient voir; au reste, on ne leur parle jamais d'amouretes durant le jour, comme je l'expliquerai ailleurs.

Rien ne m'a tant surpris que de voir l'issuë des disputes qui surviennent au jeu entre les enfans: ils se disent l'un à l'autre de trois ou quatre pas après s'être un peu échaufez, *tu n'as point d'esprit, tu és méchant, tu as le cœur gâté.* Cependant leurs Camarades qui les renferment comme dans un cercle, écoutent tout sans prendre aucun parti jusqu'à ce qu'ils reprennent le jeu; que si par hasard ils veulent en venir aux mains, ils se divisent en deux troupes, & les ramenent à leurs Cabanes.

Quoi que les *Sauvages* n'ayent aucune connoissance de la Géographie non plus que des

des autres Sciences, ils font les Cartes du Monde les plus correctes des Païs qu'ils connoiſſent, auxquelles il ne manque que les *Latitudes* & les *Longitudes* des lieux. Ils y marquent le vrai Nord ſelon l'*Etoile Polaire*, les Ports, les Havres, les Riviéres, les Anſes & les Côtes des Lacs, les Chemins, les Montagnes, les Bois, les Marais, les Prairies, &c. en comptant les diſtances par journées, demi-journées de Guerriers, chaque journée valant cinq lieuës. Ils font ces Cartes Chorographiques particuliéres ſur des écorces de Bouleau, & toutes les fois que les Anciens tiennent des Conſeils de Guerre & de Chaſſe, ils ne manquent pas de les conſulter.

L'Année des *Outaouas*, des *Outagamis*, des *Hurons*, des *Sauteurs*, des *Ilinois*, des *Oumamis*, & de quelques autres Sauvages, eſt compoſée de douze mois Lunaires Synodiques, avec cette différence qu'au bout de trente Lunes ils en laiſſent toûjours paſſer une ſurnumeraire, qu'ils appellent la Lune perduë, enſuite ils continuent leur compte à l'ordinaire. Au reſte, tous ces mois Lunaires ont des noms qui leur conviennent. Ils appellent celui que nous nommons *Mars*, la Lune *aux Vers*, parce que ces animaux ont accoutumé de ſortir dans ce tems-là des creux d'arbre, où ils ſe renferment durant l'Hiver. Celui d'*Avril*, la Lune aux *Plantes*, *Mai* la Lune aux *Hirondeles*, ainſi des autres. Je dis donc qu'au bout de trente mois Lunaires, le

premier qui suit est surnumeraire & ils ne le comptent pas; par exemple: nous sommes à present dans la Lune de Mars, que je suppose être le trentiéme mois Lunaire, & par conséquent le dernier de cette époque, sur ce pied-là celle d'Avril devroit la suivre immédiatement; cependant ce sera la Lune perduë qui passera la premiére, parce qu'elle est la trente-uniéme. Ensuite celle d'Avril entrera & on commencera en même tems le période de ces trente mois Lunaires Synodiques, qui font environ deux ans & demi. Comme ils n'ont point de semaines, ils sont obligez de compter depuis le premier jusqu'au vingt-sixiéme de ces sortes de mois; ce qui contient justement cet espace de tems qui court depuis l'instant que la Lune commence à faire voir le fil de son croissant sur le soir, jusqu'à ce qu'après avoir fini son période elle devient presque imperceptible au matin, ce qu'on appelle mois d'illumination. Par exemple un Sauvage dira, je partis le premier du mois des Eturgeons (qui est celui d'Août) & je revins le 29. du mois au bled d'Inde, qui est celui de Septembre, ensuite le jour suivant qui étoit le dernier je me reposai. Cependant comme il reste encore trois jours & demi de Lune morte, pendant lesquels il est impossible de la voir, ils leur ont donné le nom de jours nuds.

Ils ont aussi peu d'usage des heures que des semaines, n'ayant jamais eu l'industrie de faire des Horloges ou des sabliers pour divi-

diviſer le jour naturel en parties égales, par le moyen de ces petites machines ; de ſorte qu'ils ſont obligez de régler le jour artificiel de même que la nuit par quart, demi quart, moitié, trois quarts, Soleil levant & couchant, Aurore & Vêpre. Mais comme ils ont une idée merveilleuſe de tout ce qui eſt de la portée de leur eſprit, ayant acquis la connoiſſance de certaines choſes par une longue experience & par habitude, comme de traverſer des forêts de cent lieuës en droiture ſans s'égarer ; de ſuivre des piſtes d'un homme ou d'une bête ſur l'herbe & ſur les feuilles ; ils connoiſſent exactement l'heure du jour & de la nuit, quoique le tems étant couvert, le Soleil & les autres Aſtres ne puiſſent paroître. J'attribuë ce talent à une extrême attention qui ne peut être naturel qu'à des gens auſſi peu diſtraits qu'ils le ſont.

Ils ſont plus étonnez de voir reduire en pratique quelques petits problêmes de Géometrie, que nous ne le ſerions de voir changer l'eau en vin. Ils prenoient mon Graphometre pour un *Eſprit, ne concevant pas qu'on pût connoître ſans magie les diſtances des lieux, ſans les meſurer méchaniquement avec des cordes ou des verges. La Longimetrie leur plaît incomparablement davantage que l'Altimetrie, parce qu'ils croyent plus néceſſaire de connoître la largeur d'une Riviére que la hauteur d'un arbre, &c. Je me ſouviens qu'étant un jour dans le Village des *Outaouas* à *Miſſilimakinac*, un eſclave porta dans la Ca-

** Eſprit, c'eſt une Divinité.*

bane où je me trouvai, une espéce de muid, fait d'une grosse piece de bois mol qu'il avoit artistement percée, dont il prétendoit se servir pour conserver de l'eau d'érable. Tous les Sauvages qui virent ce Vaisseau se prirent à raisonner sur sa capacité, tenant un pot à la main & voulant pour terminer leur different faire porter de l'eau pour le mesurer. Il n'en falut pas davantage, pour m'obliger de gager contr'eux pour un festin, que je trouverois mieux qu'ils ne le pourroient faire, la quantité d'eau que ce Vaisseau pouvoit contenir; de sorte que trouvant ensuite selon ma supputation qu'il en contenoit 248. pots ou environ, j'en fis faire aussi-tôt l'épreuve. Ce qui les surprit davantage fut, qu'il ne s'en faloit qu'un ou deux pots que je n'eusse rencontré juste, & je leur soutins que ces deux pots qui manquoient s'étoient imbibez dans ce bois neuf. Mais ce qui est de plus plaisant, c'est qu'ils me prierent tous de leur aprendre la Stereometrie, afin de pouvoir s'en servir dans le besoin. J'eus beau leur dire qu'il me seroit impossible de pouvoir la leur faire comprendre, leur allegant plusieurs raisons qui auroient convaincu tout autre que des Sauvages. Ils persisterent si fort à me tourmenter, que je fus obligé de les persuader que les Jesuites seuls étoient capables d'en venir à bout.

Les Sauvages préférent les petits Miroirs convexes de deux pouces de Diametre à toute autre sorte, parce qu'on y découvre moins

moins distinctement que sur les grands, les boutons & les tannes qui croissent au visage. Je me souviens qu'étant à *Missilimakinac* un Coureur de bois y porta un Miroir concave assez grand, lequel par conséquent faisoit paroître les visages difformes. Tous les Sauvages qui virent cette piece de Catoptrique, la trouverent aussi miraculeuse que les montres à reveil, les lanternes magiques, & les pagodes à ressort. Ce qui est de plus plaisant, c'est qu'il se trouva dans la foule des Spectateurs une jeune *Hurone* qui dit en souriant à ce Coureur de bois, que si son Miroir avoit assez de vertu pour rendre les objets réellement aussi gros qu'il les représentoit, toutes ses camarades lui donneroient en échange plus de peaux de Castors qu'il n'en faudroit pour faire sa fortune.

Les *Sauvages* ont la mémoire du monde la plus heureuse. Ils se ressouviennent de si loin que lorsque nos Gouverneurs, ou leurs Substituts tiennent Conseil avec eux pour des affaires de Guerre, de Paix ou de Commerce, & qu'ils leur proposent des choses contraires à ce qu'on leur a proposé il y a trente ou quarante ans; ils répondent que les *François* se dementent, qu'ils changent de sentiment à toute heure, qu'il y a tant d'années qu'ils leur ont dit ceci & cela; & pour mieux assûrer leur réponse ils font apporter les *Coliers de Porcelaines* qu'on leur a donné dans ce tems-là. Car ce sont des espéces de contrats (comme je l'ai expliqué dans ma sep-

septiéme Lettre) sans lesquels il est impossible de conclurre aucune affaire d'importance avec les Sauvages.

Ils honorent extrémement la Vieillesse, tel fils se rit des Conseils de son Pére qui tremble devant son ayeul. Ils écoutent les Vieillards comme des Oracles. S'il arrive qu'un Pére dise à son fils qu'il est tems qu'il se marie, ou qu'il aille à la Guerre, à la Chasse ou à la Pêche, il lui répondra quelquefois *c'est de valeur, j'y penserai*, mais si l'ayeul lui parle, il dira d'abord, *voilà qui est bien, je le ferai.* Si par hazard quelque Sauvage tuë des Perdrix, des Oyes, des Canards, ou prend quelque Poisson délicat, il ne manque pas d'en faire présent à ses plus vieux parens.

Les *Sauvages* sont des gens sans souci, qui ne font que boire, manger, dormir, & courir la nuit, dans le tems qu'ils sont à leurs Villages. Ils n'ont point d'heures réglées pour leur repas; Ils mangent quand ils ont faim, & le font ordinairement en bonne compagnie à des festins deçà & delà. Les filles & les femmes en font de même entr'elles, sans que les hommes puissent être de leur partie. Les femmes esclaves ont le soin de cultiver les Bleds d'Inde & d'en faire la recolte; & les hommes esclaves, ont le soin des Chasses & des Pêches de fatigue, quoique leurs Maîtres se donnent assez souvent la peine de les aider. Ils ont trois sortes de jeux; celui des *Pailles* est un jeu de nombres, où celui qui sait compter, diviser, soustraire ou multiplier le

le mieux par ces pailles, eſt aſsûré de gagner, c'eſt purement un jeu d'eſprit. Celui des *Noyaux* eſt un jeu de hazard, ils ſont noirs d'un côté & blancs de l'autre, on n'y joüe qu'avec huit ſeulement. On les met dans un plat, qu'on poſe à terre, après avoir fait ſauter ces *Noyaux* en l'air. Le côté noir eſt le bon ; le nombre impair gagne, & les 8 blancs ou noirs gagnent double, ce qui n'arrive pas ſouvent. Le jeu de la *Pelote* eſt un jeu d'exercice, elle eſt groſſe comme les deux points, & les raquettes dont ils ſe ſervent ſont à peu près faites comme les nôtres, à la reſerve que le manche a trois pieds de longueur. Les Sauvages qui y joüent ordinairement trois ou quatre cens à la fois, plantent deux piquets à cinq ou ſix cens pas l'un de l'autre, enſuite ils ſe partagent également en deux troupes, ils jettent la Pelote en l'air à moitié chemin des deux piques. Alors chaque bande tâche de la pouſſer juſqu'à ſon piquet, les uns courent à la bâle & les autres ſe tiennent à droit & à gauche à l'écart, pour être à portée d'accourir où elle retombera ; enfin ce jeu eſt tellement d'exercice, qu'ils s'écorchent & ſe meurtriſſent les jambes très-ſouvent avec leurs raquettes pour tâcher d'enlever cette bâle. Au reſte tous ces jeux ſe font pour des feſtins & pour quelques autres bagatelles ; car il faut remarquer, que comme ils haïſſent l'argent, ils ne le mettent jamais de leurs parties, auſſi peut-on dire que l'intérêt n'a jamais cauſé de diviſion entr'eux.

On

On ne ſauroit diſconvenir que les *Sauvages* n'ayent beaucoup d'eſprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien les interêts de leurs Nations. Ils ſont grands Moraliſtes, ſur tout lorſqu'il s'agit de critiquer les actions des *Européens*, ce qu'ils ſe gardent bien de faire en leur préſence, à moins que ce ne ſoit avec quelques *François* de leurs intimes Amis. D'ailleurs ils ſont incredules & obſtinez au dernier point, incapables de diſtinguer une ſuppoſition chimérique d'un principe aſſûré, ni une conſéquence bien tirée d'une fauſſe, comme je vai vous l'expliquer dans le chapitre ſuivant, qui eſt celui de leur croyance, dans lequel vous trouverez, je m'aſſûre, des choſes qui vous ſurprendront.

Croyance des Sauvages & les obſtacles à leur converſion.

TOus les Sauvages ſoutiennent qu'il faut qu'il y ait un Dieu, puiſqu'on ne voit rien parmi les choſes materielles qui ſubſiſte néceſſairement & par ſa propre Nature. Ils prouvent ſon Exiſtence par la compoſition de l'Univers qui fait remonter à un Etre ſuperieur & tout puiſſant; d'où il s'enſuit (diſent-ils) que l'homme n'a pas été fait par hazard, & qu'il eſt l'ouvrage d'un Principe ſuperieur en ſageſſe & en connoiſſance, qu'ils appellent le GRAND ESPRIT ou le Maître de la vie, & qu'ils adorent de la maniére du monde la plus abſtrai-

abſtraite. Voici comment ils s'expliquent ſans définition qui puiſſe contenter. L'Exiſtence de Dieu étant inſéparablement unie avec ſon Eſſence, il contient tout, il paroît en tout, il agit en tout, & il donne le mouvement à toutes choſes. Enfin tout ce qu'on voit, & tout ce qu'on conçoit eſt ce Dieu, qui ſubſiſtant ſans bornes, ſans limites, & ſans corps, ne doit point être repréſenté ſous la figure d'un Vieillard, ni de quelque autre que ce puiſſe être, quelque belle, vaſte ou étenduë qu'elle ſoit. Ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au Monde. Cela eſt ſi vrai que dès qu'ils voyent quelque choſe de beau, de curieux ou de ſurprenant, ſur tout le Soleil & les autres Aſtres, ils s'écrient ainſi; *O Grand Eſprit*, nous te voyons par tout. C'eſt de cette maniére qu'en réflechiſſant ſur les moindres bagatelles, ils reconnoiſſent un Etre Créateur ſous ce nom de *Grand Eſprit*, ou de Maître de la Vie.

J'oublois de vous avertir, que les Sauvages écoutent tout ce que les Jeſuites leur prêchent ſans les contredire, ils ſe contentent de ſe railler entr'eux des Sermons que ces Péres leur font à l'Egliſe; & s'il arrive qu'un Sauvage parle à cœur ouvert à quelque *François*, il faut qu'il ſoit bien perſuadé de ſa diſcrétion & de ſon amitié. Je me ſuis trouvé cinquante fois avec eux, très-embarraſſé à répondre à leurs objections impertinentes, car ils n'en ſauroient faire d'autres, par rapport à la Religion:

Je

Je me ſuis toûjours tiré d'affaires en les invitant à prêter l'oreille aux paroles des Jeſuites.

Venons à leur raiſonnement ſur l'immortalité de l'ame. Ils croyent tous l'immortalité de l'ame ; non pas parce qu'elle eſt une & ſimple, & que la deſtruction d'un Etre dans la nature, ne ſe peut faire ſans la ſéparation de ſes parties : Ils ne connoiſſent point ce raiſonnement. Ils diſent ſeulement que ſi l'ame étoit mortelle, tous les hommes ſeroient également heureux dans cette vie, puis que Dieu étant tout parfait & tout ſage, n'auroit pû créer les uns pour les rendre heureux & les autres malheureux. Ils prouvent donc l'immortalité de l'ame par les fâcheux accidens où la plûpart des hommes ſont expoſez durant cette vie, ſur tout les plus honnêtes gens, lors qu'ils ſont tuez, eſtropiez, captifs &c. car ils prétendent que Dieu veut par une conduite qui ne s'accorde pas avec nos lumiéres, qu'un certain nombre de Créatures ſouffrent en ce monde pour les en dédommager en l'autre, ce qui fait qu'ils ne peuvent ſouffrir que les Chrétiens diſent qu'un tel a été bien malheureux d'être tué, brûlé ou fait eſclave ; prétendant que ce que nous croyons malheur, n'eſt malheur que dans nos idées, puis que rien ne ſe fait par les Decrets de cet Etre infiniment parfait, dont la conduite n'eſt ni bizarre ni capricieuſe, comme ils prétendent fauſſement que les Chrétiens le publient, & qu'au contraire c'eſt un bonheur qui arrive à ces gens qui ſont tuez, brûlez,

brûlez, captifs, &c. C'eſt dommage que ces pauvres aveugles ne veuillent point ſe laiſſer inſtruire ; leur ſentiment n'eſt pas tout à fait contraire à la clarté de l'Evangile : Ils croyent que Dieu pour des raiſons impénétrables, ſe ſert de la ſouffrance de quelques honnêtes gens pour manifeſter ſa juſtice. Nous ne ſaurions les contredire en cela, puis que c'eſt un des points du Syſtême de nôtre Religion ; mais lors qu'ils concluent que nous faiſons paſſer la Divinité pour un Etre fantaſque & capricieux, n'ont-ils pas le plus grand tort du monde ? La premiére Cauſe doit être auſſi la plus ſage pour le choix des moyens qui conduiſent à une fin ; s'il eſt donc vrai, comme c'eſt un principe inconteſtable de nôtre Culte, que Dieu permet la ſouffrance des innocens, c'eſt à nous d'adorer ſa Sageſſe, & non pas de nous ingérer de la contredire. L'un de ces Sauvages raiſonnant groſſiérement, me diſoit, que nous nous faiſions une idée de Dieu comme d'un homme qui n'ayant qu'un petit trajet de Mer à paſſer prendroit un détour de cinq ou ſix cens lieuës. Cette ſaillie ne laiſſa pas de m'embarraſſer. Pourquoi, diſoit-il, Dieu qui peut conduire aiſément les hommes à la félicité éternelle, en récompenſant le Mérite & la Vertu, ne prend-il pas cette voye abregée ; pourquoi méne-t-il un Juſte par le chemin de la douleur au but de ſa béatitude éternelle. C'eſt ainſi que ces Sauvages ſe contrediſent eux-mêmes ; & c'eſt ce qui

fait

fait voir que *Jesus-Christ* nôtre Maître, nous enseigne lui seul des Véritez qui se soûtiennent, & qui ne reçoivent aucune atteinte de contradiction.

Voici maintenant une manie singuliere de ces malheureux, qui se réduit à ne croire absolument que les choses visibles & probables. C'est-là le point principal de leur Religion abstraite. Cependant quand on leur demande comment ils peuvent prouver qu'ils ont plus de raison d'adorer Dieu dans le Soleil, que dans un arbre ou une Montagne; ils répondent qu'ils choisissent la plus belle chose qui soit dans la Nature, pour admirer ce Dieu publiquement.

Les Jesuites employent toutes sortes de moyens pour leur faire concevoir la conséquence du Salut. Ils leur expliquent incessamment l'Ecriture Sainte, & la maniére dont la Loi de *Jesus-Christ* s'est établie dans le Monde; le changement qu'elle y a apporté; les Propheties; les Révélations & les Miracles; ces miserables sont fort éloignez de répondre précisément aux caractéres de Vérité, de Sincérité, & de Divinité qui se remarquent dans l'Ecriture; ils sont incrédules au dernier point; & tout ce que ces bons Péres en peuvent tirer, se réduit à quelques acquiescemens Sauvages, contraires à ce qu'ils pensent; par exemple: Quand ils leur prêchent l'incarnation de *Jesus-Christ*, ils répondent que *cela est admirable*; lors qu'ils leur demandent s'ils veulent se faire Chrétiens, ils répondent que *c'est de valeur*, c'est à dire,

re, qu'ils penseront à cela. Et si nous autres *Européens*, les exhortons d'accourir en foule à l'Eglise pour y entendre la Parole de Dieu, ils disent que *cela est raisonnable*, c'est à dire, qu'ils y viendront; mais au bout du compte, ce n'est que pour attraper quelque pipe de Tabac qu'ils s'approchent de ce lieu saint, ou pour se moquer de ces Péres, comme je vous l'ai déja dit; car ils ont la mémoire si heureuse que j'en connois plus de dix, qui savent l'Ecriture Sainte par cœur. Mais voyons ce qu'ils disent de la Raison, eux qui passent pour des bêtes chez nous.

Ils soûtiennent que l'homme ne doit jamais se dépouiller des priviléges de la Raison, puis que c'est la plus noble Faculté dont Dieu l'ait enrichi, & que puis que la Religion des Chrétiens n'est pas soûmise au jugement de cette Raison, il faut absolument que Dieu se soit moqué d'eux en leur enjoignant de la consulter pour discerner ce qui est bon d'avec ce qui ne l'est pas. De là ils soûtiennent qu'on ne lui doit imposer aucune Loi, ni la mettre dans la nécessité d'approuver ce qu'elle ne comprend pas; & qu'enfin ce que nous appellons article de foi est un bruvage que la Raison ne doit pas avaler, de peur de s'enyvrer & de s'écarter ensuite de son chemin, d'autant que par cette prétendue foi on peut établir le Mensonge aussi-bien que la Vérité. Si l'on entend par là une facilité à croire sans rien approfondir, ils prétendent en se servant de nôtre Langage Chrétien,

tien, qu'ils peuvent avoir le même droit de soûtenir, en excluant la Raison, que leurs opinions sont des mystéres incompréhensibles, & que ce n'est point à nous à sonder les secrets de Dieu, qui sont trop au dessus de nôtre foible portée.

On a beau leur remontrer que la Raison n'a que des lueurs & une lumiére trompeuse, qui méne au précipice ceux qui marchent à la faveur de cette fausse clarté, & qui s'abandonnent à la conduite de cette infidéle, laquelle étant esclave de la foi doit lui obéïr aveuglément & sans replique, comme un *Iroquois* captif à son Maître. On a beau, dis-je, leur représenter que l'Ecriture Sainte ne peut rien contenir qui répugne directement à la droite Raison: Ils se moquent de toutes ces démonstrations, parce qu'ils supposent une si grande contradiction entre l'Ecriture & la Raison, qu'il leur semble impossible (n'étant pas convaincus de l'infaillibilité de l'une par les lumiéres de l'autre) qu'on ne prenne des opinions très-douteuses pour des véritez certaines & évidentes. Ce mot de *foi* les étourdit, ils s'en moquent, ils disent que les écrits des Siécles passez sont faux, supposez, changez ou altérez, puis que les Histoires de nos jours ont le même sort. Qu'il faut être soû pour croire qu'un Etre tout-puissant soit demeuré dans l'inaction pendant toute une éternité, & qu'il ne se soit avisé de produire des Créatures que depuis cinq ou six mille ans, qu'il ait créé *Adam* pour le faire tenter par un méchant

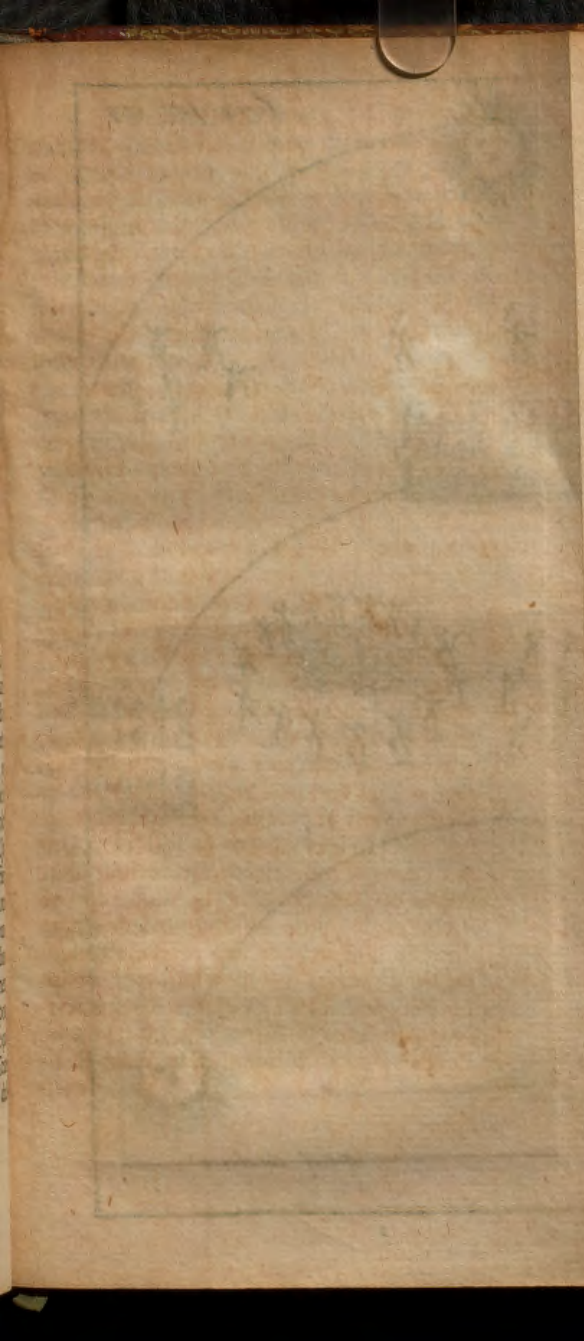
méchant Esprit à manger d'une Pomme, qui a causé tous les malheurs de sa Postérité, par la transmission prétenduë de son péché. Ils tournent en ridicule le Dialogue entre *Eve* & le *Serpent*, prétendant que c'est faire une injure à Dieu, de supposer qu'il ait fait le miracle de donner l'usage de la parole à cet Animal dans le dessein de perdre tout le Genre Humain. Qu'ensuite pour l'expiation de ce péché, Dieu pour satisfaire Dieu, ait fait mourir Dieu; que son Incarnation, la honte de son supplice, la crainte de la mort & l'ignorance de ses Disciples, pour porter la Paix au Monde, sont des choses inouïes. D'autant plus que le péché de ce premier Pére a plus fait de mal, que la mort de ce Dieu n'a fait de bien, puis que sa Pomme a perdu tous les Hommes, & que le Sang de *Jesus-Christ* n'en a pas sauvé la moitié. Que sur l'humanité de ce Dieu les Chrétiens ont bâti une Religion sans principes, & sujette au changement des choses humaines; qu'enfin cette Religion étant divisée & subdivisée en tant de Sectes, comme celle des *François*, des *Anglois* & des autres Peuples, il faut que ce soit un Ouvrage humain, puis que si elle avoit Dieu pour Auteur, sa prévoyance auroit prévenu cette diversité de sentimens par des décisions sans ambiguité; c'est à dire, que si cette Loi Evangelique étoit descenduë du Ciel, l'on n'y trouveroit point les obscuritez, qui sont le sujet de la dissension, & que Dieu prévoyant les choses futures au-

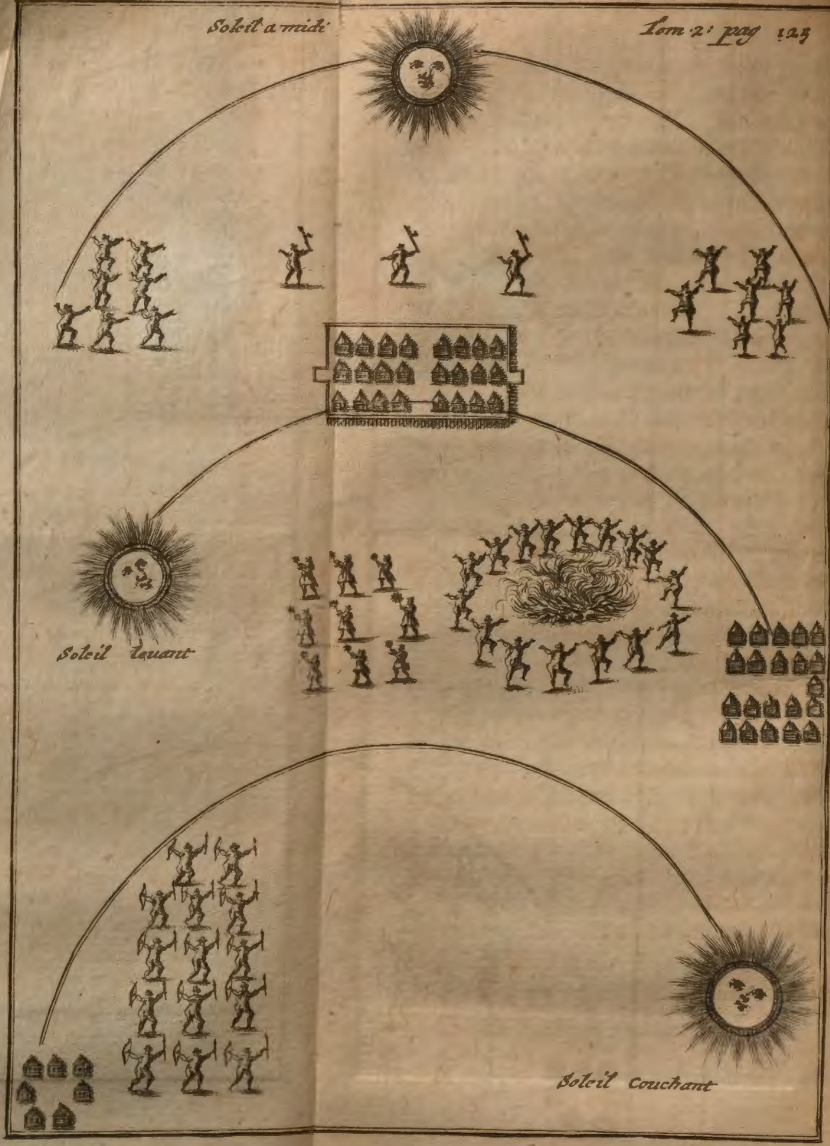
roit parlé en termes si clairs & si précis, qu'il n'auroit point laissé de matiére à la chicane : mais supposé, disent-ils, que cette Loi soit un ouvrage divin ; à laquelle de ces Sectes Chrétiennes nous déterminera-t-on, puis qu'après avoir bien choisi entr'elles, on court encore risque de son salut par le suffrage d'un nombre infini de Chrétiens. Le grand article, & qu'ils ont le plus de peine à concevoir, c'est celui de l'Incarnation d'un Dieu, ils se récrient sur ce que le Verbe Divin a été renfermé neuf mois dans les entrailles d'une Femme; ensuite ils tournent en extravagance, que ce même Dieu soit venu prendre un Corps de terre en ce monde, pour le porter dans son Ciel; ils vont encore plus loin, quand ils raillent de l'inégalité de la Volonté de *Jesus-Christ* : ils disent qu'étant venu pour mourir, il paroît ensuite qu'il ne le veuille pas, & qu'il craigne la mort ; que si Dieu & l'homme n'avoient été en lui qu'une même Personne, il n'auroit pas eu besoin de prier, ni de rien demander ; que quand même la Nature Divine n'auroit pas été la Dominante, il n'auroit pas dû craindre la mort, puis que la perte de la vie temporelle n'est rien lors qu'on est assuré de revivre éternellement, & qu'ainsi *Jesus-Christ* auroit dû courir à la mort avec plus de plaisir qu'eux, (lors qu'ils s'empoisonnent pour aller tenir compagnie à leurs Parens dans le Païs des ames,) puis qu'il étoit assuré du lieu où il alloit. Ils traitent Saint *Paul* de Visionnaire, soûtenant qu'il

qu'il se contredit sans cesse, & qu'il raisonne pitoyablement ; & de plus, ils se moquent de la crédulité des premiers Chrétiens, qu'ils regardent comme des gens simples & superstitieux ; d'où ils prennent occasion de dire que cet Apôtre auroit eu bien de la peine à persuader les Peuples de *Canada* qu'il avoit été ravi jusqu'au troisiéme Ciel. Voici un passage de l'Ecriture qui les choque, *multi vocati, pauci verò electi*, c'est ainsi qu'ils s'expliquent : „ Dieu a dit „ qu'il y en avoit beaucoup d'appellez, „ mais peu d'élûs ; si Dieu l'a dit, il faut „ que cela soit, car rien ne peut l'empêcher. „ Or si de trois hommes il n'y en a qu'un „ de sauvé, & que les deux autres soient „ damnez, la condition d'un cerf est préférable à celle de l'homme, quand même „ le parti seroit égal, c'est à dire, qu'il n'y „ en auroit qu'un de damné. C'est l'objection que le *Rat*, ce fin & politique Chef des Sauvages, dont je vous ai tant parlé, me fit un jour étant à la chasse avec lui. Je lui répondis, qu'*il falloit tâcher d'être ce bienheureux élû en suivant la Loi & les Préceptes de Jesus-Christ* ; mais ne se payant pas de cette raison, eu égard au grand risque de deux perdus pour un de sauvé, par un Decret immuable, je le renvoyai aux Jesuites, n'osant pas l'assurer qu'il ne tenoit qu'à lui d'être élû, car il m'auroit fait moins de quartier qu'à Saint *Paul* : sur tout à l'égard de la Religion (où ils demandent de la probabilité) celui dont je viens de parler n'étoit pas si dépourvû

de bon sens qu'il ne pût être capable de bien penser, & de faire de bonnes réfléxions sur la Religion, mais il étoit si prévenu que la foi des Chrétiens est contraire à la Raison, que je n'ai pû le convaincre après avoir tâché plusieurs fois de le délivrer de ses préjugez. Quand je lui mettois devant les yeux, les Révélations de *Moïse* & des autres *Prophétes*, ce consentement presque universel de toutes les Nations à reconnoître *Jesus-Christ*, le martyre des Disciples & des premiers Fidéles, la succession perpétuelle de nos sacrez Oracles, la ruïne entiére de la République des *Juifs*, la destruction de Jérusalem prédite par Nôtre Sauveur; il me demandoit „ si mon „ Pere ou mon Aïeul avoient vû tous ces „ événemens, & si j'étois assez crédule „ pour m'imaginer que nos Ecritures fussent „ véritables, voyant que les Relations de „ leurs Païs, écrites depuis quatre jours, „ étoient pleines de Fables; Que la foi dont „ les *Jesuites* leur rompoient la tête n'étoit „ autre chose, que *tirerigan* (c'est à dire *per-* „ *suasion*) qu'être persuadé, c'est voir de ses „ propres yeux une chose, ou la reconnoître „ par des preuves claires & solides; Que „ ces Peres & moi bien loin de leur faire „ voir, ou leur prouver la vérité de nos „ mystéres, nous ne faisions que leur répan- „ dre des ténébres & des obscuritez dans „ l'esprit.“ Voilà jusqu'où va l'entêtement de ces Peuples. De là, Monsieur, vous pouvez juger de leur opiniâtreté. Je me flatte que ce détail vous aura diverti sans vous scan-

dali-




Soleil a midi
Soleil Levant
Soleil Couchant

daliſer. Je vous crois trop ferme & trop inébranlable dans nôtre ſainte Foi pour que toutes ces impiétez faſſent aucune dangereuſe impreſſion ſur vous. Je m'aſſure que vous vous joindrez à moi pour plaindre le déplorable état de ces ignorans. Admirons enſemble les profondeurs de la Divine Providence, qui permet que ces Nations ayent tant d'éloignement pour nos divines Véritez, & profitons de l'avantage dont nous jouïſſons par deſſus elles ſans l'avoir mérité. Ecoutons maintenant, ce que ces mêmes Sauvages nous reprocheront dès qu'ils ſe ſeront retranchez dans la Morale: „ Ils „ diront d'abord que les Chrétiens ſe mo- „ quent des Préceptes de ce Fils de Dieu, „ qu'ils prennent ſes défenſes pour un jeu, „ & qu'ils croyent qu'il n'a pas parlé ſé- „ rieuſement, puis qu'ils y contreviennent „ ſans ceſſe, qu'ils rendent l'adoration qui „ lui eſt dûë à l'argent, aux *Caſtors* & à „ l'intérêt, murmurant contre ſon Ciel & „ contre lui dès que leurs affaires vont mal, „ qu'ils travaillent les jours conſacrez à la „ piété, comme le reſte du tems, joüant, „ s'enyvrant, ſe battant & ſe diſant des in- „ jures; Qu'au lieu de ſoulager leurs Péres, „ ils les laiſſent mourir de faim & de miſé- „ re; qu'ils ſe moquent de leurs conſeils; „ qu'ils vont même juſqu'à leur ſouhaiter la „ mort qu'ils attendent avec impatience; „ qu'à la réſerve des *Jeſuites* tous les autres „ courent les nuits de Cabane en Cabane „ pour débaucher les *Sauvageſſes*; qu'ils ſe „ tuent tous les jours pour des larcins, pour

„ des injures, ou pour des femmes ; qu'ils
„ ſe pillent & ſe volent, ſans aucun égard
„ au ſang & à l'amitié, toutes les fois qu'ils
„ trouvent l'occaſion de le faire impuné-
„ ment ; qu'ils ſe déchirent & ſe diffament
„ les uns les autres, par des médiſances atro-
„ ces, mentant ſans ſcrupule dès qu'il s'a-
„ git de leur intérêt ; Que ne ſe contentant
„ pas du commerce des filles libres, ils dé-
„ bauchent les femmes mariées, & que ces
„ femmes adulteres font en l'abſence de leurs
„ maris, des enfans dont le pere eſt incon-
„ nu ; Qu'enfin les Chrétiens, après avoir
„ eu aſſez de docilité pour croire l'humani-
„ té de ce Dieu, quoi que ce ſoit la choſe
„ du monde la plus contraire à la Raiſon,
„ ſemblent douter de ſes Commandemens
„ & de ſes Préceptes, leſquels, quoi que
„ très-ſaints & fort raiſonnables, ils trans-
„ greſſent continuellement. " Je n'aurois jamais fini ſi j'entreprenois de faire le détail de leurs raiſonnemens ſauvages ; ainſi je crois qu'il vaut mieux paſſer droit aux adorations qu'ils font ordinairement au *Kitchi Manitou*, c'eſt à dire, Grand Eſprit ou Dieu, que de vous fatiguer de cette Philoſophie, qui n'eſt que trop vraye dans le fond, & qui doit faire gemir toutes les bonnes ames perſuadées de la Vérité du Chriſtianiſme.

Adora-

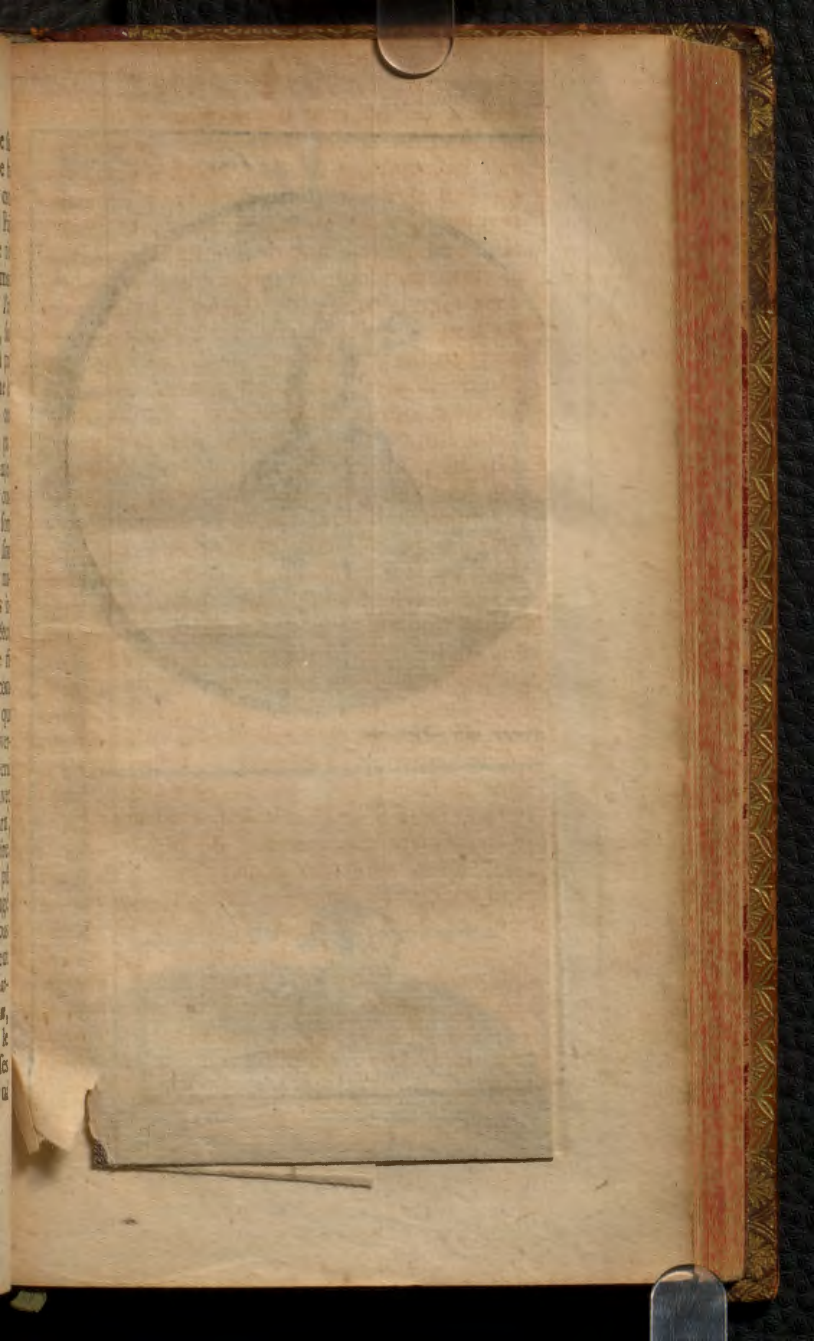
Adorations des Sauvages.

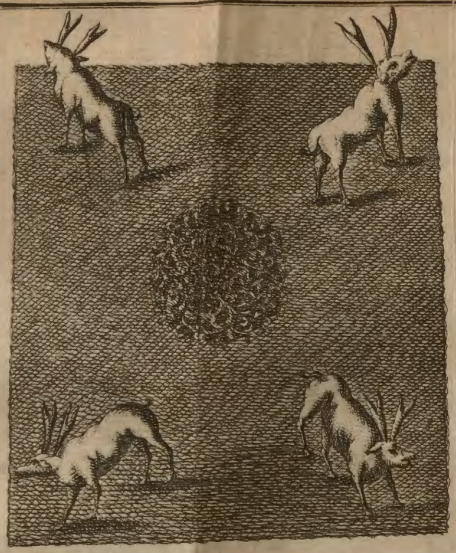
AVant que d'entrer en matiére il est bon de remarquer, que les Sauvages appellent * *Genie* ou *Esprit*, tout ce qui surpasse la capacité de leur entendement, & dont ils ne peuvent comprendre la cause. Ils en croyent de bons & de mauvais. Les premiers sont l'Esprit des Songes, le *Michibichi*, dont j'ai parlé à la table des Animaux; un *Quadran Solaire*, *un Réveil*, & cent autres choses qui leur paroissent inconcevables: Les derniers sont le tonnerre, la grêle qui tombe sur leurs blèds, un grand orage; en un mot, tout ce qui leur est préjudiciable, & dont ils ignorent la cause; dès qu'un fusil estropie un homme en crevant, ou parce qu'il étoit de méchant fer, ou pour l'avoir trop chargé, ils disent que le *méchant Esprit* s'y étoit renfermé; si par hazard une branche d'arbre éborgne un Chasseur, c'est le *méchant Esprit* qui l'a fait; si quelque coup de vent les surprend lors qu'ils sont en Canot au milieu de quelque traverse dans les Lacs, c'est le *méchant Esprit* qui agite l'air; si par un reste de maladie violente quelqu'un perd l'usage de la Raison, c'est le *méchant Esprit* qui le tourmente. Voilà ce qu'ils appellent *Matchi Manitous*, au nombre desquels ils mettent aussi l'or & l'argent. Il est à remarquer néanmoins qu'ils parlent de ces Esprits en plaisantant, & à peu près, comme nos Esprits forts se raillent

* *Genie se rapporte au mot d'Intelligence.*

des Sorciers & des Magiciens. Je ne saurois m'empêcher de dire encore une fois qu'il en est des rélations de *Canada*, comme des Cartes Géographiques de ce Païs-là ; c'est à dire, que de bonne foi je n'en ai vû qu'une seule de fidéle entre les mains d'un Gentilhomme de *Quebec*, dont l'impression fut ensuite défenduë à *Paris*, sans que j'en sache la raison. Je dis ceci à propos du *Diable*, dont on prétend que les Sauvages ont la connoissance ; j'ai lû cent folies sur ce sujet, écrites par des gens d'Eglise, qui soûtiennent que ces Peuples ont des conférences avec lui, qu'ils le consultent & qu'ils lui rendent quelque sorte d'hommage. Toutes ces suppositions sont ridicules ; car le *Diable* ne s'est jamais manifesté à ces *Amériquains*. Je me suis informé d'une infinité de Sauvages, s'il étoit vrai qu'on l'eût jamais vû sous quelque figure d'homme ou d'animal ; & j'ai consulté sur cela tant d'habiles *Jongleurs*, qui sont des espéces de Charlatans, qui divertissent beaucoup, (comme je l'expliquerai dans la suite) qu'il est à présumer avec raison, que si le *Diable* leur étoit apparu, ils n'auroient pas manqué de me le dire. Ainsi après avoir fait tout ce que j'ai pû pour en être parfaitement éclairci ; j'ai jugé que ces Ecclesiastiques n'entendoient pas ce grand mot de *Matchi Manitou* (qui veut dire *méchant Esprit*, étant composé de *Matchi*, qui signifie *méchant*, & de *Manitou*, qui veut dire *Esprit*,) à moins que par le mot de *Diable*, on n'entende les choses

qui





armes des outaouas 5 nations

armes des Hurons

armes des illinois

armes des nadouessis appelés Bcioux

qui leur ſont nuiſibles, ce qui ſelon le tour de nôtre Langue peut ſe rapporter aux termes de *Fatalité*, de *Mauvais Deſtin*, & d'*infortune*; &c. & non pas ce méchant Eſprit qu'on repréſente en *Europe* ſous la figure d'un homme à longue queuë, à grandes cornes & avec des griffes.

Les *Sauvages* ne ſont jamais de ſacrifices de Créatures vivantes au *Kichi Manitou*, c'eſt ordinairement des Marchandiſes qu'ils trafiquent avec les *François* pour des Caſtors. Pluſieurs perſonnes dignes de foi m'ont raconté qu'ils en ont brulé en un ſeul jour pour la valeur de cinquante mille écus à *Miſſilimakinac*. Je n'ai jamais vû de cérémonie à ſi haut prix : quoiqu'il en ſoit, voici le détail de ce ſacrifice. Il faut que le jour ſoit clair & ſerain, l'Horiſon net & le tems calme, alors chaque Sauvage porte ſon Oblation ſur le Bucher : enſuite le Soleil étant à ſon plus haut degré, les enfans ſe rangent autour du Bucher avec des écorces allumées pour y mettre le feu, & les guerriers danſent & chantent à l'entour juſqu'à ce que tout ſoit brulé & conſumé, pendant que les vieillards font leurs Harangues au *Kitchi Manitou* en préſentant de tems en tems des pipes de tabac allumées au Soleil. Ces Chanſons, ces Danſes & ces Harangues durent juſqu'à ce que le Soleil ſoit couché, quoiqu'ils prennent pourtant quelque intervalle de relâche pour s'aſſeoir & fumer à leur aiſe.

Il ne me reſte plus qu'à raporter ici (avant que de finir ce Chapitre) les propres paroles

de ces vieux Harangueurs, avec les Chanſons des Guerriers. „ Grand Eſprit Maître de nos vies, Grand Eſprit Maître des „ choſes viſibles & inviſibles, Grand Eſprit „ Maître des autres Eſprits, bons & mauvais, commande aux bons d'être favorables à tes enfans les *Outaouas* ou &c. „ Commande aux méchants de s'éloigner „ d'eux. O Grand Eſprit, conſerve la force & le courage de nos Guerriers pour reſiſter à la fureur de nos ennemis. Conſerve les Vieillards de qui les corps ne „ ſont pas encore tout à fait uſez pour donner des Conſeils à la Jeuneſſe. Conſerve nos Enfans, augmentes-en le nombre, délivre-les des mauvais Eſprits, & „ de la main des méchants hommes, afin „ qu'en nôtre vieilleſſe ils nous faſſent vivre & nous réjouïſſent. Conſerve nos „ moiſſons, & les Animaux, ſi tu veux „ que nous ne mourions pas de faim. Garde nos Villages, & les Chaſſeurs en leurs „ Chaſſes. Delivre-nous de funeſte ſurpriſe pendant que tu ceſſes de nous donner „ la lumiére du Soleil qui nous prêche ta „ grandeur & ton pouvoir: averti-nous par „ l'Eſprit des ſonges de ce qu'il te plait „ que nous faſſions, ou que nous ne faſſions „ pas. Quand il te plaira que nos vies „ finiſſent, envoye-nous (dans le grand „ Païs des ames) où ſe trouvent celles de „ nos Péres, de nos Méres, de nos Femmes, de nos Enfans, & de nos autres Parens. O Grand Eſprit, Grand Eſprit, „ écoute la voix de la Nation, écoute tous

„ tes

„ tes enfans, & souvien-toi toûjours d'eux.

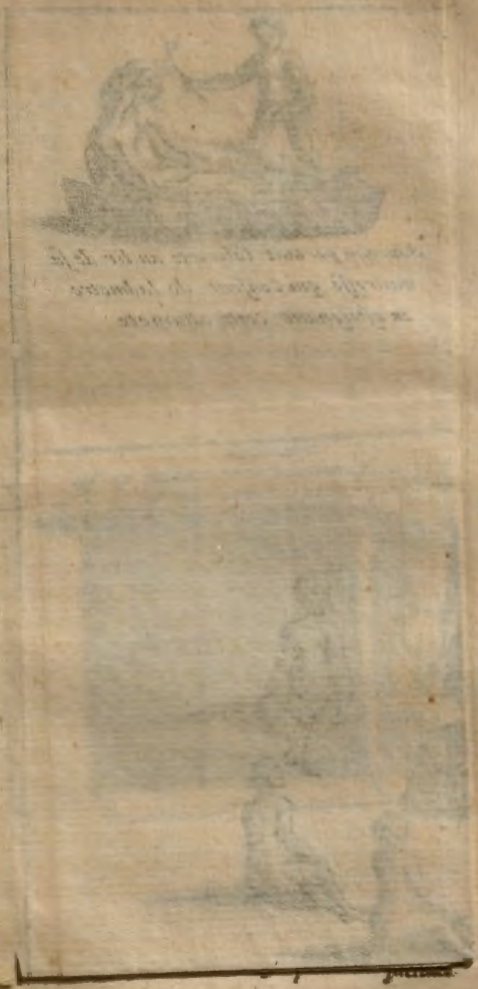
Voici les termes mêmes dont les Guerriers se servent dans leurs Chansons, qui durent jusqu'au coucher du Soleil. „ Courage, le Grand Esprit nous donne un si „ beau Soleil, mes freres, prenons courage. Que ses ouvrages sont grands! ou „ que le jour a paru beau! Il est bon, ce „ Grand Esprit, c'est lui qui fait tout agir. „ Il est le Maître de tout. Il se plait à nous „ entendre; mes freres, prenons courage; „ nous vaincrons nos ennemis, nos champs „ porteront des bleds, nous ferons de grandes Chasses, nous nous porterons tous „ bien, les Vieillards se réjouiront, leurs „ Enfans augmenteront, la Nation prosperera; mais le Grand Esprit nous aime, „ son Soleil s'est retiré, il a vû les *Outaouas* „ ou &c. C'en est fait; oui c'en est fait; le „ Grand Esprit est content, mes freres, prenons courage.

Il faut remarquer que les Femmes lui font aussi des Harangues ordinairement quand le Soleil se leve, en présentant leurs enfans à cet Astre. Les Guerriers sortent aussi du Village lorsqu'il est prêt à se coucher pour danser la danse du Grand Esprit. Cependant il n'y a ni jour, ni tems fixe pour les sacrifices, non plus que pour les danses particulieres des uns & des autres.

Amours & Mariages des Sauvages.

IL y auroit mille choſes curieuſes à dire au ſujet des Amourettes & du Mariage de ces Peuples; mais comme cela m'emporteroit trop de tems & que vous pourriez peut-être vous rebuter d'un détail trop particulariſé, je me contenterai d'en raporter l'eſſentiel.

On peut dire que les hommes ſont auſſi indifferens que les filles ſont paſſionnées. Ceux-là n'aiment que la Guerre & la Chaſſe, c'eſt où ils bornent toute leur Ambition. Cependant lorſqu'ils ſont chez eux ſans occupation ils *courent l'allumète*, c'eſt le terme dont ils ſe ſervent pour dire courir de nuit. Les jeunes gens ne ſe marient qu'à l'âge de trente ans, parce qu'ils prétendent que le commerce des femmes les énerve de telle ſorte, qu'il n'ont plus la même force pour eſſuyer de groſſes fatigues, ou les jarrets aſſez forts pour faire de longues courſes, & pour courir après leurs ennemis; qu'enfin ceux qui parmi eux ont voulu ſe marier ou *courir l'allumète* un peu trop fréquemment, ſe ſont ſouvent laiſſez prendre par les *Iroquois*, pour avoir ſenti de la foibleſſe dans leurs jambes & leur vigueur ralentie. Ce n'eſt pourtant pas à dire qu'ils gardent la chaſteté juſqu'à cet âge-là, car ils prétendent que comme une trop grande continence leur cauſe des vapeurs, des maux de reins, & des rétentions d'urine, il eſt abſolument néceſſaire pour



Sauvage portant l'allumete au lit de sa maitresse qui ne voulant pas l'admetre auprés delle se courre le visage de sa Couverture

Sauvage portant l'allumete au lit de sa maitresse qui Consent de l'admetre en s'esteignant cette allumete

Ceremonie du Mariage

Sauvage en Conuersation auec sa maitresse estant assis sur le pied de son lit

Vieillard allant receuoir ala porte de la Cabane la mariée acompagné de ses parentes

pour l'entretien de la santé de *courir l'allumète* une fois toutes les semaines.

Si les Sauvages étoient capables de s'assujetir à l'empire de l'Amour, il faudroit qu'ils eussent une force d'esprit extraordinaire, pour dissimuler la juste jalousie qu'ils pourroient avoir de leurs Maîtresses, & pour s'empêcher en même tems, d'insulter à leurs rivaux. Je connois mieux le génie des Sauvages qu'une infinité de *François* qui ont passé toute leur vie avec eux, car j'ai étudié leurs mœurs avec tant d'exactitude, que toutes leurs maniéres me sont aussi parfaitement connuës que si j'avois passé toute ma vie avec eux. C'est ce qui me fait dire qu'ils n'ont jamais eu cette sorte de fureur aveugle que nous appellons *amour*. Ils se contentent d'une amitié tendre, & qui n'est point sujette à tous les excès que cette passion cause à ceux qui en sont possedez, en un mot ils aiment si tranquillement qu'on pourroit appeller leur amour une simple bien-veillance : ils sont discrets au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, leur amitié, quoique forte, est sans emportement, veillant toûjours à se conserver la liberté du cœur, laquelle ils regardent comme le tresor le plus précieux qu'il y ait au Monde. D'où je conclus qu'ils ne sont pas tout à fait si Sauvages que nous.

Les Sauvages ne se querellent, ne s'injurient ni ne médisent jamais de leur prochain, ils sont aussi grands Maîtres les uns que les autres, car tout est égal entre eux :

jamais fille ni femme n'a causé de desordre parmi ces gens-là, les femmes sont sages & leurs maris de même; les filles sont folles & les garçons font assez souvent des folies avec elles. Il leur est permis de faire ce qu'elles veulent; les Péres, méres, freres, sœurs, &c. n'ont rien à rédire sur leur conduite: ils disent qu'elles sont Maîtresses de leurs corps, qu'elles sont libres de faire ce qu'elles veulent par le droit de liberté: les femmes au contraire ayant celle de quitter les maris quand il leur plait, aimeroient mieux être mortes que d'avoir commis un adultere. Les maris de même ayant ce privilege, croiroient passer pour des infames s'ils étoient infidéles à leurs épouses.

On ne parle jamais de galanterie aux *Sauvagesses* durant le jour, car elles ne veulent pas l'écouter; Elles disent que le tems de la nuit est le plus propre; tellement que si par hazard un garçon alloit dire de jour à une fille, *je t'aime plus que la clarté du Soleil* (c'est la phrase sauvage) *écoute que je te parle*, &c. elle lui diroit quelque sottise en se retirant. C'est une régle générale que quand on veut s'attirer l'estime des filles, il faut leur parler durant le jour de toute autre matiére. On a tant de tête à tête qu'on veut avec elles: on peut parler de mille avantures qui surviennent à tout moment, à quoi elles répondent joliment; leur gayeté & leur humeur enjoüée sont inconcevables, riant assez aisément & de l'air du monde le plus engageant. C'est

dans

dans ces Conversations que les Sauvages s'aperçoivent par leurs regards de ce qu'elles ont dans l'ame, & quoique les sujets dont on traite soient indifferens on ne laisse pas d'agiter une autre matiére par le langage des yeux. Dès qu'un jeune homme après avoir rendu deux ou trois visites à sa Maîtresse soupçonne qu'elle l'a regardé de bon œil, voici comment il s'y prend pour en être tout à fait persuadé. Il faut remarquer que les Sauvages n'ayant ni *tien* ni *mien*, ni superiorité, ni subordination, & vivant dans une espece d'égalité conforme aux sentimens de la Nature, les voleurs, les ennemis particuliers ne sont pas à craindre parmi eux ; ce qui fait que leurs Cabanes sont toûjours ouvertes de nuit & de jour ; de plus il faut savoir que deux heures après le coucher du Soleil les Vieillards ou les esclaves qui ne couchent jamais dans la Cabane de leurs Maîtres, ont soin de couvrir les feux avant que de se retirer ; alors le jeune Sauvage entre bien couvert dans la Cabane de sa belle, bien envelopé, allume au feu une espece d'alluméte, puis ouvrant la porte de son Cabinet il s'aproche aussi-tôt de son lit, & si elle souffle ou éteint son alluméte, il se couche auprès d'elle ; mais si elle s'enfonce dans la couverture, il se retire. Car c'est une marque qu'elle ne veut pas le recevoir. Au reste, elles boivent le jus de certaines racines qui les empêchent de concevoir, ou qui fait perir leur fruit, car s'il arrivoit qu'une fille eût fait un enfant, elle

elle ne trouveroit jamais à se marier; ce qui est de plus singulier c'est qu'elles permettent à quelques uns de s'asseoir sur le pied de leur lit, simplement pour causer, & qu'une heure après un autre survenant qui soit de leur goût; elles n'hésitent point à lui accorder les dernieres faveurs. La raison de ceci est (selon le raport de quelques Sauvages plus rafinez) qu'elles ne veulent point dépendre de leurs Amants, ôtant aux uns & aux autres toute matiére de soupçon, afin d'en agir comme il leur plait.

Les *Sauvageſſes* aiment plus les *François* que les gens de leur propre Nation, parce que ces premiers se soucient moins de conserver leur vigueur, & que d'ailleurs, ils sont assidus auprès d'une Maitresse. Cependant les *Jesuites* n'épargnent rien pour traverser ce commerce; & pour y réüssir, ils ont de bons Vieillards dans toutes les Cabanes, qui comme de fidéles espions, leur raportent ce qu'ils voyent, ou ce qu'ils entendent. Ceux qui ont le malheur d'être découverts, sont nommez publiquement en chaire, dénoncez à l'Evêque & au Gouverneur Général, excommuniez & traitez comme des Infracteurs de la Loi. Mais malgré toute l'adresse & toute l'opoſition de ces bons Péres il est constant qu'il se passe dans les Villages quantité d'intrigues dont ils n'ont aucune connoissance. Au reste, les *Jesuites* ne s'avisent jamais de trouver à redire au commerce des jeunes Sauvages avec les filles; car dès qu'ils s'ingerent

rent de les censurer & de les traiter avec la même liberté qu'ils traittent les *François*, on leur répond nettement qu'ils se fâchent de ce qu'on veut coucher avec leur Maîtresse : c'est la réponse qu'un *Huron* fit un jour en pleine Eglise, à un Jesuite, qui s'adressant à lui prêchoit avec une liberté Apostolique contre les courses nocturnes des Sauvages.

Ces Peuples ne peuvent pas concevoir, que les *Européens* qui s'attribuent beaucoup d'esprit & de capacité, soient assez aveugles ou ignorans pour ne pas connoître que le Mariage est pour eux une source de peine & de chagrin. Cét engagement pour la vie leur cause une surprise dont on ne peut les faire revenir ; ils regardent comme une chose monstrueuse de se lier l'un avec l'autre sans esperance de pouvoir jamais rompre ce nœud ; enfin de quelques bonnes raisons qu'on puisse les presser, ils se tiennent fermes & immobiles à dire que nous naissons dans l'esclavage, & que nous ne méritons pas d'autre sort que celui de la servitude.

Leur Mariage passeroit chez nous à juste titre pour un commerce criminel. Par exemple un Sauvage qui s'est aquis la réputation de brave Guerrier s'étant signalé plusieurs fois contre les Ennemis de la Nation, voudra se marier par un contrat, ou pour mieux dire par un bail de trente années, dans l'esperance de se voir pendant sa Vieillesse une famille qui le fasse subsister. Ce brave cherchera une fille qui lui convien-

vienne : enſuite les deux parties étant d'accord elles ſont part du deſſein à leurs parens. Ceux-ci n'oſeroient y contredire, il faut qu'ils y conſentent, & pour être témoins de la Cérémonie, ils s'aſſemblent dans la Cabane du plus ancien parent où le feſtin ſe trouve prêt au jour fixé. La table eſt couverte avec profuſion de tout ce qu'il y a de plus exquis, l'Aſſemblée eſt ordinairement nombreuſe. On y chante, on y danſe & l'on s'y divertit à la maniére du Païs. Après la fin du repas & des divertiſſements, tous les parens du futur époux ſe retirent, à la réſerve des quatre plus vieux : enſuite la future épouſe ſe préſente à l'une des portes de cette Cabane accompagnée de ſes quatre plus vieilles parentes : auſſi-tôt le plus décrepit la vient recevoir, & la conduit à ſon prétendu dans un lieu où les deux épouſez ſe tiennent debout ſur une belle natte, tenant une baguette chacun par un bout, pendant que les Vieillards font de très-courtes Harangues. Dans cette poſture ces mariez ſe haranguent tour à tour & danſent enſemble en chantant, & tenant toûjours la baguette, laquelle ils rompent enſuite en autant de morceaux, qu'il ſe trouve de témoins pour les leur diſtribuer. Cela étant fait, on reconduit la mariée hors de la Cabane où les jeunes filles l'attendent pour la remener en cérémonie à celle de ſon Pére, où le marié eſt obligé d'aller la trouver quand il lui plait, juſqu'à ce qu'elle ait un enfant; car alors elle fait porter ſes hardes

hardes chez ſon époux pour y demeurer juſqu'à ce que le Mariage ſoit rompu.

Il eſt permis à l'homme & à la femme de ſe ſéparer quand il leur plait. Ordinairement ils s'avertiſſent huit jours auparavant, ſe donnent des raiſons pour ſe quitter plus honnêtement, mais ordinairement, ils ne ſe diſent autre choſe, ſi ce n'eſt qu'étant malades le repos eſt plus convenable à leur ſanté que le Mariage; alors les petits morceaux de baguette qui ont été diſtribuez aux parens des mariez, ſont portez dans la Cabane où la cérémonie s'eſt faite pour y être brulez en leur préſence. Il faut remarquer que ces ſéparations ſe font ſans diſpute, querelle ni contradiction. Les femmes ſont auſſi libres que les hommes de ſe remarier à qui bon leur ſemble. Mais pour l'ordinaire elles attendent trois mois & quelquefois ſix, avant que de repaſſer à de ſecondes noces. Lorſqu'ils ſe ſéparent les enfans ſont partagez également, car les enfans ſont le tréſor des Sauvages: ſi le nombre eſt impair, la femme en a plus que le mari.

Quoi que la liberté de changer ſoit entiére, on voit des Sauvages qui n'ont jamais eu qu'une même femme, laquelle ils ont gardée pendant toute leur vie. J'ai déja dit qu'ils ſe gardent l'un à l'autre une fidélité inviolable pendant tout le tems du Mariage; mais ce qui eſt encore de plus édifiant, c'eſt que d'abord que la femme s'eſt déclarée groſſe, les deux conjoints s'abſtiennent exactement du droit, & obſer-

ſervent exactement la continence juſqu'au trentiéme jour après l'accouchement. Lors que la femme eſt ſur le point d'accoucher, elle ſe retire dans une certaine Cabane deſtinée à cet uſage; ſes ſervantes eſclaves l'accompagnent, la ſervent & l'aident en tout ce qu'elles peuvent. Au reſte, le Sexe ſe délivre du fardeau naturel ſans le ſecours de Sages-femmes, car les *Sauvageſſes* mettent leurs enfans au monde avec une facilité que nos *Européenes* auroient peine à concevoir, & le temps de leurs couches ne durent pas plus de deux ou trois jours. Elles obſervent une eſpece de purification pendant trente jours, ſi c'eſt un enfant mâle, & quarante ſi c'eſt une fille; ne retournant à la Cabane de leurs Maris, qu'après ce terme expiré.

Dès que leurs enfans viennent au monde, elles les plongent dans l'eau tiede juſqu'au menton; enſuite elles les emmaillotent ſur de petites planches rembourrées de coton, le long deſquelles elles les couchent ſur le dos tout du long, comme je l'ai expliqué au Chapitre des Habits, Logemens, Complexion, &c. des Sauvages. Elles ne ſe ſervent quaſi jamais de Nourrices, à moins qu'elles ne ſoient incommodées, & elles ne ſévrent jamais leurs enfans, leur donnant la mammelle tout auſſi long-tems qu'elles ont du lait, dont elles ſont aſſurément très-bien fournies.

Les femmes ne trouvent plus à ſe marier après cinquante ans; car les hommes de même âge diſent que ne pouvant plus avoir

avoir d'enfans, ils feroient une folie de les prendre, & les jeunes gens soûtiennent de même que leur beauté flétrie n'a pas assez de pouvoir pour les charmer dans le tems qu'ils trouvent tant de jeunes filles à choisir. Ainsi les hommes faits, ne les voulant point pour femmes, ni les jeunes gens pour Maîtresses, elles sont obligées, lors qu'elles sont de complexion amoureuse, d'adopter quelque prisonnier de guerre qu'on leur donne, pour s'en servir dans le pressant besoin.

Le Mari ou la femme venant à mourir, le Veuvage ne dure que six mois; & si pendant ce tems-là, celui des deux conjoints qui reste, songe à l'autre deux nuits de suite pendant le sommeil, alors il s'empoisonne d'un grand sens froid & avec un air tout à fait content, chantant même d'un ton qu'on peut dire venir du fond du cœur; mais si le Veuf ou la Veuve ne rêve qu'une seule fois au défunt ou à la défunte, ils disent que *l'Esprit des Songes* n'étoit pas bien assuré que le mort s'ennuyât dans le *Pais des ames*, puis qu'il n'a fait que passer sans oser revenir; & qu'ainsi ils ne se croyent pas obligez d'aller lui tenir compagnie.

Les Sauvages ne sont pas susceptibles de jalousie, & ne connoissent point cette passion. Ils se moquent là-dessus des *Européens*; ils appellent une véritable folie la défiance qu'un homme a de sa femme, comme si, (disent-ils) ils n'étoient pas assûrez que ce fragile Animal est dans l'impossibi-

possibilité de garder la foi. Ils ajoûtent par un faux raisonnement, que le soupçon n'est qu'un doute, & qu'ainsi de douter de ce qu'on voit, c'est être aveugle ou fou, dès que la chose est réelle & évidente: qu'enfin, il est impossible que la contrainte & la continuité qui se trouve dans nos Mariages, ou l'apas de l'or & de l'argent, n'obligent une femme dégoûtée d'un même Mari, de se ragoûter en se divertissant avec un autre homme. Je suis persuadé qu'un Sauvage souffriroit plûtôt la mutilation, que d'avoir caressé la femme de son Voisin. Les *Sauvageſſes* ne sont pas d'une chasteté moins austére. Je ne crois pas qu'en l'espace de cinquante ans homme ou femme ait fait aucune tentative sur la couche d'autrui. Il est vrai que les *François* ne pouvant pas distinguer les femmes d'avec les filles, les pressent quelquefois lors qu'ils les trouvent seules à la chasse dans le Bois, ou dans le tems qu'elles se promenent dans leur champ, mais celles qui sont mariées leur répondent en ces termes, *l'ami qui eſt devant mes yeux m'empêche de te voir.*

Les Sauvages portent toûjours le nom de leur Mere. Je m'explique par un exemple: le Chef de la Nation des *Hurons*, qui s'appelle *Saſtaretſi* étant marié avec une fille d'une autre famille *Hurone* dont il aura plusieurs enfans, le nom de ce Chef s'éteint par sa mort, parce que ses enfans ne s'appellent plus que du nom de leur Mere. Comment est-ce donc que ce nom a subsi-

subsisté depuis sept ou huit cens ans, & qu'il subsistera : c'est que la sœur de ce *Saſtaretsi* venant à se marier avec un autre Sauvage, que nous appellerons *Adario*, les enfans qui proviendront de ce Mariage s'appelleront *Saſtaretsi*, qui est le nom de la femme, & non pas *Adario* qui est celui du Mari. Quand je leur ai demandé la raison de cette coûtume, ils m'ont répondu que les enfans ayant reçû l'ame de la part de leur pere, & le corps de la part de la mére ; il étoit raisonnable qu'ils perpétuassent le nom maternel. Je leur ai dit cent fois que Dieu seul est le Créateur des ames, & qu'il étoit plus vrai-semblable de croire que c'étoit, parce qu'ils étoient assûrez de la mere, & non pas du pere, mais ils prétendent décisivement, que cette raison est absurde, sans en apporter aucune preuve.

Lors qu'une femme a perdu son Mari, & qu'il a d'autres freres qui ne sont pas encore mariez, l'un d'eux épouse la Veuve six mois après. Ils en agissent de même avec les sœurs de leur femme, laquelle venant à mourir l'une de ses sœurs remplit ordinairement sa place ; mais il faut remarquer que cela ne s'observe qu'entre des Sauvages qui se piquent d'une plus grande sagesse que les autres. Il y a des Sauvages qui observent le Celibat jusqu'à la mort, & qui ne vont jamais à la guerre, ni à la chasse, parce qu'ils sont ou lunatiques, ou incommodez ; quoi qu'il en soit, on a pour eux autant de considé-

ration

ration que pour les plus ſains & les plus braves du Païs, & ſi l'on en fait quelques railleries, ce n'eſt jamais en leur préſence. L'on trouve parmi les *Ilinois* quantité d'*Hermaphrodites*; ils portent l'habit de femme, mais ils font indifféremment uſage des deux Sexes. Ces *Ilinois* ont un malheureux penchant pour la Sodomie, auſſi-bien que les autres Sauvages qui habitent aux environs du Fleuve de *Miſſiſipi*.

Voilà tout ce que je puis vous apprendre de plus particulier touchant le Mariage & les Amours de ces *Amériquains*, qui bien loin de courir à toute bride & comme des chevaux échapez dans le Païs de *Venus*, ce qu'on pourroit juſtement reprocher à nôtre *Europe*, vont toûjours bride en main, étant modérez dans le commerce des femmes, dont ils ne ſe ſervent que pour la propagation de leurs familles & pour conſerver leur ſanté.

Je vous ai fait remarquer que lors qu'une fille a eu des enfans, elle ne trouve jamais à ſe marier, mais je devois ajoûter que d'autres filles ne veulent point entendre parler de Mari, par un principe de débauche. Celles-ci s'apellent *Ickouene Kiouſſa*. c'eſt à dire, *femme de Chaſſe*, parce qu'elles ſe divertiſſent ordinairement avec des Chaſſeurs, alleguant pour raiſon qu'elles ſe ſentent trop indifférentes pour s'engager dans le lien conjugal, trop négligentes pour élever des enfans, & trop impatientes pour paſſer tout l'Hiver dans le Village, & voilà comment elles colorent leurs déréglemens.

mens. Leurs Parens n'oseroient s'ingérer de leur reprocher leur mauvaise conduite ; au contraire, ils paroissent l'approuver, en disant, comme je crois vous l'avoir déja marqué, que leurs Filles sont Maîtresses de leurs corps, qu'elles disposent de leurs personnes, & qu'il leur est permis de faire tout ce qu'elles jugent à propos. Au reste, les enfans de ces publiques sont réputez legitimes, jouïssant de tous les priviléges des enfans de famille ; avec cette différence, que les Chefs de Guerre ou de Conseil, ne voudroient jamais les accepter pour Gendres, & qu'ils ne pourroient entrer non plus dans certaines familles anciennes, quoi que d'ailleurs elles ne jouïssent d'aucun droit, ni d'aucune prééminence qui leur soit particuliere. Les Jesuites font tous leurs efforts pour arrêter le desordre de ces filles débauchées ; ils ne cessent de prêcher aux Parens que leur indulgence est fort desagréable au Grand Esprit, & qu'ils répondront devant Dieu du peu de soin qu'ils prennent de faire vivre leurs enfans dans la continence & dans la chasteté, qu'il y a des feux allumez dans l'autre monde pour les tourmenter éternellement, s'ils ne sont pas plus soigneux de corriger le vice.

Les hommes répondent *cela est admirable*, & les femmes ont coûtume de dire aux bons Péres en se moquant, que si leur menace est bien fondée, il faut que les Montagnes de cet autre monde soient formées de la cendre des ames.

Maladies & Remédes des Sauvages.

LEs Sauvages ſont robuſtes & vigoureux, d'un tempérament ſanguin, & d'une admirable complexion. Ils ne connoiſſent point ce grand nombre de Maladies dont les *Européens* ſont accablez, comme *Goutte*, *Gravelle*, *Hydropiſie*, &c. Ils ſont d'une ſanté inaltérable, quoi qu'ils ne prennent aucune précaution pour la conſerver, & quoi qu'ils devroient, ce ſemble, l'affoiblir par les exercices violents de la Danſe, de la Chaſſe, & des Courſes de Guerre, où ils paſſent dans un même jour du chaud au froid, & du froid au chaud, ce qui ſeroit en *Europe* une cauſe de maladie mortelle. Il eſt vrai pourtant que quelquefois ils attrapent de bonnes Pleureſies, mais cela eſt auſſi rare qu'il eſt peu ordinaire qu'ils en guériſſent lors qu'ils en ſont attaquez, car c'eſt l'unique maladie contre laquelle tous leurs remédes ſont inutiles. La *petite Verole* eſt auſſi ordinaire au Nord du *Canada*, que la *groſſe* l'eſt vers le Midi. La premiére de ces deux maladies eſt très-dangereuſe en Hiver, par la difficulté de la tranſpiration. Cependant, quoi qu'elle ſoit mortelle, les Sauvages en font ſi peu de cas, qu'ils ſe promenent dans le Village de Cabane en Cabane s'ils en ont la force, ſinon ils s'y font porter par leurs eſclaves. La maladie Venérienne eſt tout à fait commune du côté des *Ilinois* & du Fleuve de *Miſſiſipi*. Je me ſouviens qu'étant avec les

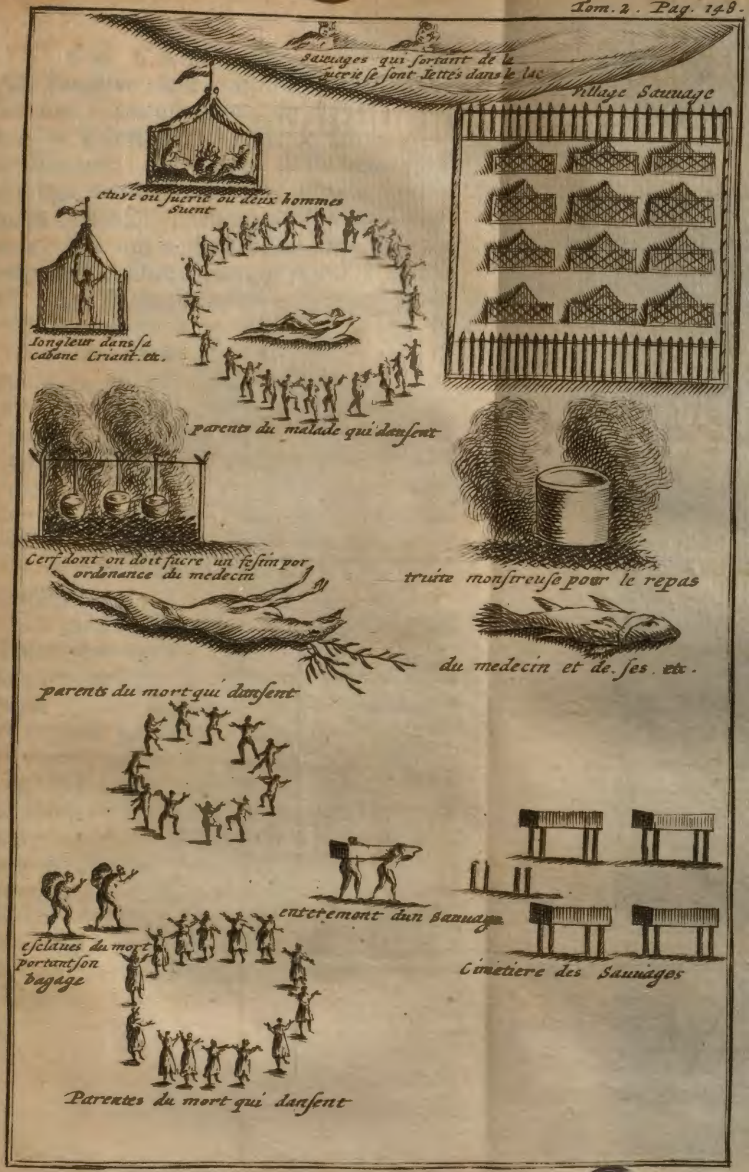
les *Akanſas* que je rencontrai ſur ce grand Fleuve à la ſortie de la Riviére des *Miſſouris*, (comme je vous l'ai marqué dans ma ſeiziéme Lettre,) je vis un Sauvage qui s'étant dépouillé devant moi me fit voir une partie de ſon corps tombant en pourriture ; il faiſoit bouillir des racines, & lui ayant demandé à quel uſage, il me répondit par interpréte, qu'il eſpéroit bien être guéri au bout d'un mois en bûvant le ſuc de ces mêmes racines & en prenant inceſſamment de bons bouillons de viande & de poiſſon.

L'eau de vie fait un terrible ravage chez les Peuples du *Canada*, car le nombre de ceux qui en boivent eſt incomparablement plus grand que le nombre de ceux qui ont la force de s'en abſtenir. Cette boiſſon qui eſt meurtriére d'elle-même, & que l'on ne porte pas en ce Païs-là ſans l'avoir mixtionnée, les conſume ſi fort qu'il faut en avoir vû les funeſtes effets pour les croire. Elle leur éteint la chaleur naturelle & les fait preſque tous tomber dans cette langueur qu'on appelle conſomption. Vous les voyez pâles, livides & affreux comme des ſquelettes. Leurs Feſtins qui ſont de copieux repas où l'on ſe fait un mérite de ne rien laiſſer, leur ruïne abſolument l'eſtomach. Ils prétendent qu'en bûvant beaucoup d'eaux ou de bouillons, la digeſtion ſe fait plus aiſément chez eux que chez nous autres *Européens*, qui chargeons nôtre eſtomach de vin & d'autres liqueurs qui nous produiſent des cruditez. Les Sau-

vages ne s'étonnent pas de leurs maladies. Ils craignent beaucoup moins la mort que la douleur du mal & sa durée. Lors qu'ils sont malades ils ne prennent que des bouillons, mangent peu, & lors qu'ils sont assez heureux que de pouvoir dormir ils se croyent sauvez. Ils m'ont dit vingt fois que le sommeil & les sueurs étoient capables de guérir l'homme du monde le plus accablé d'infirmitez. Quand ils sont si fort affoiblis qu'ils ne peuvent sortir du lit, leurs Parens viennent danser & se réjouïr devant eux, pour les divertir. Au reste, ils ne manquent jamais d'être visitez par les *Jongleurs*, dont il est bon de dire ici deux mots en passant.

Un *Jongleur* est une espéce de Medecin, ou, pour mieux dire, de Charlatan, qui s'étant guéri d'une maladie dangereuse, est assez soû pour s'imaginer qu'il est immortel, & qu'il a la vertu de pouvoir guérir toutes sortes de maux en parlant aux bons & aux mauvais *Esprits*. Or quoi que tout le monde se raille de ces *Jongleurs* en leur absence, & qu'on les regarde comme des soûs qui ont perdu le bon sens par quelque violente maladie, on ne laisse pas de les laisser approcher des malades, soit pour les divertir par leurs contes, ou pour les voir rêver, sauter, crier, hurler, & faire des grimaces & des contorsions, comme s'ils étoient possédez, & tout ce tintamarre se termine par demander un Festin de Cerf ou de grosses Truites pour la Compagnie, qui a le plaisir de la bonne chére & du divertissement.

Ce


Sauuages qui sortant de la
sucrie se sont Jettés dans le lac
Village Sauuage
etuve ou sucrie ou deux hommes
Suent
Iongleur dans sa
cabane Criant. etc.
parents du malade qui dansent
Cerf dont on doit sucre un festin por
ordonance du medecin
truite monstreuse pour le repas
du medecin et de. ses. etc.
parents du mort qui dansent
enterement dun Sauuage
esclaues du mort
portant son
bagage
Cimetiere des Sauuages
Parentes du mort qui dansent

Ce *Jongleur* vient voir le Malade, l'examine fort ſoigneuſement, en diſant, ſi le méchant Eſprit eſt ici nous le ferons bien vîte déloger : Après quoi il ſe retire ſeul dans une petite Tente faite exprès, où il chante & danſe, hurlant comme un *Loup-garou*, (ce qui a donné lieu aux Jeſuites de dire que le *Diable* parle avec eux.) Après qu'il a fini ſa charlatanerie, il vient ſucer le Malade en quelque partie du corps, & il lui dit en tirant quelques oſſelets de ſa bouche, „ que ces mêmes oſſelets ſont ſor-
„ tis de ſon corps, qu'il prenne courage,
„ puiſque ſa maladie eſt une bagatelle, &
„ qu'afin d'être plûtôt guéri il eſt expé-
„ dient qu'il envoye ſes eſclaves, & ceux
„ de ſes Parens à la Chaſſe aux Elans, aux
„ Cerfs, &c. pour manger de ces ſortes
„ de viandes, dont ſa guériſon dépend ab-
„ ſolument.

Ces mêmes *Jongleurs* leur apportent ordinairement certains jus de Plantes ou de Simples, qui ſont des eſpéces de Purgations, qu'on appelle *Maskikik* ; mais les Malades les gardent par complaiſance plûtôt que de les boire, parce qu'ils croyent que les Purgatifs échauffent la maſſe du ſang, & qu'ils affoibliſſent les veines & les artéres, par leurs violentes ſecouſſes ; ils ſe contentent de ſe faire bien ſuer, de prendre des bouillons, de ſe tenir bien chaudement, de dormir s'ils le peuvent, & de boire de l'eau du Lac ou de la Fontaine, auſſi-bien durant l'accès des fiévres que dans les autres maux.

Ils ne peuvent comprendre comment nous ſommes aſſez foûs pour nous ſervir de vomitifs ; car toutes les fois qu'ils voyent des *François* qui uſent de ces remédes violents, ils ne ſauroient s'empêcher de dire que nous avallons un *Iroquois*. Ils prétendent que cette ſorte de reméde ébranle toute la machine, & qu'il fait faire des efforts terribles à toutes les parties internes ; mais ils ſont encore plus ſurpris de la ſaignée, parce que, diſent-ils, le ſang étant la méche de la vie, il ſeroit plus avantageux d'en remettre dans les vaiſſeaux que de l'en faire ſortir, puis que la vie ſe diſſipe quand on en ôte le principe & la cauſe, d'où il ſuit néceſſairement qu'en perdant le ſang la Nature n'agit plus qu'avec lenteur & foibleſſe, que les entrailles s'échauffent, que toutes les parties ſe deſſéchent, ce qui donne lieu à toutes les maladies dont les *Européens* ſont accablez.

Les Sauvages ne paſſent jamais huit jours ſans ſuer, ſoit qu'ils ſoient malades, ou qu'ils ſe portent bien, avec cette différence que quand ils jouïſſent d'une ſanté parfaite, ils vont ſe jetter l'Eté dans la Riviére encore tous humide de ſueur, & l'Hiver dans la neige ; au lieu que lors qu'ils ſont incommodez, ils rentrent chaudement dans leur lit. Cinq ou ſix Sauvages ſuent aiſément dans un lieu deſtiné à cet uſage, lequel endroit eſt une eſpéce de four couvert de nattes & de peaux, &c. On y met au centre une écuelle pleine d'eau de vie brûlante, ou de groſſes pierres enflammées,

ce

ce qui cauſe une ſi grande chaleur qu'en moins de rien on y ſuë prodigieuſement. Au reſte, ils ne ſe ſervent jamais de bains chauds, non plus que de lavemens, à moins qu'ils ne ſe laiſſent perſuader par les Jeſuites, ou par nos Medecins d'uſer de ces Remédes.

Un Sauvage me diſoit un jour de fort bon ſens que le bon air, les bonnes eaux & le contentement d'eſprit n'empêchoient pas à la vérité que l'homme ne trouvât la fin de ſa vie, mais qu'au moins l'on ne pouvoit pas diſconvenir que cela ne contribuât beaucoup à leur faire paſſer cette même vie ſans reſſentir aucune incommodité. Il ſe moquoit en même tems de l'impatience des *Européens*, qui veulent être auſſi-tôt guéris que malades, prétendant que la crainte que nous avons de mourir, lors que nous ſommes attaquez de la moindre fiévre, en redouble tellement les accès que cette peur nous tuë le plus ſouvent, au lieu que ſi nous traitions le mal de bagatelle, auſſi-bien que la mort, en gardant le lit avec bien du courage & de la patience, ſans violenter la Nature par la force de nos Remédes & de nos Drogues, cette bonne Mére ne manqueroit pas de nous ſoulager & de nous rétablir peu à peu.

Les Sauvages ne veulent jamais ſe ſervir de nos Chirurgiens, ni de nos Medecins. Ils ſoûtiennent que tout mêlange de Drogues eſt un poiſon qui détruit la chaleur naturelle & qui conſume la poitrine. Ils prétendent que les lavemens ne ſont ſalutaires

qu'aux *Européens*, ils en prennent pourtant quelquefois lors que les *François* se trouvent à leurs Villages. Ils croyent que la diette échauffe le sang, & qu'il est très-dangereux de refuser à son appetit ce qu'il demande, pourvû que les aliments soient de bon suc. Ils mangent les viandes un peu plus qu'à demi cuites, mais pour le poisson ils le veulent extraordinairement cuit. Ils ne mangent jamais de salade, prétendant que toute herbe cruë fait travailler l'estomach avec effort.

Il n'y a ni playe, ni dislocation, qu'ils ne guérissent avec des Simples & des Herbes dont ils connoissent la proprieté; & ce qui est de singulier, c'est que la *cangréne* ne se met jamais à leurs blessures. Il ne faut pourtant pas attribuer cela à ces Herbes, ni à l'air du Païs, mais plûtôt à leur bonne complexion, parce que cette *cangréne* malgré ces mêmes Remédes s'introduit dans les playes des *François*, qui sans contredit sont plus difficiles à guérir que les Sauvages. Ces Peuples l'attribuent au sel que nous mangeons, s'imaginant qu'il est la cause de toutes nos maladies, parce qu'ils ne peuvent manger rien de salé sans être malades à mourir, & sans boire continuellement. Ils ne peuvent non plus se résoudre à boire de l'eau à la glace, prétendant qu'elle affoiblit l'estomach & qu'elle retarde la digestion. Voilà le jugement bizarre qu'ils font de toutes choses par l'entêtement qu'ils ont de leurs Coûtumes & de leurs maniéres. On a beau les aller voir

voir lors qu'ils ſont à l'extrémité pour les exhorter à ſe faire ſaigner, ou à prendre quelque purgation, ils répondent qu'ils ne ſouffrent pas juſqu'au point de pouvoir ſe réſoudre d'avancer leur mort par les remédes des *François*, leſquels remédes ils croyent, diſent-ils, auſſi méchans que ceux qui les donnent.

Dès qu'un Sauvage eſt mort on l'habille le plus proprement qu'il eſt poſſible, & les eſclaves de ſes Parents le viennent pleurer. Ni meres, ni ſœurs, ni freres, n'en paroiſſent nullement affligez, ils diſent qu'il eſt bienheureux de ne plus ſouffrir, car ces bonnes gens croyent, & ce n'eſt pas où ils ſe trompent, que la mort eſt un paſſage à une meilleure vie. Dès que le mort eſt habillé, on l'aſſied ſur une natte de la même maniére que s'il étoit vivant; ſes parens s'aſſeyant autour de lui, chacun lui fait une Harangue à ſon tour où on lui raconte tous ſes Exploits & ceux de ſes Ancêtres; l'Orateur qui parle le dernier s'explique en ces termes: *Un tel, te voilà aſſis avec nous, tu as la même figure que nous, il ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes. Cependant, tu ceſſes d'être, & tu commences à t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qui eſt-ce qui nous parloit il y a deux jours? ce n'eſt pas toi, car tu nous parlerois encore, il faut donc que ce ſoit ton ame qui eſt à préſent dans le grand Pais des ames avec celles de nôtre Nation. Ton corps que nous voyons ici, ſera dans ſix mois ce qu'il étoit il y a deux cens ans. Tu ne ſens rien,*

tu ne connois rien, & tu ne vois rien, parce que tu n'és rien. Cependant, par l'amitié que nous portions à ton corps lors que l'esprit t'animoit, nous te donnons des marques de la vénération dûë à nos freres & à nos amis.

Dès que les Harangues sont finies, les parens sortent pour faire place aux parentes, qui lui font les mêmes complimens, ensuite on l'enferme vingt heures dans la *Cabane des Morts*, & pendant ce tems-là on fait des danses & des festins qui ne paroissent rien moins que lugubres. Les vingt heures étant expirées, ses esclaves le portent sur leur dos jusqu'au lieu où on le met sur des piquets de dix pieds de hauteur, enséveli dans un double cercueil d'écorce, dans lequel on a eu la précaution de mettre ses armes, des pipes, du Tabac & du bled d'Inde. Pendant que ces esclaves portent le cadavre, les parens & les parentes dansent en l'accompagnant, & d'autres esclaves se chargent du bagage, dont les parens font present au mort, & le transportent sur son cercueil. Les Sauvages de la *Riviére Longue* brûlent les corps, comme je l'ai dit ailleurs; & même ils les conservent dans des Caveaux jusqu'à ce qu'il y en ait un assez grand nombre pour les brûler tous ensemble, ce qui se fait hors du Village dans un lieu destiné pour cette cérémonie. Au reste, les Sauvages ne connoissent point de deuil, & ne parlent jamais des morts en particulier, c'est à dire, les nommant par leur nom; ils se moquent de nous, lors qu'ils nous entendent raconter le

sort

Ruisseau
Sauvage tuant un Castor avec le fusil
Sauvage tuant un Castor avec l'arc
Castor qui coupe un arbre
Castors tirant un arbre a la nage
Cabane de Castors
ETANGA
CASTORS
trous a la glace
Sauvage harponant un Castor
Chien etranglé un Castor
autre Chien etranglé
Castor pris au piege
Castors tirant un arbre a la nage
Castors allant travailler
Digue des Castors
Etang qui tombe par dessus la digue

sort de nos Parens, de nos Rois & de nos Généraux, &c.

Dès qu'un Sauvage est mort, ses esclaves se marient avec d'autres femmes esclaves; & ils font cabane ensemble étant alors libres, c'est à dire, n'ayant plus de Maître à servir. Les enfans qui proviennent de ces Mariages sont adoptez & réputez enfans de la Nation, parce qu'ils sont nez dans le Village & dans le Païs; & qu'ils ne doivent pas, disent-ils, porter le malheur de leurs peres, ni venir au monde dans l'esclavage, puis qu'ils n'ont certainement contribué en rien à leur création. Ces mêmes esclaves ont le soin d'aller tous les jours en reconnoissance de leur liberté au pied du cercueil de leur Maître pour leur offrir quelque pipe de Tabac. Mais puis que je suis sur le chapitre du Tabac, je vous dirai que les Sauvages fument presque tous, mais ils n'en prennent jamais ni en poudre, ni en *machicatoire*. Ils en sément & ils en recueuillent en quantité, mais il est différent de celui d'*Europe*, quoi que les premiéres semences soient venuës de l'*Amérique*: Et comme il ne vaut presque rien, ils sont obligez d'acheter de celui du *Brezil* qu'ils mêlent avec une certaine feuille d'une odeur agréable, qu'on appelle *Sagakomi*.

Je n'ai plus rien à dire sur cette matiére, croyant vous avoir donné une connoissance suffisante de leurs Maladies & de leurs Remédes, qui sont à mon gré aussi sauvages qu'eux-mêmes; quoi qu'il en soit, ils

ne meurent guéres que de pleuresies : pour les autres maladies, ils en réchapent avec le plus grand hazard du monde, car à la reserve du courage & de la patience qu'ils ont au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, ils font tout ce qu'il faut faire pour se crever, mangeant, bûvant avec de grosses fiévres, & fumant à la fin de l'accès de ce Tabac de *Brezil*, dont je vous ai parlé, qui sans contredit est le plus fort de tous ceux qui nous sont connus.

Les femmes sont sujettes là, comme ailleurs, aux indispositions naturelles dont même elles meurent quelquefois ; il est vrai qu'elles ont un reméde admirable contre les suites fâcheuses de cette incommodité, c'est un certain brûvage, mais qui ne peut opérer, à moins qu'elles ne s'abstiennent de tout excès, à quoi elles se résolvent fort difficilement. Quelques Chirurgiens *François* m'ont assuré que les *Européenes* perdoient deux fois plus & beaucoup plus long-tems que les *Sauvageſſes*, celles-ci n'étant incommodées tout au plus que deux jours. L'autre incommodité qu'elles ont assez souvent, est la trop grande quantité de lait, mais pour en être soulagées elles se font tetter par de petits Chiens.

Chasse des Sauvages.

J'Ai parlé de la Chasse des *Orignaux* & de quelques autres Animaux de *Canada* dans mes dixiéme & onziéme Lettres, ce qui fait que je ne m'arrêterai proprement qu'à vous faire une description exacte de la Chasse des Castors qui sont des prétendus *amphibies*, comme je vous l'ai marqué dans ma seiziéme Lettre, en vous envoyant la figure de ces Animaux. Cependant, comme l'adresse & l'admirable instinct de ces bêtes sont quelque chose de surprenant, il est bon de vous faire savoir en quoi elles consistent, en vous envoyant le dessein des étangs qu'ils savent faire beaucoup plus artistement que les hommes.

Les Castors donnent à penser aux Sauvages de *Canada* sur la qualité de leur nature, disant qu'ils ont trop d'esprit, de capacité & de jugement, pour croire que leurs ames meurent avec le corps; ils ajoûtent que s'il leur étoit permis de raisonner sur les choses invisibles & qui ne tombent point sous les sens, ils oseroient soûtenir qu'elles sont immortelles comme les nôtres. Sans m'arrêter à cette opinion chimérique, il faut convenir qu'il y a une infinité d'hommes sur la terre, (sans prétendre parler des *Tartares*, des Païsans *Moscovites* & *Norvegiens*, ou de cent autres Peuples) qui n'ont pas la centiéme partie de l'entendement de ces Animaux.

Les Castors font paroître tant d'artifice dans leurs Ouvrages, qu'on ne peut sans se faire violence l'attribuer au seul instinct, car il est permis de douter de certaines choses dont on n'apperçoit aucunement la cause, pourvû qu'elles n'ayent point d'enchaînûre avec la Religion : Il en est qu'on voudroit avoir vû soi-même pour y ajoûter foi, tant elles sont éloignées du Bon Sens & de la Raison. Quoi qu'il en soit, je me hazarde de vous écrire sur ce sujet plusieurs particularitez, qui pourront peut-être vous faire douter de la sincérité de ma narration. Je commencerai par vous assûrer que ces Animaux font ensemble une société de cent, & qu'ils semblent se parler, & raisonner les uns avec les autres par de certains tons plaintifs non articulez. Les Sauvages disent qu'ils ont un jargon intelligible, par le moyen duquel ils se communiquent leurs sentimens & leurs pensées. Je n'ai jamais été témoin de ces sortes d'Assemblées, mais quantité de Sauvages & de Coureurs de bois, gens dignes de foi, m'ont assuré qu'il n'y avoit rien de plus vrai ; ils ajoûtoient que les Castors se consultent entr'eux touchant ce qu'ils doivent faire pour entretenir leurs Cabanes, leurs Digues & leurs Lacs, & pour tout ce qui regarde la conservation de leur République ; ces bonnes gens vouloient me persuader que ces bêtes établissent des sentinelles, pendant qu'elles travaillent à couper des arbres gros comme des barriques avec les dents aux environs de leurs petits

petits Lacs, & que ces sentinelles criant à l'approche des hommes ou des bêtes, tous les travailleurs se jettent à l'eau & se sauvent en plongeant jusqu'à leurs Cabanes. J'avance ce fait sur le rapport de mille personnes, qui n'ont aucun intérêt de vouloir en imposer par des fables, mais voici ce que j'ai observé moi-même sur cette matiére au Païs de Chasse des *Outagamis*, dont j'ai parlé au commencement de ma seiziéme Lettre. Les Castors se trouvant dans une prairie traversée de quelque ruisseau, ils se déterminent à faire des digues & des chaussées, lesquelles arrêtant le cours de l'eau, causent une inondation sur toute cette prairie, qui se trouve avoir quelquefois deux lieuës de circonférence. Cette digue est faite d'arbres qu'ils coupent avec leur quatre grosses dents incisives, & qu'ils traînent ensuite à la nage. Ces bois étant au fond de cette prairie rangez de travers, ces Animaux se chargent d'herbes & de terre grasse, qu'ils transportent sur leur grande queuë & qu'ils jettent entre ces bois avec tant d'art & d'industrie, que les plus habiles Maçons auroient bien de la peine à faire des murailles à chaux & à ciment qui fussent plus fortes. On les entend durant la nuit travailler avec tant de vigueur & de diligence, qu'on croiroit que ce seroit des hommes, si on n'étoit pas assuré que ce sont des Castors. Les queuës leur servent de *truelles*, leurs dents de *hachez*, leurs pattes de *mains*, & leurs pieds de *rames*, enfin ils font des digues de quatre

ou

ou cinq cens pas de longueur, de vingt pieds de hauteur & de sept ou huit d'épaisseur en cinq ou six mois de tems, quoi qu'ils ne soient que cent travailleurs tout au plus. Il faut remarquer en passant que les Sauvages ne rompent jamais ces digues par scrupule de conscience, se contentant seulement d'y faire un trou, comme je l'expliquerai dans la suite. Outre le talent qu'ils ont de couper des arbres, celui de les faire tomber sur l'eau me paroît tout à fait surprenant, car il faut du jugement & de l'attention pour y réüssir, & sur tout pour prendre au juste le tems que le vent peut les aider à rendre la chûte de ces arbres plus facile, & à les faire tomber sur leurs petits Lacs. Ce n'est pas le plus bel ouvrage de ces Animaux, celui de leurs Cabanes surpasse l'imagination; car enfin il faut qu'ils ayent l'adresse & la force de faire des trous au fond de l'eau pour y planter six pieux, qu'ils ont le soin de placer directement au milieu de l'étang; c'est sur ces six pieux qu'ils font cette petite maisonnette construite en figure de four, étant faite de terre grasse, d'herbe & de branches d'arbres à trois étages pour monter de l'un à l'autre quand les eaux croissent par les pluyes ou par les dégels. Les planchers sont de joncs, & chaque Castor a sa chambre à part. Ils entrent dans leur Cabane par dessous l'eau où l'on voit un grand trou au premier plancher, environné de bois de tremble, coupé par morceaux pour les attirer plus facilement dans

Chasses des Castors dont
J'ay parléen ma 16.eme
letre page

A Iroquois Surprenant les Chasseurs enemis
B Chasseurs rassemblés venant a la rencontre
C Sauvage Surpris et fait prisonier de guerre
D Sauvage Surpris et tué en se defendant
E Iroquois embusqués tirant les des Canots enémis
G Iroquois tirant sur les Canots qui sén fuyent
H Sauvages qui sénfuyent dans leurs Canots
I Canots décorce
L Sauvages qui sénfuyent
M femmes qui sénfuyent portant leurs enfants

Cabane de dix Chasseurs

Distrinct pour une Cabane de 10 Chasseurs
Située au milieu

Etang ou petit lac au milieu duquel
les Castors batissent des Cabanes

leurs cellules lors qu'ils ont envie de manger; car comme c'eſt leur nourriture ordinaire, ils ont la précaution d'en faire toûjours de grands amas, & ſur tout durant l'Automne, prévoyant que les gelées doivent glacer leur étang, & les tenir enfermez deux ou trois mois dans leurs Cabanes.

Je n'aurois jamais fini, ſi je me mettois à faire la deſcription des différens ouvrages de ces ingénieux Animaux, l'ordre établi dans leur petite République, & les précautions qu'ils prennent pour ſe mettre à l'abri de la pourſuite des autres Animaux : ce que je remarque c'eſt que tous les autres qui ſont ſur la terre, en ont d'autres à craindre, quelque forts, agiles ou vigoureux qu'ils puiſſent être, mais ceux dont je parle n'ont uniquement que les hommes à apprehender, car les Loups, les Renards, les Ours, &c. n'ont garde de s'ingérer de les aller attaquer dans leurs Cabanes, quand même ils auroient la faculté de plonger. Il eſt ſûr qu'ils n'y trouveroient pas leur compte, car les Caſtors s'en déferoient fort aiſément avec leurs dents inciſives & tranchantes : Il n'y a donc qu'à terre où ils pourroient être inſultez, & c'eſt ce qui fait auſſi que quoi qu'ils ne s'écartent jamais de vingt pas du bord de leur étang, ils ont des ſentinelles ſur les aîles (comme je l'ai déja dit) qui crient pour les avertir lors qu'ils entendent le moindre bruit.

Il ne me reſte qu'à expliquer la nature des

des Païs où se fait la chasse *des Castors*, dont quelques-uns sont marquez sur ma Carte ; il faut savoir premiérement qu'on ne sauroit marcher quatre ou cinq lieuës dans les Bois de *Canada*, sans trouver quelque petit Lac à Castor, de sorte qu'on pourroit dire que tout ce vaste Continent n'est qu'un Païs de *chassé de Castor* ; mais ce n'est pas ce que j'entens. Ces lieux de chasse dont je parle, sont quantité de petits étangs remplis de ces Animaux, & dont la distance des uns aux autres est peu considérable. Par exemple, celles du *Saguinan*, de l'*Ours qui dort*, de la *Riviére des Puants*, &c. sont de vingt lieuës de longueur, & de maniére qu'en tout cet espace de terrain, il se trouvera soixante petits Lacs de Castors plus ou moins, où certain nombre de Sauvages pourront chasser durant l'Hiver. C'est ordinairement à la fin de l'Automne qu'ils partent de leurs Villages en Canot pour s'aller poster en ces lieux de Chasse ; & comme ils les connoissent mieux que je ne connois les ruës de *Quebec*, ils conviennent entr'eux, chemin faisant, du district de chaque famille ; de sorte qu'arrivant là, ils se divisent par *Tribus*. Chaque Chasseur établissant son domicile au centre du terrain de son district, comme vous le voyez marqué dans cette figure. Il y a huit ou dix Chasseurs dans chaque Cabane, qui pour leur part ont quatre ou cinq étangs. Sur chaque étang il y a tout au moins une loge à Castors, & quelquefois deux ou trois. Ces Chas-

seurs

seurs s'occupent, dès qu'ils se sont cabanez, à faire des piéges à *Loutres*, à *Renards*, à *Ours*, à *Castors terriens* & à *Martres*, sur les bords de leurs étangs, ensuite ils les vont réguliérement visiter tous les jours; mais sur tout, ils aimeroient mieux mourir de faim que de sortir des bornes qu'ils se sont prescrites pour aller piller les bêtes prises aux piéges de leurs Camarades. Ils font très-bonne chere pendant le tems de cette Chasse qui dure quatre mois, trouvant plus qu'ils n'ont besoin, des *Truites*, des *Liévres*, des *Gelinotes de bois*, & des *Ours* en abondance, & quelquefois des *Cerfs* & des *Chevreuils*.

Les Castors se prennent rarement aux piéges, à moins que d'y mettre certain bois de tremble rouge * qu'ils aiment beaucoup, & qui ne se trouve pas facilement. On les prend l'Automne en faisant un grand trou au pied de leur digue pour faire couler toute l'eau de l'étang, ensuite les Castors se trouvant à sec, les Sauvages les tuent tous, à la réserve d'une douzaine de femelles & d'une demi douzaine de mâles, ensuite ils reparent avec beaucoup d'exactitude le trou qu'ils ont fait, & ils font en sorte que l'étang se remplit d'eau comme auparavant.

* *Qui est une espéce de Saule.*

Pour ce qui est de la chasse que l'on fait en Hiver lors que l'étang est glacé, ils font des trous aux environs de la loge des Castors, dans lesquels ils passent des rets de l'un à l'autre, & lors qu'ils sont tendus comme il faut, ils découvrent à coups de hache

hache la Cabane de ces pauvres Animaux qui se jettant à l'eau & venant prendre haleine à ces trous, ils s'envelopent dans les filets : il n'en échape pas un seul, mais comme les Sauvages ne veulent pas les détruire, ils rejettent dans les trous le même nombre de Castors mâles & femelles, comme je viens de vous dire qu'il se pratique dans les chasses qu'ils font en Automne.

On peut les tuer aussi lors qu'ils nagent sur l'eau, ou quand ils viennent à terre couper des arbres, mais il faut être bien caché & ne pas se remuer, car au moindre bruit qu'ils entendent, ils se jettent dans l'eau & plongent jusqu'à leurs Cabanes. Cette maniére de chasser est proprement celle des Voyageurs, qui se trouvant campez proche de quelque étang à Castors tâchent d'en surprendre quelques-uns en s'embusquant derriére quelque souche, ou quelque gros arbre jusqu'à l'entrée de la nuit.

Les Sauvages prennent aussi d'autres Animaux dans ces Païs de Chasse de Castors, en courant de côté & d'autre. J'ai dit qu'ils faisoient des trapes où les *Renards*, les *Loups*, les *Martres* & les *Loutres* se font écraser dès qu'ils mordent à l'appas. J'ai expliqué la maniére dont on fait ces sortes de piéges dans ma Lettre onziéme. Ces machines ne différent les unes des autres qu'en grandeur. Celles des Ours sont les plus fortes, mais ils ne s'y prennent que jusqu'au commencement de l'Hiver, car alors

alors ils cherchent de gros arbres qui soient creux à l'endroit des premiéres branches pour s'y nicher. Plusieurs personnes ont de la peine à croire que ces Animaux puissent vivre trois mois dans ces prisons sans autre nourriture que le suc de leurs pattes qu'ils léchent continuellement. C'est pourtant un fait inconteſtable ; qui ne me paroît pas si difficile à croire, que celui d'y pouvoir grimper, sur tout dans le tems qu'ils sont si gras que deux Sauvages les conduisent où ils veulent avec des gaules ne pouvant presque pas marcher. C'est ce que j'ai vû trois ou quatre fois pendant l'Hiver de 1687. lors que j'hivernai au *Fort-St. Joseph :* car les *Hurons* du parti de *Saentsouan* en amenérent quelques-uns qui ne firent aucune difficulté d'y entrer.

Les Sauvages font aussi des trapes pour les *Castors terriens*, qui, par la raison que j'ai cité dans ma seiziéme Lettre, se logent dans la terre comme les Renards, les Lapins & les Blereaux, & quoi qu'ils soient chassez & poursuivis par les autres Castors, ils font cependant leurs trous aux environs des étangs, des ruisseaux ou des Riviéres. Ceux-ci se prennent aisément à ces piéges, sur tout lors qu'on y met la tête d'un Loutre pour servir d'appas. Il y a une si forte antipathie entre ces deux sortes d'Animaux, qu'ils se font une guerre continuelle.

Les Sauvages m'ont raconté avoir vû quantité de Loutres rassemblez vers le mois

mois de Mai, qui ayant l'audace d'aller attaquer les Caſtors juſques dans leurs Cabanes ſe laiſſoient pourtant repouſſer & chaſſer de l'étang avec perte : & ils ajoûtoient qu'un Caſtor peut ſe défendre vigoureuſement contre trois Loutres à coups de dents & de queuë. Au reſte, les Caſtors des étangs ſe prennent rarement aux trapes, à moins qu'on n'y mette pour ſervir d'appas de ce bois de tremble, dont je vous ai déja parlé. J'ai dit que les Sauvages viſitent chaque jour leurs piéges, apportant dans leurs Cabanes la proye qu'ils y trouvent. Auſſi-tôt les eſclaves écorchent ces bêtes priſes, puis ils en étendent les peaux à l'air, ou à la gelée pour les faire ſecher ; cela dure autant que la fin de la Chaſſe, qui finit par le grand dégel, auquel tems ils mettent leurs Pelleteries en paquets, les tranſportant enſuite juſqu'au lieu où ils ont laiſſé les Canots en arrivant dans ce Païs de Chaſſe.

Quoi que les Sauvages ayent beaucoup à craindre de leurs ennemis, pendant qu'ils ſont diſperſez de côté & d'autre, occupant, comme j'ai dit, plus de vingt lieuës de terrain, ils n'ont preſque jamais la précaution d'envoyer par tout des découvreurs, ce qui fait qu'ils ſont très-ſouvent ſurpris lors qu'ils y penſent le moins. Je pourrois citer ici vingt funeſtes courſes des *Iroquois* dans les Païs de Chaſſe dont je parle, où ils ont égorgé quantité de nos Amis & Alliez. J'ai fait tout ce que j'ai pû pour faire entendre à ces derniers qu'ils manquoient

quoient d'esprit & de conduite en cette rencontre-là, puis qu'ils pouvoient facilement se mettre à l'abri de pareilles insultes, établissant des Cabanes où ils poseroient des Corps de Garde, qui auroient l'œil au guet, pour découvrir les ennemis qui pourroient s'avancer aux environs de ces Païs de Chasses. Ils se contentent de répondre que cela est raisonnable, & qu'il est vrai qu'ils ne dorment point en sûreté. Enfin, ils s'imaginent que leurs ennemis étant occupez à chasser de leur côté, ils sont assez sots pour ne pas prendre aucune précaution. Cependant, je sai que les *Iroquois* en usent tout autrement; ayant des Avant-gardes, & des batteurs d'estrade qui sont toûjours en mouvement, ce qui fait qu'on ne les trouble presque jamais dans leurs Chasses. Au reste, je ne crois pas devoir finir ce chapitre sans rapporter deux occasions où les *Iroquois* ont manqué leur coup en voulant surprendre leurs ennemis, quoi qu'ils ayent parfaitement bien réüssi dans plusieurs autres occasions.

L'année 1680. les *Oumamis* & les *Ilinois* étant à la Chasse près de la Riviére des *Oumamis*, un parti de quatre cens *Iroquois* les ayant surpris, tuérent trente ou quarante Chasseurs & firent trois cens prisonniers, y comprenant les femmes & les enfans. Ensuite après s'être un peu reposez, ils se préparoient à retourner chez eux à petites journées, ayant lieu de croire qu'ils auroient regagné leurs Villages avant que les *Ilinois* & les *Oumamis* eussent eu le tems de

de ſe rallier & d'envoyer des Coureurs pour avertir ceux de ces deux Nations diſperſées qui chaſſoient en des endroits plus éloignez. Mais ils ſe trompérent ſi fort que ces *Ilinois* & *Oumamis* s'étant ralliez au nombre de deux cens, réſolurent de périr plûtôt que de ſouffrir que leurs gens fuſſent emmenez par les *Iroquois*. Cependant, comme la partie n'étoit pas égale, il s'agiſſoit de trouver quelque bon expédient; en effet, après avoir bien refléchi ſur la maniére de les attaquer, ils conclurent qu'on devoit les ſuivre d'un peu loin juſqu'à ce qu'il commençât à pleuvoir. Leur projet réüſſit & le Ciel ſembla le favoriſer, car un jour que la pluye ne diſcontinua point depuis le matin juſqu'au ſoir, ils doublerent le pas dès que l'eau commença à tomber du Ciel, & paſſant à deux lieuës à côté de ces *Iroquois*, ils prirent le devant pour leur dreſſer une embuſcade au milieu d'une prairie, que ces derniers voulurent traverſer pour gagner un bois, où ils avoient deſſein de s'arrêter pour faire de grands feux. Les *Ilinois* & *Oumamis* étant couchez ſur le ventre dans des fougéres, attendirent que les *Iroquois* fuſſent au milieu d'eux pour décocher leurs fléches. Enſuite ils les attaquérent ſi vigoureuſement la caſſe-tête à la main, que ceux-ci ne pouvant ſe ſervir de leurs fuſils les amorces étant mouillées, furent contraints de les jetter par terre pour ſe défendre avec les mêmes armes dont ils étoient attaquez, (j'entens avec leur caſſe-tête) mais comme

j'ai

j'ai dit ci-devant que les *Ilinois* sont une fois plus adroits & plus agiles que les *Iroquois*. Ces derniers furent obligez de ceder aux premiers, se battant en retraite jusqu'à l'entrée de la nuit, après avoir perdu cent quatre vints Guerriers. Le Combat qui ne dura qu'une heure eût duré toute la nuit, si les vainqueurs n'eussent pas craint que leurs gens étant encore liez, & demeurant derriere eux ne fussent exposez à quelque surprise dans l'obscurité, de sorte qu'après les avoir rejoints, & s'être saisi de tous les fusils des fuyards dispersez deçà & delà, ils s'en retournerent en leurs Païs, sans avoir voulu prendre un seul *Iroquois*, de peur de s'affoiblir.

La seconde affaire arriva trois ans après celle-ci, dans le Païs de Chasse des *Outagamis*, où je vous ai marqué dans ma 16. Lettre que le Chef de cette Nation me donna dix Guerriers pour m'accompagner à la *Riviére Longue*. Voici comment le coup se fit. Un corps de mille *Iroquois* étant venu en Canot à la fin de l'Automne jusqu'à la Baye des *Mississagues*, dans le Lac des *Hurons*, sans être découvert, mit pied à terre en ce lieu-là; & comme ils étoient nombreux, ils se mirent en marche, portant des filets pour pêcher dans les petits Lacs & Riviéres, en attendant la saison des glaces qui arriva peu de jours après. Dès qu'elles furent assez fortes pour passer dessus, ils continuerent leur route, côtoyant le grand Lac des *Hurons* jusqu'à cinq ou six lieuës au dessous *du Sault Sainte Marie*

où ils ne voulurent pas aller, craignant de trouver des Coureurs de Bois dans le Fort des Jesuites. Ayant traversé la Baye ils jugerent à propos de faire de très-petites journées, de peur d'être découverts; & ils eurent la précaution de marcher tous de file sur la neige, afin que si par hazard on venoit à découvrir leurs pistes on crût qu'ils ne seroient que trente ou quarante tout au plus. Ils marcherent de cette maniére jusqu'au quinze ou vintiéme de Février, sans qu'on les apperçût, mais malheureusement pour eux quatre Sauteurs les ayant vû passer en si grand nombre sur un petit Lac, coururent à toute jambe au Païs de Chasse des *Outagamis* pour les en avertir, quoiqu'ils fussent en guerre avec eux. Cependant le dégel étant survenu contre l'attente de ces *Iroquois*, qui comptoient d'avoir encore une vingtaine de jours de gelée selon la coûtume ordinaire de la saison, leur fit doubler le pas, cherchant les passages les plus étroits & les moins fréquentez. Les *Outagamis* étoient fort embarrassez du parti qu'ils avoient à prendre. Il est sûr qu'ils pouvoient ratraper leurs Villages en toute sureté, mais ils auroient été contraints d'abandonner leurs femmes & leurs enfans qui n'auroient pas eu la force de courir aussi vite que les hommes. Enfin après avoir tenu Conseil entr'eux, ils résolurent de s'avancer jusqu'à un certain passage d'une demi lieuë de longueur, & de trente pas de largeur entre deux petits Lacs, par où ils voyoient bien que les *Iroquois* devoient absolument

lument passer. Ces *Outagamis* n'étant que quatre cens jugerent à propos de se partager en deux Corps, c'est-à-dire, que deux cens se tiendroient à un bout du passage, qu'ils fortifierent aussi-tôt de pieux dans une traverse de pieux d'un Lac à l'autre; & que les deux cens qui restoient s'en iroient à un quart de lieuë à côté de l'autre bout du passage par lequel les *Iroquois* devoient entrer, afin qu'après avoir coupé chacun un pieu, ils accouruſſent diligemment pour le fermer, & qu'aussi-tôt que les *Iroquois* auroient enfilé le chemin les découvreurs envoyez pour observer leur marche, viendroient promptement en donner avis, ce qui fut ponctuellement executé; car dès que ce gros parti qui cherchoit les chemins les plus étroits fut entré dans celui-ci, les deux cens *Outagamis* qui étoient à un quart de lieuë à côté, accoururent de toute leur force, portant assez de pieux pour fermer ce petit espace de terrain borné par les deux petits Lacs; de sorte qu'ils eurent tout le tems de les planter & de les appuyer avec de la terre avant que les *Iroquois*, étonnez d'avoir trouvé le chemin fermé à l'autre bout, fussent revenus sur leurs pas, pour se voir renfermez entre deux barricades. Or quoique, comme je vous l'ai déja dit bien des fois, les Sauvages n'ayent jamais eu la témérité d'attaquer un reduit de cinquante pieux, ces *Iroquois* ne laisserent pas de vouloir essayer le coup; ils vinrent en foule à toute jambe pour forcer la nouvelle Barricade, mais ils lâcherent pied dès la

premiére décharge que les *Outagamis* firent entre l'eſpace des pieux, car ils n'avoient pas eu le temps de les joindre comme il faut. Les *Iroquois* ſe voyant ainſi renfermez crurent que le nombre des *Outagamis* étoit plus grand. Cependant il étoit queſtion de ſortir de cette priſon; or de ſe jetter dans l'eau pour traverſer l'un de ces Lacs il y avoit de la vie, outre qu'il falloit avoir bonne haleine & bon cœur, car le trajet étoit large & l'eau très-froide, les glaces ne faiſant que de ſe fondre: pendant ce tems-là les *Outagamis* fortifioient leurs barricades de mieux en mieux; envoyant des coureurs diſperſez de diſtance à autre ſur les rives de ces deux étangs pour aſſommer tous ceux qui voudroient aborder à la nage.

Malgré toutes ces précautions les *Iroquois* trouverent un expedient merveilleux qui fut de travailler à faire des radeaux avec les arbres dont ils étoient environnez; mais les coups de hache retentiſſant un peu trop fort, firent juger aux *Outagamis* du deſſein qu'ils avoient, ce qui fut cauſe qu'ils firent des Canots de peau de Cerfs pour roder ſur ces deux étangs durant la nuit. Ces radeaux furent faits en cinq ou ſix jours, pendant lequel tems les *Iroquois* pêcherent des Truites en quantité à la vûë des *Outagamis*, qui ne pouvoient l'empêcher. Il n'étoit plus queſtion que de traverſer l'un des Lacs, & de ſe bien battre en abordant à terre, au cas que leur navigation ſecrete fut découverte. Pour mieux réuſſir ils firent une feinte dont le ſuccès eut été infaillible,

ble, si le fonds de ces Lacs n'eut pas été bourbeux. Car ayant sacrifié vers la minuit sur l'un des deux Lacs vingt esclaves qu'ils obligerent à pousser un radeau, ils se mirent en devoir de passer l'autre étang sur la même voiture, se servant de grandes perches ou lates au lieu de rames; mais comme ces perches s'enfonçoient tellement dans la vase que nos navigateurs avoient beaucoup de peine à les retirer, cela les fit aller plus lentement; si bien que les *Outagamis*, qui d'abord avoient pris le change, en s'attachant aux esclaves, eurent le tems de courir à l'autre Lac, où ils apperceurent les *Iroquois*, éloignez du bord environ la portée du mousquet. Dès que ceux-ci se trouverent à trois pieds d'eau ils s'y jetterent fusil bandé, essuyant les vigoureuses décharges des *Outagamis* qui n'étoient que trois cens, parce qu'ils avoient laissé cinquante hommes à chaque barricade. Ce fut un miracle que les *Iroquois* ne furent pas tous assommez en gagnant terre, car ils enfonçoient dans la vaze jusqu'au genou. Il est vrai que comme c'étoit pendant la nuit, tous les coups des *Outagamis* ne portoient pas; quoi qu'il en soit, il en demeura cinq cens sur l'eau, & le reste ayant pris terre malgré la resistance de l'ennemi, ces *Iroquois* débarquez attaquerent si vigoureusement les *Outagamis*, que si les cent hommes destinez à la garde des barricades n'étoient accourus promptement au bruit de la mousqueterie, les pauvres *Outagamis* étoient en risque de rester sur la place. Ils se batirent jusqu'au

jour pêle mêle avec une rage épouvantable, dispersez deçà & delà dans le bois, les gens de même parti se tuant les uns les autres sans se connoître ; mais les *Iroquois*, qui jusques-là s'étoient obstinez à ne pas ceder le champ de bataille à cause de leurs blessez, & aussi parce qu'ils ne vouloient pas que les *Outagamis* profitassent de la chevelure de leurs morts, furent obligez de lâcher pied, sans être poursuivis, & ils s'enfuïrent à une demi lieuë, où ils se rallierent. J'ai sû par divers *Iroquois* quelques années après ce Combat, que ceux qui restoient, vouloient recommencer un nouveau choc, mais comme la poudre leur manquoit, & que d'ailleurs ils étoient obligez de repasser sur les terres des *Sauteurs* pour s'en retourner dans leur Païs par le même chemin, ils changerent de résolution, en quoi ils eurent grand tort, car étant encore au nombre de trois cens, ils eussent infailliblement été les plus forts, les *Outagamis* étant plus foibles d'un tiers, & ayant perdu la moitié de leurs gens dans ce violent combat, outre que parmi les deux cens qui restoient, il y avoit trente blessez ; ceux-ci s'étant retranchez dans le même endroit où l'action s'étoit passée, donnerent leur premier soin à panser les blessez tant ceux des *Iroquois* que les leurs, & après avoir pelé la tête de tous les morts ennemis, ils envoyerent des découvreurs pour observer la marche des *Iroquois*, ensuite ils retournerent chez eux sans rien craindre.

Arri-

Arrivez à leurs Villages, ils débuterent par une action de reconnoissance envers les quatre *Sauteurs* qui les avoient avertis de l'aproche des *Iroquois*, les proclamant grands Chefs de guerre, leur faisant part de la moitié de leur Chasse, qui se montoit à plus de 60000 écus, & prétendant que ces quatre *Sauvages* devoient hériter des Castors & des autres Pelleteries des *Outagamis* qui avoient peri dans le Combat: enfin après avoir fait à ces donneurs d'avis toute la bonne chere possible & tous les honneurs qu'ils sont capables de rendre à la maniére du Païs, ils les renvoyerent en Canot au *Saut Sainte Marie* par la *Baye des Puans* avec une escorte de cinquante Guerriers. Ceux-ci refuserent en vain les presens & le Cortege, parceque les deux Nations étoient en guerre; on les força de les accepter, & c'est ce qui fut cause que la Paix se fit entr'elles au bout de quatre mois. En voila, ce me semble, assez pour vous faire concevoir les risques que les Sauvages courent à la Chasse des *Castors*: cependant, quoique je ne fasse que finir deux avantures de guerre, je ne laisserai pas de vous aprendre dans le chapitre suivant en quoi consiste leur Art militaire, vous y verrez un détail qui pourra vous divertir & faire plaisir à vos Amis.

Guerre des Sauvages.

LE *Sauvage* nommé le *Rat*, dont je vous ai parlé si souvent, m'a dit plusieurs fois que la chose du monde qui embarrassoit le plus son esprit, c'étoit de voir que les hommes fissent la guerre aux hommes. *Vois-tu*, disoit-il, *mon frere, nos Chiens s'accordent parfaitement bien avec ceux des* Iroquois, *& ceux des* Iroquois *avec ceux des* François. *Je ne sache point que les animaux de la même espece se fassent la guerre à l'exemple des hommes qui paroissent moins Naturels en cela que les bêtes. Pour moi, je croi*, continuoit-il, *que si les animaux pouvoient penser, raisonner, & se communiquer leurs sentimens, il leur seroit facile de détruire tout le genre humain; car enfin si les Ours & les Loups étoient capables de former une République, qui les empêcheroit de s'attrouper dix ou douze mille & de venir fondre sur nous; aurions-nous en ce cas-là de quoi nous defendre? rien ne leur seroit plus aisé que d'escalader nos Villoges pendant la nuit, renverser nos Cabanes & nous devorer. Pourrions-nous entreprendre une Chasse sans courir le danger d'être déchirez? nous serions reduits à vivre de glands, & de racines, privez d'armes & de vêtemens, & toûjours en risque de tomber entre les pattes de ces Animaux feroces; ne serions-nous pas obligez de ceder à leur force & à leur adresse? Concluons donc, mon cher frere, que la Raison des hommes est le plus grand instrument de leur malheur, & que s'ils n'a-*

n'avoient point la faculté de penser, de raisonner & de parler, ils ne se feroient pas la guerre comme ils font sans aucun égard à l'humanité & à la bonne foi.

Voilà la Morale d'un Sauvage, qui se mêle de Philosopher sur la coûtume de tuer les hommes avec justice & avec honneur. Les Jesuites tâchent de détruire ce scrupule par leurs raisons bonnes ou mauvaises; ce qu'ils font aussi sur plusieurs autres matiéres; les Sauvages les écoutent, mais ils leur avouent franchement qu'ils ne les conçoivent pas.

Les Sauvages se font la guerre au sujet de la Chasse ou du passage sur leurs terres, parce que les limites sont réglées. Chaque Nation connoit les bornes de son Païs. Mais ces *Amériquains* sont aussi cruels envers leurs ennemis qu'ils sont équitables envers leurs Alliez; car il se trouve parmi eux des Nations qui traittent leurs prisonniers de guerre avec la derniére inhumanité; Je vous la ferai mieux connoître dans la suite. Lorsque les *Européens* s'ingerent de reprocher à ces Sauvages leur ferocité, ils vous répondent froidement que la vie n'est rien, qu'on ne se vange pas de ses ennemis en les égorgeant, mais en leur faisant souffrir des tourmens longs, âpres & aigus; & que s'il n'y avoit que la mort à craindre dans la guerre, les femmes la feroient aussi librement que les hommes. A l'âge de vingt ans ils commencent à endosser le harnois, & le quittent à leur cinquantiéme année. S'ils portent les armes plûtôt ou plus

tard ce n'eſt que pour marauder, mais ils ne ſont point compris dans le nombre des guerriers.

Le fort des *Iroquois*, c'eſt de ſe battre dans une Forêt avec des armes à feu; car ils tirent fort adroitement, outre qu'ils ſavent très-bien menager leur avantage, ſe couvrant des arbres, derriére leſquels ils tiennent ferme ſans lâcher le pied après avoir fait leur décharge, quoique leurs ennemis ſoient quelquefois doublement ſuperieurs. Mais comme ils ſont plus grands & moins agiles que les Méridionaux, ils ſont moins propres à manier la maſſuë, & à cauſe de cela ils ſont preſque toûjours défaits en pleine campagne où l'on ſe bat avec cet inſtrument, ce qui fait qu'ils évitent les prairies autant qu'il leur eſt poſſible.

Les Sauvages ne ſe font la guerre que par ſurpriſe, c'eſt à dire que ceux qui découvrent ſont preſque toûjours aſſurez de vaincre; ayant à choiſir d'attaquer à la pointe du jour ou dans les défilez les plus dangereux.

Les Sauvages prennent toutes les précautions imaginables pour couvrir leur marche pendant le jour, envoyant des découvreurs de tous côtez, à moins que le Parti ne ſe ſente aſſez fort pour n'avoir rien à craindre; car alors ils ſe contentent de marcher fort ſerrez. Mais autant ſe négligent-ils pendant la nuit, n'ayant ni ſentinelles, ni corps de garde à l'entrée de leur camp; ils font la Chaſſe des Caſtors avec la même aſſurance & la même ſecurité.

rité. M'étant informé de la raison de cette mauvaise discipline, l'on m'a assûré que ces Sauvages en usoient ainsi par présomption, comptant assez sur la réputation de leur valeur, pour s'imaginer que leurs ennemis n'auront pas l'audace de les attaquer, & que lorsqu'ils envoyent à la découverte pendant le jour, c'est moins par la crainte qu'ils ont d'en être surpris, que par le desir qu'ils ont de les surprendre.

Quantité de Nations Sauvages en *Canada* tremblent au seul nom des *Iroquois*; car ceux-ci sont braves, experts, entreprenants, & capables de bien executer un projet. Il est vrai qu'ils sont moins alertes que la plûpart de leurs ennemis, & moins adroits pour le combat de la massuë; c'est pour cela qu'ils ne forment jamais que des partis nombreux, & qu'ils marchent à plus petites journées que les autres Sauvages. Au reste vous avez dû voir à la table des Nations de *Canada* celles qui sont belliqueuses & celles qui ne sont propres qu'à chasser.

Les Sauvages ont des talens merveilleux pour faire une guerre de surprise, car ils connoissent mieux la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe & sur les feuilles, que les *Européens* ne le pourroient connoître sur la neige ou sur le sable mouillé. Outre cela ils distinguent facilement si ces traces sont vieilles ou nouvelles, aussi bien que le nombre & l'espece qu'elles designent, & ils suivent ces vestiges des jours entiers sans prendre le change: c'est une verité

dont je ne saurois douter après en avoir été tant de fois le témoin.

Les Guerriers n'entreprennent jamais rien sans l'avis des *Anciens* auſquels ils proposent les desseins qu'ils ont de faire des parties : ces Vieillards s'assemblent alors, & ils déliberent sur les propositions des *Guerriers* ; ensuite l'Orateur sortant de la Cabane du Conseil déclare tout haut ce que l'on a resolu sur les propositions, afin que tout le Village en soit informé.

Il faut remarquer que chaque Village a son grand *Chef de guerre*, qui pour sa valeur, sa capacité, & son experience, a été proclamé tel d'un consentement unanime. Cependant ce titre ne lui donne aucun pouvoir sur les *Guerriers* ; ces sortes de gens ne connoissant point la subordination Militaire non plus que la Civile. Cela est tellement vrai que si ce *Grand Chef* s'avisoit de commander quelque chose au moindre homme de son parti, celui-ci qui ne sera peut-être qu'un fat & qu'un malotru, est en droit de répondre nettement à cette figure de Capitaine qu'il ait à faire lui-même ce qu'il ordonne aux autres ; mais le cas est si rare que je ne sai si l'on en pourroit citer un exemple. Cette indépendance néanmoins ne cause aucun préjudice. Le Grand Chef sans être revêtu de pouvoir & d'autorité ne laisse pas de trouver un parfait acquiescement ; car à peine il ouvre la bouche pour dire, je trouve à propos ceci ou cela, il faudroit détacher dix ou vingt hommes &c. que la chose est exécutée.

cutée sur le champ, & sans la moindre opposition. Outre ce *Grand Chef*, il y en a quelques autres, qui ont chacun certaine quantité de Guerriers, attachez à eux par considération & par amitié; de sorte que ceux-ci ne sont regardez comme Chefs que par les gens de leur Famille & de leur Parti.

Quand les Anciens trouvent à propos qu'un Parti de *Guerriers* se mette en campagne, le *Grand Chef de Guerre* qui se trouve toûjours au *Conseil*, a le privilége de se mettre à la tête préférablement à tout autre, ou de demeurer au Village si bon lui semble. S'il arrive qu'il veuille marcher, il fait crier dans toutes les ruës du Village par le *Crieur* de la Nation qu'un tel jour il donne un festin de Guerre aux gens qui voudront bien s'y trouver. Alors ceux qui ont envie d'être du Parti, font porter leurs plats à la Cabane de ce *Grand Chef* au jour nommé, ne manquant pas de s'y trouver avant midi. L'Assemblée étant complette, le Grand Chef sort dans la Place publique la massuë à la main, & suivi de ses Guerriers qui s'asseyoient autour de lui. Aussi-tôt six Sauvages portant chacun une espéce de timbale propre plûtôt au charivari qu'au son de la guerre, viennent s'accroupir au pied d'un poteau planté au centre de ce grand Cercle: en même tems le Grand Chef regardant fixement le Soleil, ce que toute sa troupe fait aussi à son imitation, il harangue le *Grand Esprit*; après quoi l'on offre ordinairement un Sa-

crifice. Cette cérémonie achevée, il chante ſa chanſon de Guerre, pendant que les Timbaliers battent la meſure à leur maniére, & à la fin de chaque période qui contient un de ſes exploits, il donne un coup de maſſuë au poteau. Le Grand Chef ayant fini ſa chanſon, chaque *Guerrier* chante la ſienne avec la même méthode, pourvû cependant qu'il ait fait une campagne, autrement il eſt obligé de garder le ſilence. Enſuite la troupe rentre dans la Cabane du Chef où le repas ſe trouve préparé.

S'il arrive que le *Grand Chef* ne juge pas à propos de commander le parti, & qu'il veuille demeurer au Village; les Guerriers, qui ont deſſein de marcher, choiſiſſent un des petits Chefs dont je viens de parler. Celui-ci obſerve les mêmes cérémonies de Harangue, de Sacrifice, de danſes, & du feſtin qui ſe continuë chaque jour juſqu'à celui du départ.

Parmi les Sauvages de *Canada*, quelques uns de ces Partis font la moitié ou les trois quarts du chemin en Canot. Ce ſont ceux qui habitent ſur les rives des Lacs, auſſi-bien que les *Iroquois*; ceux-ci ont cet avantage ſur leurs ennemis qu'ils ſont tous armez d'un bon fuſil, au lieu que les autres ne portant cet inſtrument que pour la Chaſſe, il n'y a ordinairement que la moitié du Parti pendant le voyage qui en ſoit pourvû, ce qui fait que plus ils approchent du Païs de leurs ennemis, moins ils s'écartent pour chaſſer, ſur tout

avec

avec les armes à feu dont le bruit les pourroit faire découvrir. Dès qu'ils sont à trente ou quarante lieuës du danger, ils ne chassent plus, se contentant de porter chacun un petit sac de farine de bled d'Inde de la pesanteur de dix livres, laquelle ils mangent détrempée avec un peu d'eau sans être cuite, n'osant pas faire de feu.

Si ces Peuples qui font la guerre aux *Iroquois*, sont *Ilinois*, *Outagamis*, *Hurons* ou *Sauteurs*, & que ces Partis veuillent faire un coup de main, ne fussent-ils que trente, ils n'hésitent pas à s'avancer jusqu'au pied du Village des ennemis, comptant sur la vîtesse de leurs jambes, en cas qu'ils fussent découverts. Cependant, ils ont la précaution de marcher l'un après l'autre, & celui qui se trouve le dernier a l'adresse de répandre des feuilles pour couvrir la piste. Après avoir franchi ce pas périlleux, & lors qu'ils sont entrez dans les champs des *Iroquois*, ils courent toute la nuit, passant la journée couchez sur le ventre dans de petits Bois ou dans des brousailles, tous ensemble, ou dispersez. Vers le soir, ou si-tôt que le Soleil est couché, ils sortent de leur embuscade attaquant tous ceux qu'ils rencontrent, sans distinction d'âge ni de Sexe; la coûtume de ces Guerriers est de n'épargner ni les enfans, ni les femmes. Lors qu'ils ont fini leur massacre, & qu'ils ont leyé la chevelure des morts, ils ont encore la hardiesse de faire le cri lugubre. Appercevant de loin quelques *Iroquois*, ils s'efforcent de leur

leur faire entendre qu'on a tué quelques-uns de leurs gens, qu'ils viennent leur donner la sepulture, que l'action s'est faite par un tel Chef, & par une telle Nation, après quoi ils s'enfuyent tous le plus vîte qu'il leur est possible par des chemins différens, jusqu'à certain rendez-vous à trente ou quarante lieuës de là, sans être poursuivis des *Iroquois*, qui ne se donnent pas cette peine, sachant bien qu'ils n'ont pas les jarrets assez souples pour les pouvoir atteindre.

Si ces Partis sont de deux ou trois cens hommes, ils tentent d'entrer adroitement la nuit dans le Village, faisant escalader les palissades par un ou deux Guerriers pour ouvrir les portes, en cas qu'elles soient fermées; mais il faut remarquer que les *Outaouas* aussi-bien que les autres Sauvages, qui n'ont ni tant de cœur, ni tant d'agilité, se contentent de chercher les *Iroquois* dans leur Païs de Chasse ou de Pêche, n'osant approcher de leurs Villages qu'à la distance de quarante lieuës, à moins qu'ils ne soient assûrez d'un azile en cas qu'ils soient découverts ou poursuivis; ces lieux de refuge ne peuvent être que de petits Forts gardez par les *François*.

Les Sauvages ne font jamais de prisonniers aux portes des Villages de leurs ennemis, à cause de la diligence qu'ils sont obligez de faire, courant jour & nuit pour se sauver. C'est ordinairement dans les Païs de Chasse, de Pêche, & en d'autres lieux

lieux où l'avantage de la surprise leur donne celui de la Victoire, qu'ils se saisissent de leurs ennemis ; alors le Parti le plus foible après avoir bien combattu, étant obligé de ceder & de se battre en retraite sans ordre ni discipline, & fuyant chacun de son côté, il ne se peut faire que les Vainqueurs ne fassent des prisonniers. Il y a des Sauvages assez forts & assez adroits pour terrasser un homme, & le lier dans un moment. Mais il s'en trouve parmi les Vaincus, qui aiment mieux se tuer que de se laisser prendre ; & d'autres qu'on est contraint de blesser pour en venir à bout. Dès qu'un Sauvage est lié il chante sa chanson de mort, de la maniére que je l'ai exprimé dans ma vingt-troisiéme Lettre. Les *Iroquois* qui ont le malheur d'être pris, n'ont qu'à se préparer à des tourmens affreux s'ils tombent entre les mains des *Oumamis*, des *Outaouas*, des *Algonkins*, & des Sauvages de l'*Acadie* ; car ces Peuples sont extrêmement cruels envers leurs captifs ; le moindre supplice qu'ils leur font souffrir, c'est d'obliger ces misérables à mettre le doigt dans le trou de la pipe du Victorieux lors qu'il fume, ce qui sert d'amusement à celui-ci pendant le voyage. Les autres Nations en usent avec beaucoup plus d'humanité. Ce n'est pas que depuis quelques années les *François* tâchent de leur persuader de faire à leurs ennemis le même traitement qu'ils en reçoivent. L'on doit conclurre de là qu'il faut faire une grande différence entre les divers Peuples

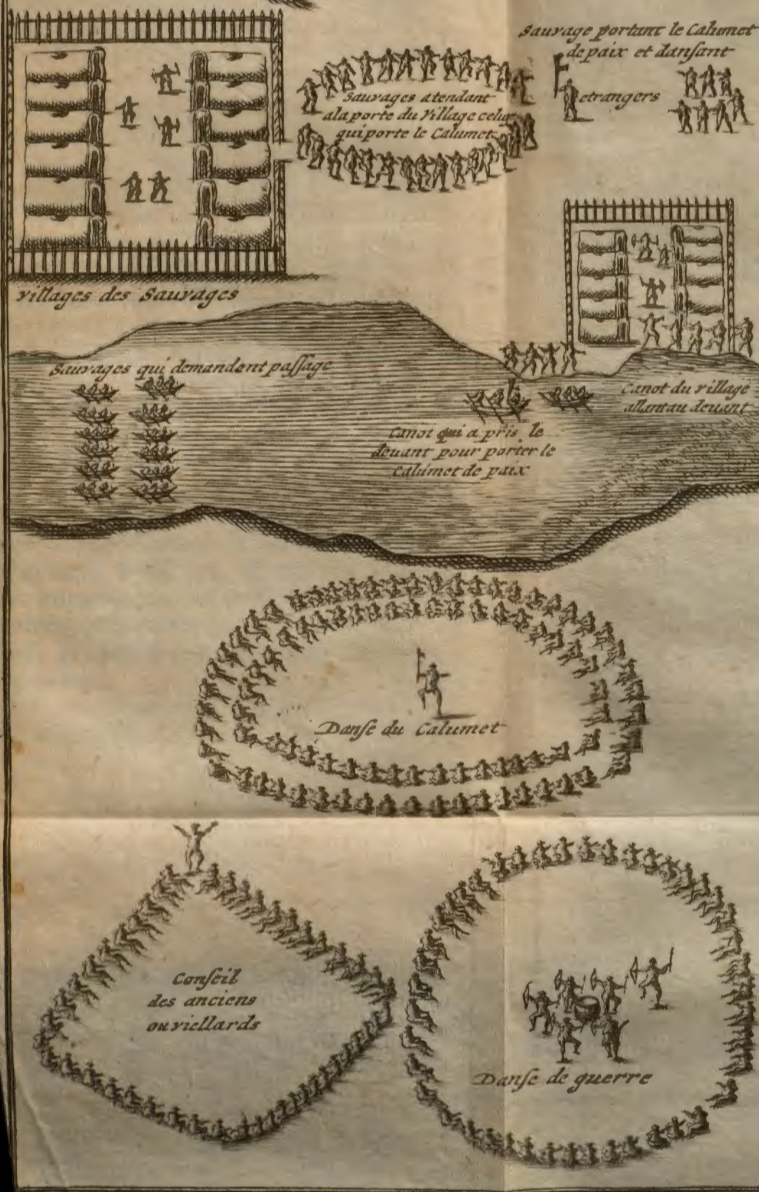
Peuples du *Canada*, les uns ſont bons, les autres mauvais ; les uns belliqueux, les autres lâches ; les uns agiles & les autres lourds & peſants ; en un mot, il en eſt de cette partie de l'*Amérique* comme de nôtre *Europe*, où chaque Nation ne ſe reſſemble pas dans le bien & dans le mal : de ſorte que les *Iroquois*, & ceux que je viens de nommer avec eux, brûlent la plûpart de leurs captifs, pendant que les autres ſe contentent de les retenir dans l'eſclavage ſans en faire mourir aucun. C'eſt des premiers dont je parlerai dans les trois articles ſuivans. Si-tôt qu'un Parti de ces Barbares approche du Village, ils font autant de cris de mort qu'ils ont perdu d'hommes, & lors qu'ils n'en ſont plus éloignez que de la portée d'un mouſquet, ils recommencent le chant funeſte & le répétent autant de fois qu'ils ont tué d'ennemis. Alors la jeuneſſe au deſſous de ſeize ans, & au deſſus de douze, ſe met en haye armée de bâtons pour en frapper les priſonniers, ce qu'ils éxécutent de toute leur force, dès que les Guerriers ont fait leur entrée, portant au bout de leurs arcs les chevelures de ceux qu'ils ont tuez.

Le jour ſuivant les Anciens s'aſſemblent au Conſeil pour la diſtribution des priſonniers, qui ſont ordinairement preſentez aux femmes ou filles de qui les parens ont été tuez, ou à celles qui manquent d'eſclaves ; le partage étant fait, trois ou quatre jeunes coquins de quinze ans les prennent & les conduiſent chez ces femmes

ou

Calumet de paix qui est une grande pipe &c.

Tom. 2. pag. 187.



ou chez ces filles. Or si celle qui reçoit le sien veut qu'il meure, elle lui dit que son pere, son frere, son mari, &c. n'ayant point d'esclave pour le servir dans *le Pais des Morts*, il est nécessaire qu'il parte incessamment : & s'il y a des preuves que ce misérable prisonnier ait tué des femmes, ou des enfans durant sa vie; ces jeunes Bourreaux le ménent au Bucher où ils lui font souffrir ces cruautez atroces, dont je vous ai parlé dans ma vingt-troisiéme Lettre, & souvent même quelque chose encore de plus horrible. Mais si l'infortuné captif peut vérifier qu'il n'a jamais tué que des hommes, ils se contentent de le fusiller. Si cette femme, ou fille, veut le sauver (ce qui arrive assez souvent) elle le prend par la main, & après l'avoir fait entrer dans sa Cabane elle coupe ses liens, lui faisant donner des hardes, des armes, & dequoi manger & fumer: Elle accompagne ordinairement cette honnêteté de ces paroles; *Je t'ai donné la vie, je t'ai délié, prens courage, sers moi bien, n'aye pas le cœur mauvais, & tu auras sujet de te consoler d'avoir perdu ton Païs & tes Parens.* Les femmes *Iroquoises* adoptent quelquefois les prisonniers qu'on leur donne pour s'en servir à leur gré, & alors ils sont regardez comme gens de la Nation. Quant aux femmes prisonniéres on les distribuë aux hommes, & ceux-ci leur accordent infailliblement la vie.

Il faut remarquer que les Sauvages de *Canada* n'échangent jamais leurs prisonniers.

niers. Dès qu'ils ſont liez, ils ſont conſidérez comme morts de leurs Parens, auſſi-bien que de toute leur propre Nation, à moins qu'ils n'ayent été ſi fort bleſſez (quand on les a pris) qu'il leur ait été impoſſible de ſe tuer eux-mêmes ; en ce cas, ils les reçoivent lors qu'ils peuvent ſe ſauver, au lieu que quand les autres reviendroient, ils ſeroient méconnus même de leurs plus proches, & perſonne ne voudroit abſolument les recevoir. La maniére dont les Sauvages font la Guerre eſt ſi rude qu'il faut avoir des corps de fer, pour réſiſter aux fatigues qu'ils ſont obligez d'eſſuyer : Tellement que cela joint au peu de quartier qu'ils ſe font les uns aux autres, n'épargnant ordinairement ni femmes, ni enfans, il ne faut pas s'étonner ſi le nombre de leurs Guerriers eſt ſi petit ; à peine quelquefois s'en trouve-t-il mille dans une Nation.

Les Sauvages ont aſſez de peine à ſe réſoudre de déclarer la Guerre. Il faut qu'ils tiennent bien des Conſeils, & qu'ils ſoient très-aſſurez des Nations voiſines dont ils demandent l'Alliance ou la Neutralité. Outre cela, ils veulent connoître à fonds les intentions de celles qui ſont les plus éloignées, afin de prendre des meſures juſtes, examinant ſérieuſement les ſuites & tâchant de prévoir tous les accidens qui pourroient ſurvenir. Ils ont la précaution d'envoyer chez les Peuples avec leſquels ils veulent s'allier, pour ſavoir adroitement ſi les *Anciens* ont d'aſſez bonnes têtes pour

Armes des outagamis apellés renards

Armes des outchipoues appelés Sauteurs

Armes des pouteouatamis appellés puants

Armes des oumamis

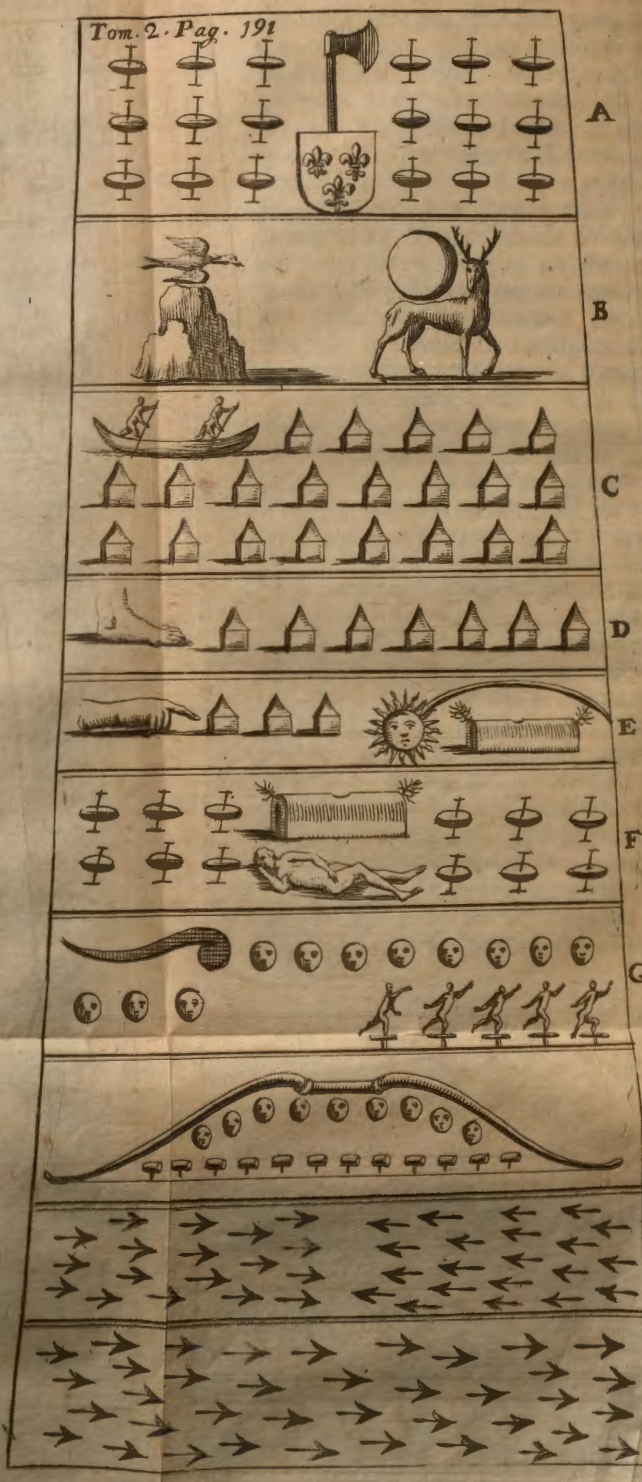
pour gouverner & conseiller judicieuse-ment & à propos leurs *Guerriers*, dont ils veulent connoître le nombre aussi bien que la valeur & l'expérience. Après cela ils considérent les moyens de faire leur commerce de Pelleteries avec les *François* sans desavantage, & ceux de pouvoir chasser les Castors durant l'Hiver sans courir aucun danger. Ils proposent sur tout à leurs Alliez de ne finir point la guerre, qu'après avoir entierement détruit leurs ennemis, ou les avoir obligez d'abandonner leur Païs. Tel fut l'engagement du *Rat* avec Mr. *Denonville*, comme je l'ai dit cidevant.

La maniére dont les Sauvages se déclarent la guerre, c'est en renvoyant un esclave de la Nation avec laquelle ils veulent se brouiller; & lui recommandant de porter au Village de ses gens une hache dont le manche est peint de rouge & de noir. Quelquefois ils en renvoyent trois ou quatre, ausquels ils font promettre avant que de partir, qu'ils ne porteront point les armes contre eux, ce que ceux-ci observent ordinairement sur leur parole.

Il ne me reste plus qu'à vous dire comment ils font la Paix. Il faut savoir que ce n'est jamais qu'après une longue guerre que les Sauvages tâchent d'entrer en accommodement. Mais lors qu'ils connoissent qu'il est de leur intérêt d'en venir là, ils détachent cinq, dix, quinze ou vingt *Guerriers*, plus ou moins, pour aller faire des propositions à leurs ennemis; quelquefois ces En-

Envoyez vont par terre, & quelquefois en Canot portant toûjours le Grand *Calumet de Paix* à la main, à peu près comme un Cornette porte ſon étendard. Je vous ai dit dans ma ſeptiéme Lettre, la vénération que tous les Sauvages de *Canada* ont pour cette fameuſe pipe ; il n'y a point d'exemple qu'ils en ayent jamais violé les droits ſacrez ayant l'Ambaſſade du *Chevalier Do*, en revanche de l'affaire du *Rat*, comme il eſt expliqué dans ma dix-ſeptiéme Lettre. Dès que ces Envoyez par terre arrivent à la portée du mouſquet du Village, quelques jeunes gens en ſortent, & ſe placent en figure ovale. Auſſi-tôt celui qui porte ce grand *Signe de Paix*, s'avance vers eux chantant & danſant la danſe du Calumet, ce qui ſe fait pendant que les Anciens tiennent conſeil. Si les Habitans du Village ne trouvent pas à propos d'accepter la Paix; l'*Orateur* vient haranguer le porteur du Calumet, qui va rejoindre ſes Compagnons : on régale cette bande pacifique de préſens, qui conſiſtent en tentes, bled, viande & poiſſon; mais on lui ſignifie de ſe retirer dès le lendemain. Si au contraire les Anciens conſentent à la Paix, l'on va au devant de ceux qui la propoſent, on les fait tous entrer dans le Village, & on les loge parfaitement bien, en les défrayant copieuſement pendant tout le temps de la Négociation. Ceux qui abordent par eau détachent un Canot pendant que les autres demeurent derriére, & dans le moment qu'il approche du Village, on en-

Tom. 2. Pag. 191



envoye un autre Canot au devant de lui pour le recevoir & pour le conduire à l'Habitation, où les Cérémonies que je viens de dire se font aussi de la même maniére. Ce *grand Calumet* sert aussi à tous les Sauvages amis qui demandent passage, soit par terre soit en Canot, pour aller à la guerre ou à la Chasse.

Des Armoiries de quelques Nations Sauvages.

APrès tout ce que je vous ai dit de l'ignorance des Sauvages à l'égard des Sciences, vous ne trouvérez pas étrange de ce qu'ils ignorent aussi celle du Blason. Les figures ici jointes vous paroîtront ridicules, j'en suis sûr, car elles le sont effectivement; mais au bout du compte il faut se contenter d'excuser ces miserables sans se moquer de leur imagination extravagante. Il suffit que ces Armoiries leur servent, telles que vous les voyez, au seul usage que voici.

Lors qu'un parti de Sauvages a fait quelque coup sur les ennemis, en quelque endroit que ce puisse être, les vainqueurs ont le soin de peler des arbres jusqu'à cinq ou six pieds de hauteur à tous les endroits où ils s'arrêtent en s'en retournant en leurs Païs; ensuite à l'honneur de leur Victoire ils y peignent certaines images, avec du charbon pilé, & broyé dans la graisse ou dans l'huile. Ces marques que vous verrez dépeintes & expliquées au chapitre suivant demeurent comme gravées sur cèt arbre

arbre dépouillé de son écorce quelquefois dix ou douze ans sans que la pluye les puisse effacer.

Ils font ceci pour faire connoître aux allans & aux venans l'exploit qu'ils ont fait. Les armes de la Nation & même quelquefois la marque particuliére du Chef du parti, y sont peintes avec les couleurs &c. dont je me suis avisé de vous faire la description.

Les cinq Nations *Outaouaſes* portent de *Sinople* à quatre Elans de *Sable* cantonnez & regardant les quatre angles de l'écu au monceau de gravier en cœur.

Les *Ilinois* portent à la feuille de Hêtre, au papillon d'*argent*.

Les *Nadoueſſis*, ou *Scioux*, portent à l'écureuil de *Gueule* mordant une Citrouille d'*or*.

Les *Hurons* portent au Castor de *Sable* acroupi sur une Cabane d'*argent* au milieu d'un étang.

Les *Outagamis* portent à la prairie de *Sinople* traversée d'une Riviére serpentant en pal, a deux Rénards de *Gueule* aux deux extremitez de la Riviére, Chef & pointe.

Les *Pontéouatamis* appellez *Puants*, portent au chien d'*argent* dormant sur une natte d'*or*. Ceux-ci suivent moins les régles du Blason que les autres.

Les *Oumamis* portent à l'Ours de *Sable*, déchirant de ses deux pattes un arbre de *Sinople*, moussu & couché en face.

Les *Outchipones* appellez *Sauteurs* portent à

à l'aigle de *Sable* perché sur le sommet d'un Rocher d'*argent*, & devorant un hibou de *Gueule*.

Explication des Hiéroglyphes ici dépeints vis-à-vis des Lettres A B C D E F G H I K, *placées à côté de la Colomne qui représente le pied d'un arbre supposé.*

APrendre le mot de Hiéroglyphe en sa signification naturelle, c'est uniquement la représentation des objets sacrez & divins que nos idées se forment ; cependant sans avoir égard à l'origine de ce mot Grec, me servant du privilége d'une infinité d'Auteurs, j'appellerai symboles Hiéroglyphiques, tout ce qui est dépeint à côté des Lettres suivantes.

A. Vis-à-vis de cette Lettre, vous voyez les armes de *France* & une Hache au dessus. Or la Hache est le symbole de la guerre parmi les Sauvages, comme le Calumet est celui de la Paix ; ainsi cela signifie que les *François* ont levé la Hache, c'est-à-dire qu'ils ont été à la guerre au nombre d'autant de dixaines d'hommes que vous voyez de marques aux environs, lesquelles étant au nombre de 18. font 180. Guerriers *François*.

B. Vis-à-vis de cette Lettre vous voyez une montagne qui représente la Ville de *Monreal* (selon les Sauvages) & l'Oiseau partant du sommet signifie le départ. Cette

Lune sur le dos du Cerf signifie le tems du premier quartier de celle de Juillet, appellée la Lune au Cerf.

C. Vis-à-vis de cette Lettre vous découvrez un Canot, qui signifie qu'on a voyagé par eau autant de journées que vous y voyez de Cabanes; c'est-à-dire, 21. jours.

D. Vis-à-vis de cette Lettre vous découvrez un pied, qui signifie qu'on a marché ensuite autant de jours que vous y voyez de Cabanes; c'est-à-dire, 7. journées de Guerriers, chacune valant 5. lieuës communes de *France*, ou de vingt au dégré.

E. A côté de cette Lettre vous voyez une main, & trois Cabanes, qui signifient qu'on est aproché jusqu'à trois journées du Village des *Iroquois Tsonontouans*, dont les armes sont la Cabane avec les deux arbres panchez que vous découvrez. Ensuite ce Soleil marque que c'est justement à l'Orient de ce Village qu'on a été. Car il faut remarquer que si l'on eut marché à l'Occident, les armes de ces Sauvages seroient placées à l'endroit où est la main, & la main seroit tournée & placée à l'endroit où sont ces armes d'une Cabane & deux arbres.

F. A côté de cette Lettre vous voyez douze marques, qui signifient douze dixaines d'hommes comme à la Lettre A. La Cabane avec ces deux arbres étant les armes des *Tsonontouans*, signifie que ce sont des gens de cette Nation. Et l'homme qui paroît couché marque qu'ils ont été surpris.

G. Vous

G. Vous voyez à côté de cette Lettre une massuë & onze têtes, ce qui signifie qu'on a tué onze *Tsonontouans*, & les cinq hommes debout sur cinq marques signifient autant de dizaines de prisonniers de guerre qu'on amêne.

H. A côté de cette Lettre vous voyez dans un arc neuf têtes, c'est-à-dire que neuf des agresseurs ou du parti vainqueur, que j'ai supposé être *François*, ont été tuez, & les douze marques qui paroissent au dessous signifient un tel nombre de blessez.

I. A côté de cette Lettre vous voyez des fleches décochées en l'air, les unes deçà les autres delà, qui signifient une bonne défense ou une resistance vigoureuse de part & d'autre.

K. Vous voyez les fleches filant toutes d'un même côté, supposé que les vaincus l'ont été en fuyant ou en se battant en retraite, en confusion & en desordre.

Tout ceci réduit en quatre mots veut dire que 180. *François* étant partis de *Monreal* au premier quartier de la Lune de Juillet navigueren vingt-un jours : ensuite après avoir fait trente-cinq lieuës à pied, ils surprirent 120. *Tsonontouans* à l'Orient de leur Village, d'entre lesquels onze perdirent la vie & cinquante furent pris, avec perte de la part des *François* de neuf hommes & de douze blessez, le combat ayant été fort opiniâtré.

Nous conclurons de là vous & moi que nous devons bien rendre graces à Dieu de

nous avoir donné les moyens d'exprimer nos pensées & nos sentimens par le simple arrangement de 23. Lettres, sur tout, de pouvoir écrire en moins d'une minute un discours dont les *Américains* ne sauroient donner l'intelligence dans une heure avec leurs impertinens Hiéroglyphes; le nombre qu'ils en ont, quoi qu'assez médiocre, est capable d'embarrasser extrémement l'esprit d'un *Européen*, ce qui fait que je me suis contenté d'aprendre les plus essentiels plûtôt par nécessité que par curiosité. Je pourrois vous en envoyer d'autres aussi extravagans que ceux-ci, mais comme ils ne vous seroient d'aucune utilité, je m'épargnerai la peine de les tracer sur le papier, en vous épargnant le tems de les examiner.

Je suis, Monsieur, vôtre &c.

CON-

CONVERSATIONS DE L'AUTEUR DE CES VOYAGES AVEC ADARIO SAUVAGE DISTINGUÉ;

Où l'on voit une Description exacte des Coûtumes, des Inclinations & des Mœurs de ces Peuples.

I. CONVERSATION.

Sur la Religion.

LA HONTAN.

OH! c'est donc vous, mon cher ADARIO, soyez le très-bien venu: J'ai une vraie joie de pouvoir vous entretenir; la Matiere comme vous savez ne peut être plus importante puisque nous sommes con-

venus de parler de Religion ; & que je dois vous expliquer les grands Myſtéres de la mienne.

ADARIO.

Il ne tient qu'à toi de parler, MON CHER FRERE, je t'écouterai avec plaiſir, & tu m'obligeras de m'inſtruire à fonds des choſes dont les Jeſuïtes nous fatiguent les oreilles depuis ſi long-temps : mais à condition que nous parlerons avec une entiere franchiſe. Avant que de commencer, dimoi, je te prie, ſi tu es auſſi perſuadé que les Jeſuïtes prétendent l'être ? Car en ce cas-là il eſt inutile d'entrer en matiere. Ces gens-là nous debitent tant de Fables, tant de Romans, & des Sottiſes ſi groſſieres, que je leur crois trop d'eſprit pour en être convaincus ; c'eſt toute la grace que je puis leur faire.

LA HONTAN.

Je ne repondrai point du ſentiment des Jeſuites ; mais je croi que mes Raiſons s'accorderont fort bien avec les leurs. Il faut ſuppoſer d'abord que le Paradis n'eſt que pour ceux qui profeſſent la Religion Chrétienne. Le Grand Eſprit n'a permis la découverte de l'*Amerique* que pour en ſauver les Peuples par la Lumiere de l'Evangile : Oui, il faut que tu ſaches que le bon plaiſir de Dieu a été qu'on prêchât les Veritez de la Religion Chrétienne à ta Nation pour lui

lui procurer l'entrée du Ciel qui doit être le ſejour éternel de toutes les bonnes Ames. C'eſt un grand malheur pour toi que tu refuſes de profiter pour ton ſalut des belles Qualitez dont Dieu a bien voulu te partager. La Vie n'eſt qu'un ſoufle ; tu peux mourir à tous momens, & le Temps eſt infiniment précieux. Ceſſe donc de t'imaginer que le Chriſtianiſme ſoit ſi rigoureux, hâte-toi de l'embraſſer ; & déplore les Années que tu as paſſé dans l'Aveuglement, ſans connoître ni le vrai Dieu ni le Culte qui lui appartient.

ADARIO.

Sans connoître le vrai Dieu ! Penſes-tu donc bien à ce que tu dis ? Je crois que tu rêves. Après avoir demeuré ſi long-temps parmi nous, es-tu aſſez ſimple pour nous croire ſans Religion ? Ignores-tu que nous reconnoiſſons le Créateur de l'Univers ſous le tître de GRAND ESPRIT ou de Maître de la Vie, qui eſt en tout, & que rien ne borne. Nous croyons de plus que nôtre Ame ne meurt point, & que le Grand Eſprit nous a donné le pouvoir de raiſonner, & de connoître le Bien auſſi éloigné du Mal que le Ciel l'eſt de la Terre, afin d'obſerver les Regles de la Juſtice & de la Sageſſe. Ce Grand Maître de la Vie veut que nôtre Ame ſoit paiſible & tranquille ; il abhorre le trouble & l'inquietude de l'Eſprit parce que c'eſt ce qui rend les Hommes méchans. Nous ſommes perſuadez que la Vie

n'eſt qu'un Songe & que la Mort eſt le moment du Reveil, après lequel l'Ame voit diſtinctement la Nature & les Qualitez de toutes choſes. Nôtre Ame eſt d'une étendue ſi bornée qu'elle ne peut pas s'élever d'un pouce au deſſus de la Terre ; ſi bien que nous ne devons point la tourmenter ni la gâter par de vains efforts pour approfondir des choſes qui ſont auſſi peu vraiſemblables qu'elles ſont effectivement inviſibles. Voilà, mon cher Ami, le principal de nôtre Créance, & nous y ajuſtons exactement nos Mœurs. Nous ne doutons point qu'après la Mort il n'y ait un Pays des Ames; mais nous ne conviendrons jamais avec vous qu'après cette Vie il y ait deux differentes Demeures, l'une bonne & l'autre mauvaiſe; car nous ne ſavons pas ſi pour cela le Grand Eſprit met aſſez de difference entre ce que nous apellons le Bien & le Mal. Parce que vôtre Culte eſt different du nôtre, s'enſuit-il que nous n'ayons point de Religion ? Tu ſais que j'ai été en *France*, à la *Nouvelle York* & à *Quebec* où je me ſuis inſtruit des Uſages & des Opinions des *Anglois* & des *François*. Vos Jeſuïtes prétendent que de ſix ou ſept cens ſortes de Religions qu'il y a peut-être dans le Monde une ſeule eſt la bonne & veritable, ſavoir, la leur; hors de laquelle perſonne ne peut éviter je ne ſai quelles Flames qui brûleront les Ames éternellement. Ils avancent hardiment cette reverie, & quand nous leur demandons des Preuves, ils nous accablent de mots qui ne prouvent rien.

LA HONTAN.

Nos Jesuïtes ont grand' raison, ADARIO, de soûtenir qu'il y a de mechantes Ames; quand il n'y auroit que la tienne elle pourroit leur servir de Preuve. En vain demandes-tu à nos gens de te convaincre par Raison. Pour être persuadé des Veritez de la Religion Chrétienne, il faut soumettre entierement son Esprit à tout ce qu'elle enseigne. Tout ce que tu as allegué en faveur de ta Cause n'est qu'une pure extravagance. Tu te figures cette demeure des Ames comme un Pays de Chasse semblable à celui-ci, & c'est une Chimere. Nos Saintes Ecritures nous donnent une idée toute differente de l'autre Monde; elles nous aprennent qu'il y a un Paradis situé au delà des Etoiles les plus élevées, lieu où le Grand Esprit fait sa principale Residence, environné de sa Gloire & des Ames de tous les bons Chrétiens: Ces mêmes Ecritures nous obligent à craindre un Enfer que nous croyons placé au Centre de la Terre; c'est-là que les Ames tant de ceux qui ont rejetté la Verité de l'Evangile que celles des mauvais Chrétiens brûleront pendant toute l'Eternité sans jamais être consumées. C'est surquoi tu dois faire une serieuse reflexion.

ADARIO.

Si bien donc que pour être éclairé par ces saintes Ecritures que toi & tes Jesuïtes

nous citez ſans ceſſe, il faut debuter par cette Foi aveugle dont ces bons Peres nous étourdiſſent à tout moment. Mais di-moi, je te prie; avoir une pleine Foi, & être tout à fait perſuadé, n'eſt-ce pas préciſement la même choſe? Tu ne me feras jamais concevoir qu'on puiſſe croire quelque choſe ſans l'avoir vû de ſes propres yeux, ou ſans qu'elle nous ſoit prouvée par des Veritez claires & ſolides qui nous ſont déja connues? Comment donc veux-tu que j'aye cette Foi, puiſque tu ne ſaurois ni me montrer à l'œuil, ni me prouver clairement la moindre choſe de ce que tu m'avances? Croi-moi, mon cher Ami, ne t'enfonce point dans ces ténébres, renonce à tes Saintes Ecritures, ce n'eſt qu'un amas de Menſonges & de Viſions: ne m'objecte plus ces ſortes de Chimeres, ou rompons la Converſation; car il faut que tu te ſouviennes une bonne fois pour toutes, que nous n'admettons rien ſans Preuve. Sur quel Fondement ſolide apuyes-tu cette opinion des bonnes Ames qui demeurent avec le Grand Eſprit au delà des Etoiles, & des mauvaiſes qui ſont tourmentées au Centre de la Terre? Suppoſé que Dieu ait fait un Homme pour le rendre éternellement malheureux on ne peut diſculper ce même Dieu de Tyrannie & de Cruauté. Je te vois venir là-deſſus avec tes ſaintes Ecritures; Hé bien je te les paſſe: mais il faut que tu tombes d'accord que ſi les Ames des Mechans ſont tourmentées éternellement au Centre de la Terre, elle doit donc durer toûjours: or tes Jeſuites

tes nous enseignent positivement le contraire. Si selon eux la Terre doit être consumée, vôtre Enfer ne subsistera plus. D'ailleurs, cette Ame étant selon toi un pur Esprit, & en effet mille fois plus legere que la fumée, comment peux-tu t'imaginer que contre sa propre Nature elle tende au Centre de la Terre? Sa legereté ne doit-elle pas plûtôt l'emporter vers le Soleil? Vous pourriez avec beaucoup plus de vraisemblance établir vôtre Enfer dans cette Etoile, vû qu'elle est incomparablement plus chaude que la Terre.

LA HONTAN.

Veux-tu m'en croire, mon cher ADARIO? c'est ton extrême Aveuglement qui fait tout ton malheur; ton insensibilité est la vraye cause qui te fait rejetter la Foi de nos Ecritures. Si tu voulois faire un bon effort pour secouer les préjugez de ta naissance, tu gouterois d'abord nos saintes Veritez. Jette les yeux sur nos Propheties, il est certain qu'elles ont été écrites avant les Evenemens qu'elles prédisent. D'ailleurs cette Ecriture que tu rejettes est confirmée par le Temoignage même des Auteurs Payens, & par des Monumens incontestables de l'Antiquité la plus reculée. Compte sur ce que je te dis. Si tu voulois réflechir serieusement sur la maniere dont la Religion Chrétienne a été établie dans le Monde & sur les grands effets qu'elle a produit parmi les Hommes; si tu voulois appercevoir ces

Caracteres de Verité, de Sincerité, & de Divinité qui brillent dans nos Ecritures; enfin, si tu te donnois la peine d'entrer dans le détail de nôtre Culte tu serois contraint d'avouer que ses Dogmes, ses Préceptes, ses Promesses, ses Menaces n'ont rien que de raisonnable, que de juste, que de conforme aux Lumieres & aux Sentimens de la Nature, en un mot qui ne convienne au Bon-Sens & à la Conscience.

ADARIO.

Voilà justement le Galimatias ordinaire de vos Jesuites. Ils prétendent que le Grand Esprit ait ordonné irrevocablement tout ce qui s'est passé depuis cinq ou six mille ans. Ils nous content comment le Ciel & la Terre ont été créez, comment l'Homme fut pêtri de la boue, & la Femme tirée d'une côte de l'Homme, comme si l'Ouvrier ne pouvoit pas former ce couple de la même étoffe. Ils jargonnent encore que cet Homme nouvellement bâti fut mis dans un Jardin fruitier, où à la sollicitation d'un Serpent il mordit à une Pomme, ce qui mit le Grand Esprit dans une telle colere qu'il fit pendre son propre Fils pour racheter le Genre humain. Si je te soûtiens qu'ils ne nous débitent en tout cela que des Imaginations & des Fables, tu ne manqueras pas de m'alleguer ton Ecriture. Examinons donc un peu l'Autorité de cette même Ecriture, qui fait le Fondement & la force de toutes tes Preuves. Je te prens d'abord par ton propre

pre aveu; tu conviens que cette Ecriture a eu un commencement, que la date de son invention n'est pas plus ancienne que de trois ou quatre mille ans, & que même elle n'est imprimée que depuis environ trois Siécles. Or quand on considere les differents évenemens qui peuvent arriver dans le cours de plusieurs Ages, il faut être d'une credulité bien ridicule pour acquiescer à toutes les fadaises contenues dans ce grand Livre auquel vous voulez nous faire sacrifier nôtre Raison. Servons-nous d'une comparaison : les Livres que vos Jesuites font sur les affaires de nôtre Pays, sont-ils autre chose qu'un amas de Fictions, de Faussetez & de Mensonges ? Si donc nous trouvons si peu de verité dans ce qui s'imprime sous nos yeux, comment me persuaderas-tu que cette Ecriture qui nous raconte des faits si extraordinaires & si anciens, qui a coulé à travers un si grand nombre de Siécles par plusieurs Langues inconnues, ait été sincere dans son Origine, ou que du moins elle n'ait pas été corrompue par l'Ignorance ou par la malice des Copistes & des Traducteurs. Je pourrois t'apporter ici quantité d'autres Raisons non moins solides que celle-là pour te convaincre que je ne dois ajoûter foi qu'à des choses visibles & probables.

LA HONTAN.

Mon pauvre ADARIO, je déplore ton Aveuglement: J'ai beau t'exposer l'évidence & la certitude de la Religion Chrétienne; bien loin de te rendre à mes Raisons, tu m'opposes des Chimeres & des grosses sottises. Ta comparaison touchant les Ecrits des Jesuites ne vaut rien; ces bons Peres ont pû être trompez par ceux qui leur ont fourni des Memoires. Tu as certainement bonne grace de mettre en parallele des minuties comme sont les Descriptions de *Canada*, avec un Livre qui traitant de la grandeur de Dieu & du salut des Hommes est de la derniere importance, & auquel Livre cent differens Auteurs ont travaillé sans se contredire.

ADARIO.

Sans se contredire! serieusement y penses-tu? Ce Livre que tu appelles saint n'est-ce pas une source inépuisable de Contradictions? Ce même Evangile que tes Jesuites ont sans cesse à la bouche, n'est-il pas une occasion éternelle de Discorde entre les *Anglois* & les *François*; & cependant vous nous assûrez d'un air de certitude qu'il n'y a pas une seule phrase dans ce Livre qui ne soit émanée de la bouche du Grand Esprit. Je te demande: si le Grand Esprit a eu dessein de se faire entendre, pourquoi parler si confusement? pourquoi tout ce qu'il dit est-il rem-

rempli de doutes & d'ambiguitez ? De deux choſes l'une : Si Dieu a converſé ſur la Terre avec les Hommes, il a dû leur parler ſi clairement qu'il fut même intelligible aux Enfans, auquel cas il s'enſuit manifeſtement qu'il ne reſteroit plus rien de tout ce qu'il a dit. Si au contraire ce que vous appellez ſon Evangile eſt veritablement de lui il faut donc conclurre que Dieu n'a parlé ſur la Terre que pour y exciter des Troubles & des Diviſions, ce qui eſt incompatible avec ſa Bonté. Que je conſulte un *Anglois*, il m'aſſure que vous & lui faites profeſſion du même Evangile & cependant il y a une difference entre vos deux Religions comme du jour à la nuit. L'*Anglois* dit, ma Religion eſt conſtamment la meilleure : cela eſt faux, repond le Jeſuite, tout autre Culte que le mien eſt digne de l'Enfer. Puiſque la Terre eſt toute bigarrée de Religions, à qui faudra-t'il s'adreſſer pour connoitre ſûrement la veritable ? Dans un nombre infini d'hommes qui aſpirent au ſalut par des Routes toutes oppoſées, quelle capacité peut ſuffire pour en découvrir le bon & unique Chemin ? Fai fond ſur ce que je te dis, mon Ami ; Le Grand Eſprit eſt ſage, toutes ſes Oeuvres ſont parfaites, c'eſt lui qui nous a formez, & lui ſeul ſait ce que nous deviendrons. C'eſt donc à nous de vivre en repos ſans nous inquieter de ce qui nous eſt impénétrable. Il t'a fait naître en *France* afin que tes yeux & ta Raiſon te fuſſent inutiles : Il m'a fait naitre *Huron* pour ne rien croire que ce que je vois & que ce que je comprens.

LA HONTAN.

Pauvre Aveugle! c'eſt faute d'écouter aſſez ta Raiſon que tu refuſes d'être Chrétien. N'oppoſe rien à la clarté de cette Raiſon, tu apercevras auſſi-tôt que nôtre Evangile eſt uniforme & qu'il ne renferme aucune contradiction. Les *Anglois* & les *François* adorent le même *Jeſus-Chriſt*, & leur Culte ſeroit tout à fait le même ſi ce n'eſt qu'ils interpretent differemment certains endroits de nôtre Evangile. Voici le principal ſujet de leurs Diſputes: Le Fils de Dieu ayant declaré avant ſa mort qu'un morceau de Pain étoit ſon Corps, les *François* prennent la choſe à la lettre alleguant pour Raiſon que Dieu ne ſauroit mentir. Le même Fils de Dieu ordonna à ſes Sectateurs de manger ſouvent en memoire de lui ce même Pain devenu ſon Corps. En vertu de cette Ordonnance les *François* célébrent tous les jours une Ceremonie qu'ils nomment la Meſſe, dans laquelle ils croyent changer le Pain au Corps du Fils de Dieu, & le mangent, perſuadez que la plus petite particule de ce Pain conſacré eſt le Corps tout entier de *Jeſus-Chriſt*. Au contraire les *Anglois* prétendent que le Fils de Dieu faiſant ſon ſejour dans le Ciel, ne peut pas avoir une préſence corporelle ſur la Terre; & ils emploient les Paroles mêmes de l'Ordonnance de *Jeſus-Chriſt* pour prouver qu'il n'eſt dans le pain que par Figure & par Reſſemblance. Voilà la grande Barriere qui nous ſepare: quant au reſte peut-être pourroit-on s'accommoder.

A DA-

ADARIO.

Il eſt donc au moins certain que ce Fils du Grand Eſprit s'eſt expliqué d'une maniere embarraſſée & ſujette à contradiction, puiſque les *Anglois* & les *François* diſputent avec tant de chaleur pour trouver le ſens veritable de ſes paroles ; juſques-là qu'on peut croire que cette conteſtation eſt la ſource de la Haine implacable & de la grande Animoſité que l'on voit entre les deux Nations. Mais ce n'eſt pas ſur quoi je veux inſiſter. Veux-tu que je te diſe, mon Frere ? Les *Anglois* & les *François* ſont également foux de croire ſur l'Autorité d'une Ecriture toute remplie d'ambiguitez, que le Grand Eſprit ait pu devenir Homme ; d'une Ecriture, dis-je, où l'on trouve des groſſieretez qui ne s'accordent abſolument point avec un Etre ſi parfait. Les Jeſuites nous aſſurent que le Fils du Grand Eſprit a déclaré qu'il vouloit ſincerement ſauver tous les Hommes. Qui ne croiroit après cela que pas un Homme ne ſera damné ? Vôtre même Fils de Dieu a pourtant dit, *pluſieurs ſont appellez, mais peu ſont choiſis*. Contradiction manifeſte. Dieu, diſent les bons Peres, veut bien ſauver les Hommes, mais à condition que les Hommes voudront eux-mêmes être ſauvez. Mais Dieu a parlé poſitivement. Pourquoi donc ajoûter une condition ? Je me trompe fort ſi je ne vais pas vous dire le nœud de l'affaire. Les Jeſuites pour ſe rendre neceſſaires, prétendent ſavoir mieux que les autres le ſe-

cret

cret du Toutpuiſſant. Je te poſe un Cas: Le Grand Capitaine Général de *France* ordonne en Maître à tous ſes Eſclaves de *Canada* de venir en *France* pour y faire fortune: ces Eſclaves répondent, nous n'en ferons rien. Ce Grand Capitaine Général de la *France*, quelque irreſiſtible que ſoit ſa Volonté, n'a pû déterminer cela ſans nôtre conſentement; n'eſt-il pas vrai, nôtre Ami, qu'on traiteroit leur Réponſe de ridicule & qu'on les forceroit de faire le Voyage de *France*. Je vous défie de me répondre là-deſſus. Enfin les Jeſuites me propoſent tant d'abſurditez, tant de contrarietez tirées de vos Ecritures, que j'admire comment ils ſont aſſez ridicules pour appeller ce Livre-là, un Livre ſacré. Prenons cette Ecriture par le Fondement; elle poſe d'abord que l'Homme & la Femme ne faiſant que ſortir des mains du Grand Eſprit mangent contre ſon ordre du plus beau fruit du Jardin, & en ſont également punis. Je n'examine point quelle a été cette punition, il eſt toûjours vrai que Dieu ayant très-bien ſû que ces pauvres gens ne manqueroient pas de ſuccomber à la Tentation, ils étoient en droit de lui reprocher qu'il ne les avoit formez que pour les rendre malheureux. Paſſons du premier Homme à ſa Poſterité, que les Jeſuites prétendent avoir été envelopée dans ſon Châtiment. Eſt-ce donc que les Enfans ſont reſponſables de la gourmandiſe du Pere & de la Mere. Si quelqu'un de nous avoit tué ſon Capitaine, ſeroit-il juſte d'étendre la Punition ſur toute la Famille du Meurtrier? Faudroit-il pour cela

la exterminer Pere, Mere, Freres, Enfans, Cousins, Oncles, toute la Generation ? Repondrez-vous que le Grand Esprit en créant l'Homme, ignoroit ce que cet Ouvrage feroit après la Création ? Ce seroit une absurdité grossiere. Mais je veux bien te passer que tout le Genre Humain ait été complice du Crime (quoiqu'au fonds il n'y ait rien de plus injuste ni de plus ridicule) comment accorder cette Punition avec le Témoignage de vôtre Ecriture qui dit que le Grand Esprit est souverainement Bon, & que sa Tendresse pour l'Homme surpasse infiniment tous ses autres Attributs. L'idée qu'on se forme de sa Puissance est si vaste que quand on concevroit tous les Hommes passez, présens & avenir réunis dans une seule Personne, ce ne seroit encore qu'un Atome en comparaison de son Pouvoir. Puis donc qu'il est encore incomparablement meilleur qu'il n'est Puissant, est-il concevable qu'il n'ait pas daigné faire grace à ce Criminel & à ses Descendans ? Cela ne lui auroit coûté qu'un mot. De plus, cet Etre est Grand, Infini, Incomprehensible, & cependant vous le croyez un Homme qui a mené ici bas une vie miserable, & qui a fini par une mort infame, le tout pour une chetive Créature cent millions de millions de fois plus au dessous de lui qu'une Mouche ne l'est du Soleil & des Etoiles. De bonne foi cela peut-il entrer dans le Bon-sens ? En quoi donc sa Toutepuissance lui seroit-elle utile ? Où seroit ici la moindre trace de sa Grandeur ? Autant que je puis le comprendre, mettre

Dieu

Dieu dans la Baſſeſſe, c'eſt avoir une fauſſe Idée de la Nature du Souverain Etre; & cela ne peut venir en nous que d'un fonds d'orgueil & de préſomption.

LA HONTAN.

Tu n'y es pas, mon cher ADARIO: C'eſt par la Grandeur de Dieu même que tu dois meſurer l'énormité du Crime, & autant le Grand Eſprit eſt parfait, autant la Désobeïſſance du premier Homme doit te paroître afreuſe. Un Exemple t'éclaircira la choſe. Que je maltraite ſans raiſon un de mes ſoldats, ma faute eſt legere; mais ſi je fais un affront au Roi, la Majeſté de la Perſonne offenſée aggrave mon Crime & le rend impardonnable. Ainſi *Adam* s'étant revolté contre le Grand Eſprit, le Roi des Rois & l'Auteur de l'Univers, & tous les Hommes étant renfermez dans *Adam*, comme dans leur Pere & leur Chef, la Juſtice Divine ne pouvoit être apaiſée par une moindre ſatisfaction que par la Mort d'un Homme-Dieu. Le Grand Eſprit, dis-tu, n'avoit qu'à prononcer le mot pour nous abſoudre, c'eſt dequoi je ne puis abſolument diſconvenir; mais pour des Raiſons qui ſont au deſſus de ta portée & de la mienne, ſon bon plaiſir a été de faire crucifier ſon Fils entre deux Voleurs, pour marquer plus ſenſiblement aux Hommes, & l'énormité de leur Offenſe & la grandeur infinie de ſon Amour. Il n'étoit pas impoſſible au Grand Eſprit, je te l'avouë, de pardonner au premier Homme im-

immediatement après sa chute, car sa Misericorde est grande, sa Clemence n'a point de bornes, & c'est sur sa seule Bonté que nous fondons toutes nos Esperances pour le Salut éternel. Mais le Grand Esprit devoit pourvoir au maintien de son Autorité; il y alloit de sa Gloire d'imprimer aux Hommes un profond Respect pour ses Ordres; & s'il avoit pardonné la premiere Offense, peut-être auroit-on eu l'insolence de mépriser ses Commandemens.

ADARIO.

Que tu me dis là des Pauvretez, mon cher Baron. Plus j'examine cette Incarnation prétenduë, moins j'y trouve de vraisemblance. Quoi? tu veux me persuader que cet Incomprehensible Auteur de l'Univers ait pû s'abaisser à une Prison de neuf Mois dans le Ventre d'une Femme, qu'il ait mené sur la Terre la Vie du monde la plus pauvre & la plus miserable, qu'il se soit associé avec des Pêcheurs tels qu'étoient ceux qui ont écrit vôtre Evangile, qu'il ait été battu, foüeté, crucifié comme un scelerat. Non, cela ne peut entrer dans la tête d'un Homme d'esprit. Les mêmes Ecrivains qui nous disent que ce Dieu Incarné n'étoit venu sur la Terre que pour mourir, nous assurent qu'il a tremblé à la vûë de la Mort. Je trouve là une double contradiction. Premierement la crainte de la Mort n'étant fondée que sur l'Incertitude de ce que nous deviendrons, le Fils de Dieu ne pouvoit pas raisonnablement être atta-

attaqué de cette frayeur, puis qu'il étoit sûr de retourner au Ciel d'où il étoit descendu: Tant s'en faut, le malheureux genre de Vie qu'il avoit choisi devoit lui causer une impatience de remonter à son Pere. Ne vois-tu pas tous les jours nos Sauvages qui se tuent sans façon pour rejoindre leurs Femmes, ou leurs Maris, quoi qu'ils soient bien moins assûrez que ton *Jesus-Christ*, du sort qui les attend après cette Vie. Que peux-tu me répondre à cela? En second lieu, vos Ecritures affirment que le Fils a le même Pouvoir que le Pere; pourquoi donc prioit-il son Pere de lui sauver la Vie? Que n'usoit-il de sa propre Puissance pour éviter la Mort? & de plus lors qu'il prioit son Pere, il se prioit soi même. Je t'avouë, mon Ami, que je ne comprens rien à tout ce Galimatias-là.

LA HONTAN.

Tu ne rencontrois pas trop mal, ADARIO, quand tu me disois il n'y a qu'un moment, que ton Ame est si bornée qu'elle ne peut pas s'élever d'un pouce au dessus de la Terre: tu ne le prouves que trop par ta maniere de raisonner. Je ne m'étonne plus si les Jesuites se plaignent de trouver chez vous autres un horrible endurcissement, lors qu'ils font tous leurs efforts pour vous faire comprendre nos saints Mysteres. Il est vrai que je ne dois m'en prendre qu'à ma sottise: J'ai tort de me commettre avec un Sauvage, incapable de distinguer un Sophisme d'avec un Rai-

Raisonnement juste, ni une Conséquence mal tirée d'avec une bonne Conclusion. Voici un exemple que je te donne. Quand tu disois tout à l'heure que cette Proposition se contredit : *Le Grand Esprit veut sauver tous les Hommes, & cependant un petit nombre d'Hommes obtiendra le Salut.* Tu t'abuses grossierement, il n'y a rien là qui ne quadre. Dieu veut bien mettre tous les Hommes dans son Paradis, mais dependamment de leur Volonté & à condition qu'ils croiront à sa Parole, & qu'ils observeront ses Commandemens. Mais comme peu d'Hommes sont capables de se soûmettre à ces deux clauses, de là vient que la Multitude est condamnée à ces Flammes qui doivent brûler éternellement les Incredules & les Impies : Prens garde que tu ne sois du nombre. J'en serois extrémement fâché pour l'amour de toi, car je ne laisse pas d'aimer ton bon Naturel. Ce seroit pour lors que nôtre Evangile te paroîtroit dans toute son évidence : tu n'y trouverois plus ni chimeres ni contradiction : tu ne demanderois pas alors de ces Preuves grossieres & conformes à ta foible Imagination : tu serois alors pénétré d'un funeste Repentir, d'avoir traité nos Saints Evangelistes d'Ignorans & de pitoyables Conteurs de Fadaises. Mais helas ! il seroit trop tard. Pensés y bien, au moins, mon cher, il y va du plus grand de tous les Interêts. Pour moi, je te déclare que si tu ne te rends aux Preuves inconteſtables que je t'ai alleguées, je t'abandonne à ton Aveuglement, & de ma vie je ne te parle de Religion.

ADA-

ADARIO.

Tout beau, nôtre Ami, tout beau, ſouvien-toi que nous ſommes convenus de raiſonner ſans emportement. Pour moi, je ne t'empêche point de croire ton Evangile, je te demande ſeulement la grace de ne pas trouver mauvais que je ne croye rien de tout ce que tu me dis. Il eſt très-naturel aux Chrétiens de croire leurs Saintes Ecritures, parce qu'ayant été élevez dès l'Enfance dans cette Foi, le Préjugé a pris un tel Empire ſur leur Eſprit, qu'ils ne ſont plus capables d'écouter la voix de la Raiſon. Quant à nous autres Sauvages qui nous attachons uniquement aux Lumieres du Bon ſens, il nous eſt naturel d'examiner tout: Et je t'aſſûre qu'il n'y a pas un ſeul de nos *Hurons* qui ne puiſſe oppoſer cinquante Raiſonnemens ſolides à toutes les Fables que vos Jeſuites nous débitent depuis tant d'années touchant ce prétendu Fils du Grand Eſprit. Et pour ne parler que de moi, je te déclare que je ſuis très-fortement perſuadé que ſi le Grand Eſprit étoit deſcendu ſur la Terre, il n'auroit pas manqué de ſe manifeſter à tous les Hommes: tout le Genre humain auroit ſenti les bons effets de ſa Préſence: il auroit par tout éclairé les Aveugles, redreſſé les Boiteux, guéri les Malades, reſſuſcité les Morts. Enfin il auroit donné chez toutes les Nations des Témoignages indubitables de ſa Miſſion; Il ſe ſeroit expliqué clairement, & il auroit propoſé ſans la moindre Equivoque tout ce qu'il

qu'il ordonne tant pour la Créance que pour les Mœurs. S'il avoit tenu cette conduite-là, tout le Genre humain seroit de sa Religion, & cette uniformité repandue sur la Terre auroit été une preuve constante & durable de la verité d'un Culte reçu en même tems dans tous les endroits du Monde. Mais au lieu de ce Consentement général il y a peut-être sur la Terre plus de six cens Religions, & vous autres Messieurs les *François* avez l'arrogance de soutenir que la vôtre seule est la bonne & la veritable. Veux-tu que je te parle net : Après avoir fait mille fois reflexion sur toutes ces Enigmes que vos Jesuites appellent des Mysteres, je ne puis m'empêcher d'en conclurre qu'il faut être né au delà du grand Lac, c'est à dire, *Anglois* ou *François*, pour se repaître de Chimeres si ridicules. Quand ils nous disent, par exemple, que Dieu, qui ne peut être représenté sous aucune forme, a produit un Fils sous la Figure humaine; il me vient d'abord dans l'esprit de leur répondre qu'une Femme peut donc accoucher d'un Castor : or cela est directement contraire à la Nature, puisqu'elle a disposé chaque espéce à ne produire que son semblable. De plus, si avant la venue de ce Fils de Dieu tous les Hommes étoient les Enfans du Diable, comment a-t-il pû se revêtir d'une Nature que lui-même détestoit? Que ne choisissoit-il une Espéce innocente? Que ne paroissoit-il en Pigeon, comme vous dites qu'a fait son Frere, la derniere de ces trois Personnes, que vous affirmez contre toute sorte de bon sens, & par un Galima-

tias formellement contradictoire n'être qu'un même Esprit.

LA HONTAN.

Que ton Système est sauvage, ADARIO; où vas-tu chercher toutes ces Reveries, qui ne font rien à la question ? Je te le repête encore un coup, je perds mon tems & ma peine à t'instruire, & tu es d'une Intelligence trop épaisse pour comprendre rien aux grandes Veritez que je voudrois t'enseigner. Je laisse donc aux Jesuites la bonne œuvre de ta Conversion. Cependant tu veux bien que je t'avertisse d'une chose certaine, & qui n'est nullement au dessus de ta portée, c'est qu'il ne suffit pas de croire l'Evangile pour obtenir le Paradis : Il faut encore joindre la Pratique à la Croyance, & observer inviolablement tous les Préceptes contenus dans la Loi, n'adorer que le Grand Esprit, s'abstenir de tout travail manuel les jours consacrez à son service, honorer son Pere & sa Mere, n'avoir aucun penchant pour se divertir avec le Sexe, & n'avoir de Commerce charnel qu'avec une seule & légitime Femme, ne point contribuer ni directement ni indirectement à ôter la vie à personne, ne point médire, ne point mentir, ne point convoiter la Femme ni le Bien d'autrui, aller à la Messe toutes les fois que les Jesuites l'ordonnent, jeûner ou faire Abstinence aux jours destinez, pour mortifier la Chair. Car quand tu serois autant persuadé que nous le sommes de l'autorité des Saintes Ecritures,

res, si tu violes un seul de ces Commandemens que tu viens d'entendre, c'en est fait de ton Ame, & tu iras brûler après cette vie dans les Feux éternels, que toi & tant d'autres Incredules traitez à present de Chimere.

ADARIO.

J'approuve fort tout ce que tu viens de me dire, & il y a long-temps que je t'attendois sur ce point-là. Cet endroit n'est pas celui par où je desapprouverois ton Evangile. Je veux bien vous passer tous vos Préceptes, & je ne m'arrêterai point à te les disputer. Ne diroit-on pas que vous agissez de mauvaise foi? Vous voulez nous persuader que la croyance de l'Evangile ne sert de rien, à moins qu'on n'observe exactement ce qu'il ordonne: & cependant on ne connoit rien de ce même Evangile dans vôtre conduite & dans vos Mœurs. Quand on compare ce que vous dites avec ce que vous faites ce n'est qu'une pure contradiction. Vous affectez de trembler au seul Nom du Grand Esprit, & quand on examine à fond cette veneration, il semble que vous forgiez des termes tout exprès pour nous abuser. Par exemple dans le Commerce que vos *François* font avec nous, ne jurent-ils pas faussement par le Nom de Dieu qu'ils vendent la Marchandise à moindre prix qu'ils ne l'ont achetée? Mais quand il s'agit de temoigner au Grand Esprit leur Reconnoissance par les Effets, ils sont fort soigneux de garder la Denrée & ils ne s'avisent jamais de lui sacrifier le meilleur

morceau du marché comme ils nous voyent faire tous les jours. Quant à l'observation des Jours consacrez aux Exercices de Dévotion, vous avez assûrement bonne grace de nous en parler. Si vous distinguez ces Fêtes, c'est pour faire plus de mal : non seulement vous faites ces jours-là le Trafic ordinaire, mais encore vous jouez, vous vous querellez, vous beuvez; enfin il semble que le temps destiné à honorer le Grand Esprit vous inspire la licence de commettre toute sorte d'excès. Venons au Respect & à la Tendresse qu'on doit aux Parens; ne violez-vous pas d'une maniere indigne ce beau Précepte de la Nature? Au lieu que nous consultons nos Peres & nos Anciens comme nos Oracles, vous mépriſez les Conseils de ceux qui vous ont donné le Jour, vous vous séparez d'eux, vous les abandonnez aux malheurs de la Vieilleſſe, vous les sucez juſqu'au sang ſans jamais être ſenſibles à leur miſere, & s'ils ſont en poſſeſſion de quelque bien que vous ne puiſſiez leur ravir vous faites des Vœux pour leur Fin, & vous attendez leur Mort avec impatience. Vous me parlez du Celibat : ôtez moi vos Jeſuites, encore ne voudrois-je pas répondre d'eux, ſe trouvera-t'il un ſeul Homme parmi vous à qui l'on puiſſe donner l'Eloge de Chaſteté? Ne voyons-nous pas tous les jours que vos jeunes Gens tachent de corrompre nos Femmes & nos Filles par des bienfaits? Ne courez-vous pas toutes les Nuits de Cabane en Cabane pour débaucher nos Filles. Je m'en rapporterois à ta propre Conſcience,

& je te défie de disconvenir de tout ce que tes Soldats font là-dessus. Vous me parlez du Meurtre ? Osez-vous bien toucher ce point-là ? N'est-il pas vrai que pour la moindre bagatelle vous mettez l'Epée à la main, & que vous êtes toûjours prêts à vous entr'égorger. Il me souvient qu'étant à *Paris* je ne me levois jamais que je n'entendisse parler de Meurtre, & l'on m'assuroit même que je ne pourrois aller jusques à la *Rochelle* sans danger. Quant au Mensonge & à la Médisance, voilà justement vôtre vilain endroit. Vous autres *François* pouvez-vous vous empêcher de vous déchirer les uns les autres, vous ne sauriez être quatre ensemble sans détruire la réputation des absens, & je crois que vous vous passeriez plûtôt de boire & de manger que du plaisir de la Médisance. Si je revelois ici ce que j'ai ouï dire à vos gens contre le Viceroi, l'Intendant, les Jesuites, & mille autres dont vous n'êtes pas excepté, vous tomberiez d'accord que vous autres *François* possedez mieux que toutes les autres Nations, l'Art de la Médisance. Et pour ne me pas arrêter plus longtems sur les Mensonges dont ils noircissent leurs prochains, pas un seul de vos Marchands ne troqueroit une peau de Castor sans dire mille faussetez. S'agira-t-il des Femmes? vous êtes assûrement de jolis Messieurs quand vous nous défendez l'usage du Sexe. Hé! ne vous voions-nous pas tous les jours, sur tout quand vous avez bû, vous vanter de vos bonnes Fortunes, fausses ou veritables, & triompher ensemble de la simplicité

des Femmes & des Filles qui vous ont accordé la derniere faveur. N'allons pas plus loin, combien nous faites-vous de petits Bâtards avec les Femmes de nos Coureurs de Bois pendant l'abſence de leurs Maris ? Il ne faut point, dites-vous, ravir le bien d'autrui, pourquoi donc vos Coureurs de Bois ſont-ils Voleurs de profeſſion, gens qui ne vivent que de Brigandage, quoiqu'on les prenne ſouvent ſur le fait, & qu'on les puniſſe ſelon leur merite? Rien n'eſt plus commun parmi vous que le vol, l'on ne marche dans vos Villes pendant la nuit qu'en tremblant, & vous n'oſeriez même laiſſer vos Portes ouvertes.

Qu'eſt ce que vôtre Meſſe ? Un certain badinage que l'on vous propoſe en Langue inconnue, & où vôtre peuple ne comprend rien ; vous y allez par routine, & le plus ſouvent pour toute autre choſe que pour prier. Je ſai que vôtre prétendu Sacrifice eſt à *Quebec* une occaſion bien favorable aux Amans pour ſe voir & pour ſe parler. N'eſt-il pas fort édifiant de voir vos Dames parées comme des Princeſſes, venir dans le Temple qui eſt un lieu d'Humiliation, s'agenouiller ſur un carreau par un principe de molleſſe & de vanité, tirer d'un ſuperbe ſac un Livre magnifique qu'elles tiennent pour la forme & pour cacher les œuillades qu'elles envoyent à leurs Galans. Enfin, que faites-vous à l'Egliſe la plûpart de vous autres *François* ? Vous cauſez, vous riez, vous prenez du tabac, & s'il vous arrive quelquefois de chanter, c'eſt plûtôt par divertiſſement que par De-

Dévotion. Pour compatir à vos Abſtinences, vous étes aſſûrement de rudes Jeûneurs ! helas ! que vous étes à plaindre ! fatiguez de viande, vous vous délaſſez par tout ce qu'il y a de plus délicat en Poiſſon, vous outrez alors la bonne chere, & vous appellez cela gravement *mortifier les ſens, & dompter la concupiſcence.* Concluſion, nôtre Ami, vos *François* n'ont la Foi que ſur la langue, l'on ne trouve rien dans leur conduite de ce Vrai, de ce Solide, de ce Grand, qu'ils prônent ſans ceſſe : l'Ignorance & la Preſomption ſont leur veritable caractere.

LA HONTAN.

Ne vois-tu pas, ADARIO, que tu raiſonnes du particulier au général ; c'eſt là philoſopher en *Huron.* Suivant ta fauſſe & ridicule Idée le Paradis ſeroit fermé pour tous nos *François.* Mais tu t'abuſes lourdement, car il faut que tu ſaches que la *France* eſt de tous les Etats celui qui envoie de plus nombreuſes Colonies au païs des Cieux ; & je t'en fais Juge par ce grand nombre d'Images & de Statues, qu'on orne, qu'on encenſe, qu'on éclaire, qu'on invoque dans nos Egliſes. Je t'accorde que tous ceux qui font profeſſion de croire ne pratiquent pas la Morale de nôtre ſaint Evangile, mais cela vient de ce que leur Foi n'eſt pas aſſez forte. Ainſi tout le reproche que tu nous fais de contradiction, ne doit tomber que ſur ces derniers. Mais, diras-tu, puiſque ces gens-là ſont très-perſuadez que le Grand Eſprit a

donné tous ces commandemens, pourquoi refusent-ils de s'y conformer ? Tu dois faire reflexion que l'Homme est un animal foible & corrompu, emporté par la violence de ses Passions, panchant tout à fait vers les choses terrestres, & attaché à son interêt temporel, ce qui fait que sa mauvaise pente l'entraîne souvent malgré l'impression de la Verité, & qu'il a besoin d'un secours extraordinaire pour resister à la Tentation.

ADARIO.

A ce que je vois, mon cher Baron, ta Philosophie *Françoise* ne vaut pas mieux que mon *Huronage*. Garde, je te prie, garde pour ta propre nation tout ce travers d'esprit & de cœur que tu attribues au Genre humain. Graces au Grand Esprit qui ne nous a donné que la Lumiere naturelle, nous n'éteignons point ce flambeau, nous suivons exactement les Préceptes de la Raison, & tu connois assez nos manieres pour être convaincu que l'Interêt temporel ne nous fait jamais renoncer à l'Equité. Mais, mon Frere, ce n'est pas là où j'en veux venir. Je me suis souvent entretenu avec vos *François* sur leurs déreglements; ils m'ont avoué qu'ils n'observoient pas les Préceptes, mais ils disoient en même temps pour excuse qu'on violentoit chez eux la nature, & qu'ils ne pouvoient pas observer des commandemens si rigoureux. Sur cela je leur demandai s'ils n'étoient pas véritablement persuadez que l'inobservance des Préceptes leur causeroit la damna-

damnation éternelle : & voici ce qu'ils me repondirent, *Que Dieu eſt ſi bon qu'il ſauvera tous ceux qui ſe confient en ſa miſericorde : Que l'Evangile eſt une Alliance de Grace par laquelle Dieu compatit aux foibleſſes de l'Homme, lui pardonnant toutes les offenſes que la force de la tentation & la foibleſſe de la nature humaine lui font commettre ; que dans ce Monde-ci tout Homme eſt ſujet à pécher, & qu'il n'y a de Perfection que dans le Roiaume des Cieux.* Cette Morale ne me choqueroit pas tant que celle de vos Jeſuites qui nous damnent pour une Peccadille. Mais je ne m'étonne pas que vous ne puiſſiez obſerver vôtre Loi. L'interêt perſonel fait toute vôtre Divinité, attachez juſques à l'acharnement au *Mien* & au *Tien*. Pouvez vous nous regarder ſans rougir, nous autres Sauvages que vous traitez de Brutaux & qui cependant ne voudrions pas nous procurer aucun bien aux dépens des autres ?

LA HONTAN.

O tu as raiſon, mon cher Ami, je ſuis édifié de vôtre manſere de vivre plus que je ne puis l'exprimer : il regne parmi vous une Innocence inconnue au reſte des nations, & c'eſt à cauſe de cela même que je ſouhaite vôtre converſion avec tant d'empreſſement. Il ne vous manque pour le Paradis que de croire à l'Evangile. Otez-moi vôtre libertinage ſur l'article des Femmes, vous pratiquez tous nos Préceptes ; mais vos Garçons & vos Filles ne ſe font point un ſcrupule de

ſe divertir enſemble, les Hommes & les Femmes ne ſe joignent que pour la commodité, & le Mariage ne tient parmi vous qu'autant que les conjoints ſont d'accord. C'eſt pourtant un oracle prononcé par la Bouche du Grand Eſprit, qu'il n'y a que l'adultere ou la mort qui puiſſent rompre le nœud de ce divin ſacrement.

ADARIO.

Remettons à une autre fois ce Monſtre d'obſtacle que tu te forges dans ton imagination contre nôtre ſalut. Mais en attendant tu veux bien que je te diſe qu'il nous revient un grand avantage de cette liberté que nous permettons entre nos Garçons & nos Filles. Premierement un jeune Guerrier ne veut point s'établir avant qu'il ait fait pluſieurs Campagnes contre les *Iroquois*, afin d'exterminer les ennemis de la nation, & d'avoir un nombre d'Eſclaves qui lui ſoient utiles pour la Chaſſe, pour la Pêche & pour tous les autres exercices qui ſervent à rendre la vie agreable, & qui ſont neceſſaires pour faire ſubſiſter une Famille commodément. D'ailleurs ces jeunes gens ne veulent pas affoiblir par le devoir conjugal des forces qu'ils peuvent employer plus utilement au ſervice de la Patrie: joignez à cela que s'il leur arrive d'être tuez ou faits priſonniers, ils ne laiſſent ni Femmes ni enfans miſerables par leur mort ou par leur captivité. Mais parce que la continence perpetuelle repugne entierement à la nature, ſur tout lorſqu'elle eſt dans

ſa

ſa plus grande vigueur, il eſt ridicule de trouver mauvais que les Garçons & les Filles s'approchent de tems en tems, chacun ſelon ſes beſoins. Si nous retranchions cette liberté, à quels deſordres n'expoſerions-nous pas nôtre Jeuneſſe? J'en juge par l'experience de quelques-uns, qui, croiant devenir plus forts & plus robuſtes par une longue abſtinence de l'uſage du ſexe, ſe ſont attirez de dangereuſes maladies; outre que nos Filles ne pouvant pas ſe contenter autrement ſeroient contraintes, pour ſatisfaire aux neceſſitez de la nature, de ſe ſouiller avec les Eſclaves.

LA HONTAN.

Tu as beau, mon cher Ami, démontrer les avantages de cette Pratique, le Grand Eſprit ne ſe paye pas de ces ſortes de raiſons. Il ordonne poſitivement ou de ſe marier ou de s'abſtenir de l'autre ſexe. Et ſon commandement eſt ſi rigoureux là-deſſus que non ſeulement toute jouïſſance & toute poſſeſſion, mais même le moindre deſir amoureux, dès qu'il eſt volontaire, eſt défendu ſous peine du feu éternel. Tu prétens que la continence eſt impoſſible: Malheureux! oſes-tu bien démentir le Grand Eſprit, qui ordonne à pluſieurs perſonnes un celibat perpetuel, & qui pourtant n'ordonne rien que de poſſible & que d'aiſé. Nous ſommes maîtres de nos cœurs, & il nous eſt libre de domter nos Paſſions. Dieu n'exige que le conſentement & la bonne volonté; tous ceux qui croyent en lui ſont obligez d'obſerver ſes

Préceptes & de resister aux tentations avec le secours de sa grace qu'il ne leur refuse jamais. Par exemple quand un Jesuite voit une jolie Fille, penses-tu que le bon Pere soit insensible, que son cœur ne soit point chatouillé, qu'il ne sente point enfin cette agréable émotion que la vûë d'un bel objet produit naturellement ? Desabuse-toi de cela, croi moi, mon pauvre ADARIO, ces saints Personnages sont pêtris du Limon commun; ils ne sont ni de bois ni de fer non plus que les autres. Mais sais-tu ce qu'ils font pour triompher de la nature ? Ils implorent l'assistance du Grand Esprit qui ne manque point d'amortir en eux les Flammes de la concupiscence & par un nouveau genre de victoire de mettre ces braves Athletes en état d'aller toûjours la Lance baissée cõntre les tentations de la chair. C'est à cette abstinence que nos Jesuites & nos Prêtres s'engagent lorsqu'ils prennent l'habit noir. Ils déclarent une Guerre irreconciliable à Satan, s'obligeant de repousser toutes ses sollicitations & de gagner le Ciel par violence; d'où vient que ceux qui se défient de leurs propres forces, & qui craignent de succomber aux attaques de ce Malin Esprit, se retirent du Monde & s'ensevelissent tout vivans dans l'obscurité d'un Cloitre.

ADARIO.

Tu me fais plaisir de toucher cet article, & je ne voudrois pas pour dix peaux de Castor qu'il me fut défendu de parler là-dessus. Je trou-

trouve que vos Prêtres & vos Moines ne peuvent se lier par cet engagement que vous appellez *Vœu de Chasteté*, sans commettre un crime contre la Nature ; car je te demande pourquoi Dieu a créé les Hommes & les Femmes à peu près en nombre égal ? N'est-ce pas pour travailler ensemble au grand Oeuvre de la Propagation de l'Espece ? Tout multiplie ici bas, la Fécondité est l'Ame de la Nature, & fait sa conservation. Les Quadrupedes, les Oiseaux, les Insectes, jusqu'aux Arbres mêmes & aux Plantes, tout renaît & se renouvelle. Chaque Espece nous fait sur cela une Leçon constante & invariable ; les Hommes qui ne la suivent pas sont inutiles sur la Terre, indignes de la nourriture qu'elle leur fournit pour le commun, & laquelle ils ont néanmoins l'ingratitude de n'employer que pour leur propre entretien. D'ailleurs cette bizarre Promesse les jette dans un autre précipice, c'est que quand la Nature est la plus forte chez eux, ils violent sans façon leur Serment, & se moquent ainsi du Contract qu'ils ont passé avec le Grand Esprit. Combien de desordres ne resultent point de cette violation ? Si vos Prêtres péchent avec une Fille, ils lui raviſſent un honneur qu'ils ne sauroient lui rendre, ils cueuillent cette Fleur que vous jugez si precieuse, que vous estimez un si friand morceau, & dont vous êtes si jaloux & si avides dans vos Mariages. Je ne te dis rien de ces moyens abominables dont ils se servent pour empêcher la génération. S'ils tombent dans un Adultere, les voila responsables de l'infi-

delité de la Femme, de la honte que vous en faites au Mari, du Vol que l'Enfant supposé fait à son Pere, à ses Freres ou à ses Sœurs putatives. Mais de quelle maniére s'y prennent-ils pour assouvir leur brutalité? L'Hypocrisie, la Profanation, le Sacrilege ne leur coutent rien. Ils corrompent en particulier celles qu'ils ont instruit en public, & après avoir menacé des Foudres du Ciel les impudiques & les voluptueux, ils se radoucissent avec la Femelle, & lui font comprendre que toute cette austere Morale n'est qu'un vain Fantôme, dont on se sert pour épouvanter les simples. Je parle juste, Baron, & je te défie de m'en dedire. Etant en *France* n'ai-je pas vû vos Moines avec les Dames ne pas enfouïr le talent amoureux au fond du Capuchon? Prône tant que tu voudras ta pretendue vertu de Chasteté; Je soutiens qu'il n'est pas au pouvoir de vos gens sur tout dans un certain âge de s'abstenir des Femmes, & encore moins de desirs charnels dont vous faites un crime damnable. Quant à cette Resistance & à ces généreux efforts que tu allegues, cela m'est fort suspect; aussi bien que la fuite des occasions par la retraite dans un Couvent. Si ce lieu est un Asyle assuré contre la Tentation, pourquoi permettez-vous aux Moines de confesser le Sexe? Appellez-vous cela éviter le peril? n'est-ce pas plûtôt le chercher? A quel Homme de bon sens persuaderez-vous jamais que vôtre Confession ne soit pas un voile mysterieux, une couverture devote qui cache la Débauche & l'Iniquité? Le brave Champion pour la cau-

se

se du Célibat qu'un gros Moine bien dodu, vigoureux, rubicond, qui ne refuse rien à sa chere & precieuse nature, qui se nourrit du meilleur vin, de viandes succulentes & assaisonnées d'épiceries, veritables allumettes de la Concupiscence! Pour moi, quand je reflechis sur cette Morale, je t'avouë que je ne serois nullement surpris quand on m'assûreroit qu'aucun de vos Ecclesiastiques n'entrera dans le Paradis du Grand Esprit. Quand tu me dis que ces sortes de gens se retirent du Monde, pour se battre en retraite contre les aiguillons de la Chair, c'est se jouer de la Verité; car tu sais mieux que moi qu'il n'y a point d'Hommes plus lascifs, plus lubriques, plus addonnez au Vice que vos gens noirs & encapuchonnez. Des *François* judicieux m'ont avoué de bonne foi que la plûpart de ceux qui embrassent cette bizarre vie ne le font que par mollesse, & pour se faire un rempart assûré contre la misere, & contre les devoirs de la Societé civile, contre les fatigues & le danger de la Guerre.

Il n'y auroit que deux moyens pour rendre vos Prêtres propres à leur Ministere, un Mariage legitime, ou ne les installer qu'après soixante ans, auquel cas ils auroient pû remplir toutes leurs fonctions, & sûr tout commercer avec l'autre Sexe, sans scandale & sans peril: alors ils ne seroient plus en état de seduire les Femmes & les Filles sous le masque du Zele; & d'ailleurs inutiles par leur grand âge à l'exercice militaire, leur separation du Monde seroit moins prejudiciable à la République.

LA HONTAN.

Cela eſt pitoyable: Ne vous ai-je pas déja dit qu'il ne faut jamais ſe prendre au général du défaut des Particuliers ? Je conviens avec vous que pluſieurs ne ſe font Prêtres ou Moines que pour ſubſiſter plus graſſement, & que ces gens-là oubliant les devoirs de leur Profeſſion ne penſent qu'aux Chapons du Benefice. Non, les Eccleſiaſtiques ne ſont exempts d'aucun Déreglément, la Licence ne regne pas moins parmi cette Milice Spirituelle que dans nos Armées, la difference ne conſiſte qu'à mieux ſauver le dehors: l'on voit des Prêtres & des Moines diſſolus en paroles & en actions, ſenſuels, yvrognes, addonnez à l'une & à l'autre Venus, blaſphemateurs ; d'une langue acerée pour la Mediſance ; d'une Avarice ſordide ; d'une Vengeance implacable, & d'un Orgueil qui ne deſenfle jamais ; d'une Ignorance craſſe, & enfin ſans autre Mérite que celui de leur Habit. Je ne ferai pas même difficulté de t'avouer qu'un bon Eccleſiaſtique eſt un Oiſeau bien rare. Mais cela ne donne aucun atteinte aux intentions de l'Egliſe, qui ne voudroit que des Miniſtres irreprochables, & qui les éprouve par toute ſorte de moyens avant que de les recevoir. Il eſt vrai que les précautions que l'on prend pour exclurre du Sanctuaire les Vicieux & les Scelerats, ſe trouvent ſouvent inutiles. C'eſt un grand malheur, car rien n'eſt plus contagieux que le mauvais exemple

ple des Eccleſiaſtiques ; la verité de la Parole de Dieu s'affoiblit dans leur bouche ; nos incomprehenſibles Myſtéres deviennent ſuſpects ; les Sacrements ſont prôfanez, & le Peuple ſecouant le joug de la Religion s'abandonne à une Licence effrenée. Mais ce Mal, quelque grand qu'il ſoit, n'eſt pas ſans Remede ; dans un tel cas nôtre Foi nous ſert de Bouclier, & nous ſavons fort bien diſtinguer entre la Doctrine qu'on nous prêche, & le Predicateur qui ne la pratique pas. Appuyez ſur le Fondement invariable de la Revelation du Grand Eſprit, la Vie ſcandaleuſe des Eccleſiaſtiques n'ébranle point nôtre Croyance ; nous ne concluons rien de leurs mauvaiſes Mœurs contre l'Infaillibilité de nos Saintes Ecritures. Et ſi tu étois auſſi accoûtumé que nous le ſommes aux Débauches & aux Deréglemens des Prêtres & des Moines, tu ne t'en ferois pas le moindre ſcrupule contre la Certitude de l'Evangile. Enfin, pour finir ce Chapitre, ſache une bonne fois que les Evêques établis par la Grace de Dieu & du Pape, ſont obligez de ne promouvoir au ſervice du Culte, que des ſujets qui en ſoient dignes, & de châtier rigoureuſement ceux qui ne répondent point par une bonne conduite à la Sainteté de leur Vocation.

ADARIO.

Tu bats la Campagne, mon cher Baron, & tu ne viens jamais au fait ; fertile en Digreſſions, les écarts ne te coutent rien : c'eſt grand

grand' pitié que je te trouve toûjours à côté de la queſtion. Faut-il qu'un Sauvage ſoit ton Maître, pour t'apprendre à raiſonner juſte ? mais je veux bien aller à la bouline & à la traverſe avec toi. Venons à ton Pape. Un *Anglois* m'en faiſoit l'autre jour un plaiſant Portrait : Il me diſoit, en ſe moquant, de vôtre ſotte Credulité, que vôtre Pape, quoiqu'un ſimple homme comme les autres, diſpoſoit en Maître abſolu du ſort des Ames dans l'autre Monde ; qu'il livroit ſes Ennemis à la Fureur éternelle du Grand Diable ; qu'en vertu de ſon Paſſeport il délivroit d'un moindre Enfer, dont tu ne m'as point parlé ; & qu'ayant les Clefs du Paradis, il y faiſoit entrer ceux qu'il honore de ſes bonnes graces. Suivant cette ridicule Fable, quel Homme que ce Pape ! pas un Mortel n'approche de ſon importance ; rien ne ſeroit plus affreux que ſa Haine, & l'on ne pourroit trop faire pour meriter ſon Amitié. Cependant mon *Anglois* m'aſſûra que cette Autorité Papale eſt une Chimere en *Angleterre*, & qu'on la tourne en ce païs-là impunément en raillerie. Je te prie de me developer ce myſtere.

LA HONTAN.

Tu me jettes là ſur une ample & embarraſſante matiere ; il me faudroit plus de quinze jours pour t'inſtruire là-deſſus. Conſulte nos Jeſuites, ils t'éclairciront ce point & te donneront une nuée de Raiſons dont tu pourras choiſir les meilleures. En attendant je me con-

contenterai de te dire que l'*Anglois* tout en riant n'a pas laissé de dire une partie de la verité. Il est certain que les *Anglois* se sont affranchis de la domination du Pape; ils ont reconnu que les menaces & les Foudres de ce saint Homme n'étoient qu'un vain Epouvantail, & ils ont trouvé le moyen d'aller droit en Paradis sans son Passeport, par cette Foi vive dont nous parlions tantôt, & en se confiant sur la mort & sur les merites de *Jesus-Christ*. Ainsi, comme vous voyez, l'on se sauve parmi les *Anglois* sans la Doctrine des bonnes œuvres. Quant à nous autres *François*, nous sommes terribles sur ce Chapitre-là. Nous sommes hors de salut sans les bonnes œuvres & cependant de mille *François* à peine s'en trouve t'il un qui les pratique. Ainsi le *François* & l'*Anglois* ont tous deux la foi puisqu'ils aquiescent tous deux à l'autorité des Ecritures, du moins quant aux points fondamentaux; mais le *François*, quand il enfraint la loi, quand il n'observe pas les commandemens, contribue à sa perte, il est lui même l'artisan de sa damnation, & c'est en quoi la condition du *François* est beaucoup plus triste que celle de l'*Anglois*. Celui-ci jouït encore d'un autre avantage; c'est que dans le voyage de l'autre Monde il ira au bon gîte tout d'une traite; point de pause, point de station, point de cette cruelle auberge que nous nommons *Purgatoire*. Car les *Anglois* ne sont ni si dociles ni si credules que nous autres bonnes dupes de *François*. Je ne m'explique pas bien. L'*Anglois* ne sauroit se mettre en tête qu'un Etre sou-

ſouverainement bon puiſſe tourmenter pendant des milliers d'années une créature qui n'eſt point ſon ennemie, & qu'il regarde comme le prix du ſang de ſon fils. Eſt-ce donc qu'on aime les gens pour leur faire ſouffrir des douleurs enragées? Procurer le bonheur à force de gêne, de torture & de tourmens, quelle eſpéce de bienveillance, quelle ſorte de generoſité! Enfin, dit l'*Anglois*, j'aime mieux ceder ma part du Paradis que d'y entrer par une ſi terrible porte. Mais le *François* raiſonne mieux. On ne peut trop, dit-il, acheter les plaiſirs du Ciel; poſons cent millions d'années de brulure, que ſeroit-ce pour une joie qu'on ne peut concevoir, & qui ne finira jamais? Tu peux remarquer par là que les *François* & les *Anglois* ſont directement oppoſez en ce qui concerne le Pape. Les *Anglois* aiment mieux nier le Purgatoire que de s'adreſſer au ſaint Pontife pour être affranchis de cet affreux tribut; ils font bien. Le Pape ayant de grandes prétenſions ſur les *Anglois* qui paſſent chez lui pour des rebelles, & pour les uſurpateurs des deniers ſacrez, n'auroit garde de leur accorder des paſſeports pour éviter le péage & le bureau du Purgatoire; tant s'en faut il leur donneroit plûtôt des Bulles & des Lettres patentes pour l'Enfer. Mais nous autres *François* qui croyons le Pape un peu moins puiſſant que Dieu, & qui d'ailleurs commettons beaucoup de péchez; nous negocions une quitance de peine, un acquit de ſatisfaction au comptoir du ſaint homme, & tel débauché dont la ſentence porte-

roit

roit cent mille ans de brûlement & de rotiſſure ſera franc en vertu de la diſpenſe papale, & entrera de plein ſaut dans le païs de l'extaſe & du raviſſement. Mais adreſſe-toi aux Jeſuites; ils te diront là deſſus des merveilles; il n'y a pas de gens au monde qui entendent mieux le profond myſtere de la toute-puiſſance du Pape, & le ſecret utile des fourneaux ſouterrains.

ADARIO.

C'eſt un abyme pour moi que cette oppoſition entre vôtre croyance & celle des *Anglois*; plus j'y fais reflexion, moins je la comprens. Quelle idée nous donnez vous en cela du Grand Eſprit? Ne lui feriez vous pas beaucoup plus d'honneur en diſant qu'il a donné aux hommes tous les ſecours neceſſaires au vrai culte & à leur ſalut? Non ſeulement il ſe trouve des contradictions formelles entre vos differentes Religions; mais auſſi une même communion eſt quelquefois toute bigarrée par la diverſité des ſentimens & des uſages. Vos Moines, par exemples ſont-ils uniformes? Chaque Inſtitut a des pratiques qui lui ſont particulieres, & ces faineantes & pareſſeuſes cohortes ne forment pas un aſſemblage moins bizarre par leurs opinions que par leurs habits. Veux-tu que je te parle franchement? Cette nombreuſe varieté de croyance dont la terre eſt couverte me feroit ſoupçonner que peu de gens ſont de bonne foi dans la Religion qu'ils profeſſent exterieurement. Je m'imagine

gine que les personnes de bon sens prennent à ce prodigieux monceau de controverses ce qui les accommode, & se font ainsi une Religion à leur guise. Est-il croyable, que le Grand Esprit, lui qui est la justice & la bonté même, perde une infinité d'innocens, & qu'abandonnant tout le reste du genre humain aux Flammes éternelles il n'accorde son Paradis qu'à un fort petit nombre de vos gens? Croi-moi, mon pauvre Baron, il fait bien obscur dans l'autre Monde; une nuit épaisse nous en derobe la vûe; les sombres & noirs habitans de ce païs-là ne se sont point encore avisez de commercer avec nous; il est très-malaisé de savoir ce qui s'y passe. Pour moi voici ma persuasion, c'est que nous autres *Hurons* nous sommes les ouvrages & les créatures du Grand Esprit, qu'il nous a faits bons & sans malice, au lieu que vous êtes des scelerats amenez en ce païs-ci par la Providence afin de vous corriger sur nos exemples, & d'imiter la droiture & la simplicité de nos mœurs. Vante-toi donc, tant que tu voudras, mon Ami, de tes connoissances, de tes lumieres, de ta foi, fusses-tu le plus éclairé des hommes tu n'entreras jamais dans le bon païs des Ames si tu ne vis en *Huron*. L'éloignement du vice, l'humanité envers tes semblables, le repos d'esprit causé par un sincere & généreux desinteressement, sont trois points que le Grand Esprit exige de tous les hommes. Nous observons exactement & sans la moindre repugnance ces grands devoirs dans nos hameaux. Mais pour vous autres *Européens* vous ne connoissez

ſez cette aimable innocence que de nom; il n'y a point de crime qui vous effraye; vôtre principale attention c'eſt de vous ſupplanter & de vous détruire les uns les autres; vous étes en proïe à vos deſirs déreglez, & la fureur d'accumuler ou de s'agrandir vous tient dans une agitation toûjours violente, & prive vôtre cœur du précieux & ineſtimable tréſor de la tranquillité; enfin la crainte du Grand Eſprit ne vous empêche point de donner dans toutes ſortes d'excès, & je croi que vous ne penſeriez jamais à lui ſi vous n'affectiez d'en parler aux *Hurons*. Mais il eſt temps de finir; Adieu, mon cher Frere, je vais repaſſer dans ma Cabane tout ce que nous avons dit, & je ſerai demain bien ferré pour eſtocader contre le Jeſuite.

II. CONVERSATION.

Sur les Loix.

LA HONTAN.

ET bien ADARIO, tu as ouï le Jeſuite, comment t'és-tu tiré d'affaire? Ce Docteur t'aura, ſans doute, ouvert les yeux, il aura diſſipé, je m'imagine, la fauſſe lueur de toutes tes objections. Car un Jeſuite eſt tout un autre homme qu'un Cavalier pour enſeigner

ſeigner nos ſaints Myſtéres. En fait de Religion nous autres gens de guerre ne ſommes pas fort propres à défendre le terrain ; il n'eſt pas trop difficile de nous deſarmer là-deſſus, & quoi qu'il n'y ait rien de plus important que de bien connoître le ſalut, nous le ſuppoſons volontiers ; nous nous en raportons ſans peine aux Lumieres ou à la bonne foi de nos Phariſiens, & il n'y a ſi petit amuſement qui ne nous occupe plus que la grande affaire de l'interêt éternel. Mais pour un Jeſuite ? Oh ! c'eſt un excellent Apôtre ; il catechiſe avec une admirable ſubtilité : propoſez à un Jeſuite les ſcrupules les plus apparens, il interprete ſi finement à ſa maniere qu'il vous guerit. Enfin je ſuppoſe un incredule qui ſoit le plus vif & le plus profond de tous les raiſonneurs, je ſoutiens qu'un Jeſuite terraſſera ce Lion, & que le rendant un Agneau doux & docile il l'attachera ſans reſiſtance à la chaine de la Foi.

ADARIO.

Il faut aſſûrément, Baron, que je ſois un mauvais raiſonneur ; car je t'aſſure que ton Jeſuite ne m'a point du tout ébranlé ; tout ce qu'il a dit m'a paru un vrai Galimatias ; je n'y ai pas aperçû une goûte de bon ſens, & entre nous, je croi que le bon Pere admiroit lui-même la facilité qu'il a de parler long-temps ſans ſe comprendre. D'ailleurs, cet importun diſcoureur rebat ſans ceſſe la même choſe ; te ſouvient-il que je lui ai reproché devant toi qu'il rebutoit par ſes redi-

tes

tes & par ſes repetitions? Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que par la raiſon qu'il ne poſſede pas aſſez nôtre Langue, il veut que j'explique aux autres des choſes que je n'entens point; il me preſſe de fourrer dans la tête de nos *Hurons* ſon inconcevable jargon. Mais il a beau faire, il ne m'obligera jamais à débrouiller un Cahos où lui-même ne diſtingue rien nettement. Qu'il inonde tout nôtre Village de cette eau du Batême dont il ne ſauroit me donner une définition tant ſoit peu vraiſemblable, qu'il Chriſtianiſe nôtre Habitation, j'y conſens, pourvû qu'il ne m'emploie point à des ſottiſes, & qu'il me laiſſe joüir de ma Raiſon. Finiſſons ſur la matiere du Culte & cauſons un peu des *Loix*. Ce terme de Loi nous eſt tout à fait étranger; mais je m'arrête à ce qu'il ſignifie, & je croi n'être pas fort éloigné de le comprendre: j'ai trouvé ton explication bonne & les exemples dont tu l'as confirmée m'ont frapé. Quand tu cites les Loix n'entens-tu pas cette impreſſion naturelle gravée dans nos Ames, qui nous preſcrit ou qui nous défend une choſe ſuivant que cette choſe eſt conforme ou oppoſée à la juſtice & à la droite Raiſon? Tu ne m'as point, ce me ſemble, propoſé les Loix ſous une autre idée; ſi bien qu'obeïr aux Loix, c'eſt ſuivre la plus pure Lumiere de l'Eſprit, c'eſt proprement acquieſcer au Bon-ſens & à la Raiſon. Or, de deux choſes l'une, ou vôtre Raiſon eſt d'une autre eſpéce que la nôtre, ou ſûrement vous ne pratiquez point ce que la Raiſon vous ordonne.

LA HONTAN.

Où vas tu, mon Ami? tu rafines à toute outrance, & tu t'évapores dans tes distinctions. Ignores-tu à ton âge que les *François* pensent comme les *Hurons*, & que la Raison, cet attribut essentiel de nôtre Espéce, est de tout Pays, de toute Nation, qu'elle est la même par tout? Tu nous reproches donc de ne pas observer les Loix? D'accord; si chacun les suivoit, il n'y auroit plus de punition à faire, tous les tribunaux deviendroient inutiles, & ces Juges que tu as vûs à *Quebec* & à *Paris* ne pouvant plus profiter de l'injustice des hommes, seroient contraints d'avoir recours à d'autres moiens pour s'enrichir. Mais comme la sûreté publique n'est fondée que sur le maintien des Loix, c'est une necessité absoluë de punir les infracteurs; autrement la malice & la violence l'emporteroient par tout; nos biens, nôtre honneur, nos vies seroient à la merci du plus adroit ou du plus-fort, & rien ne seroit plus déplorable que nôtre condition.

ADARIO.

Pourroit-elle être plus déplorable? N'êtes-vous pas déja plongez dans le plus grand des malheurs? Je ne conçoi point de situation plus violente que celle de faire ce qu'on ne veut pas, & d'agir toûjours malgré soi; c'est pourtant vôtre état à vous autres *Européens*, qui n'oseriez suivre vos inclinations, &

& qui n'évitez le mal que par la crainte de ſubir la rigueur des Loix. Vous étes indignes de porter le nom d'homme. J'honorerois bien plûtôt de ce titre nos Caſtors qui font voir dans leur conduite toute uniforme, du genie, de la prévoiance, de l'induſtrie & de l'adreſſe, & qui d'ailleurs ne ſe dérangent en rien dont on puiſſe leur faire un crime. Mais à qui convient proprement ce beau nom d'homme? N'eſt-ce pas à celui chez qui le Bon-Sens domine, & qui ſe porte naturellement au bien par un principe de raiſon. C'eſt préciſément ſur cela que roulent nôtre genre de vie & toute nôtre Morale. Uniquement & inviolablement attachez à l'ineſtimable maxime de ne rien introduire parmi nous qui puiſſe alterer cet aimable & ſolide repos d'eſprit, & cette union fraternelle, qui forment ici bas nôtre ſouverain bonheur, nous ne voulons ni or ni argent, & autant vous adorez ces dangereux metaux, autant les avons-nous en horreur. Tant que nous aurons ſoin de nous conſerver à l'abri de ce rempart, l'Interêt, ce perturbateur éternel des hommes, ne pénétrera point dans nos Cabanes, il ne rompra point les liens du ſang & de l'amitié, il ne troublera point nos innocens & tranquilles plaiſirs, il ne nous privera point d'un doux & paiſible ſommeil; nous vivrons ſans Loix, ſans procès, ſans Juges, & nous conſerverons en cela le précieux heritage que nos Péres nous ont laiſſé depuis la Fondation du Monde. Tu vois, au reſte, que je n'avois pas tort de dire que

les Loix ne signifient rien moins parmi vous que le Droit & l'Equité, puisque les Grans & les Riches en secouent aisément le joug, & qu'il n'y a que les pauvres & les malheureux qui ne puissent s'en dispenser. Mais examinons plus amplement en quoi consistent ce juste, ce raisonnable que vous vous vantez d'observer & que vous nommez vos Loix. Les Gouverneurs de *Canada* soutiennent depuis cinquante ans que nous sommes sous la domination de leur Grand Capitaine. Nous ne reconnoissons point de Superieur ni de Maître, repondons-nous; nous vivons sans subordination & dans une égalité parfaite, un même esprit, un même cœur, nous anime, nous sommes tous libres, & nous n'apartenons qu'au Grand Esprit, incomparablement plus nobles en cela que vôtre Nation qui n'est qu'un assemblage d'esclaves sous la volonté absoluë d'un seul homme. Cette prétention des *François* est aussi ridicule qu'elle est injuste; à quel titre, de quel droit, par quelle convention nous a-t-il aquis? Sommes nous allez le chercher? Nous sommes-nous vendus à lui? Avons-nous stipulé que nous lui obeïrions & qu'il nous protegeroit? Les *François* au contraire ont traversé les Mers pour venir nous trouver; tout le pays qu'ils ont usurpé apartient de temps immemorial aux *Algonkins*; ainsi nous pourrions avec beaucoup de raison nous attribuer un droit d'empire & de commandement sur les *François*; mais la prudence nous retient, nous voulons être plus sages qu'eux; qu'ils se repaissent

sent des fruits chimeriques de leur violence, nous le tolerons par amour propre, & pour éviter les querelles & les differens. Confesse donc, mon cher Ami, confesse que la Raison de *France* est une extravagante Raison. Sur cè pied-là je te conseille, en frere, de te joindre à nous & de te faire *Huron*. Que tu és à plaindre au prix de moi! Je suis maître de ma personne & j'en puis disposer à mon gré; je ne dépens point d'un tyran, qui tout en me volant mon bien, tout en me rendant miserable, exige encore de moi de profonds respects, & veut que je tremble devant sa grandeur; je suis d'une Nation qui n'a point d'autre Souverain que le Bon-Sens, & chez laquelle le Bonplaisir est également distribué à tous les particuliers; point de premier ni de dernier parmi nous; Les *Hurons* s'appellent freres, & le sont encore plus; je souhaiterois trouver des termes pour te faire sentir mon bonheur; pense bien à ce que je vais te dire; je n'aime les hommes que par la Raison; j'ai le dernier mépris pour leur folie & pour leur travers; je veux du bien à tous mes semblables, je n'en crains aucun, personne n'a droit de me contredire, je ne suis l'inferieur & le sujet que du Grand Esprit. Compare maintenant ta condition avec la mienne; & montre-moi, si tu le peux, que je raisonne mal. N'est-il pas vrai que ton grand Capitaine, ou ceux qui agissent sous son autorité peuvent te causer mille chagrins, & même te faire perir, fusses-tu tout à fait innocent? D'ailleurs, de combien de perils n'és-tu pas

environné ? Tu ne marches que sur des précipices ; la trahison, la calomnie, le vol, l'assassinat, sont des maux dont il ne t'est pas possible de te garantir, & souvent ceux en qui tu as le plus de confiance, & que tu crois tes meilleurs amis machinent ta perte. Sont-ce là des fausſetez ? L'experience journaliere confirme la verité de ce que je dis, & tu n'oserois m'en démentir. Vien donc, mon cher Frere, vien participer à nôtre bonheur. Mais non, un *François* ne veut point entendre parler de devenir homme ; il est trop endurci à la pesanteur de sa chaine, & il préfere un lâche & vil esclavage à nôtre incomparable Liberté. Servez, rampez, à la bonne heure, enfans degradez de vôtre dignité, honte & deshonneur de la Nature qui ne vous a faits que pour jouïr de vous-mêmes, vous qui faites consister tout vôtre bonheur à dépendre d'un Tyran. Oh que le *François* est une charmante figure d'homme ! Écoutez-le, personne, à l'entendre, n'a plus d'horreur que lui pour l'esclavage, qui dit *François* dit le plus intrepide de tous les bretteurs pour la gloire de la Nature humaine. Mais ne passez pas de la fanfaronnade du *François* à sa conduite ; vous y trouveriez une étrange contradiction : vous verriez alors que le *François* est le plus esclave de tous les animaux, & que s'il parle de Liberté comme un Dieu, sûrement il en jouït moins qu'une bête.

LA HONTAN.

En verité, bon Homme, je ne te reconnois point dans tout ce que tu dis là ? Eſt-ce toi qui as fait le voyage de *France* & de la *Nouvelle Angleterre* ? Eſt-ce toi chez qui j'ai trouvé tant de fois ce Bon-Sens épuré de préjugez, cette Raiſon toute nuë qui fait tant de plaiſir à tous les gens de la bonne tournure ? Eſt-ce toi, enfin que je croiois tout à fait *Dehuronniſé* ? De quoi t'ont ſervi tes Voyages ? où eſt le fruit de tout ce que tu as vû parmi nous ? Qu'entens-tu par ces Loix, par cette dépendance, par cet eſclavage que tu ne ceſſes de me prôner ? Pour moi je croi que tu ne ſais mieux que tu ne dis. C'eſt bien à un *Huron* vraiment à nous prêcher le bonheur de la vie ! Fy, fy, n'avez-vous pas de honte, ADARIO ? Vous prétendez que vôtre Philoſophie eſt meilleure que la nôtre ? Et à quoi, je vous prie, ſe termine toute vôtre Morale ? A boire, manger, dormir, fumer, chaſſer & pêcher, à faire un demi million de lieues pour gober quatre ou cinq *Iroquois*. Parlez-moi de nôtre Nation qui employe tout ſon eſprit à ſe procurer le plaiſir & la moleſſe. Vous m'alleguez nos Loix ? Eh ! ces Loix ne ſont que pour les pauvres ou pour les ſots ; on les évite par un peu d'adreſſe ; on s'en diſpenſe par beaucoup de fortune ; les Grands ne les craignent preſque point, & le Souverain qui en eſt ordinairement le plus grand infracteur ne les maintient que pour ſe main-

tenir ſoi-même. Ajoûte à tout cela que la Probité rend libre, & qu'un honnête-homme eſt affranchi des Loix.

ADARIO.

Je t'arrête ici, Baron ; ſouffre que je te le diſe avec toute la candeur *Huronnoiſe*, tu ne ſais ce que tu dis. Tu te piques de droiture ; je ne voudrois pourtant pas te cautionner ; car tu as la mine, nonobſtant toute ta ſincerité aparente, de ne pas mieux valoir que les autres ; mais je te ſuppoſe irreprochable ; mais ſi quelcun de tes ennemis s'aviſoit de ſuſciter contre toi deux faux témoins bien ferrez, tes Loix te ſauveroient-elles ? N'en reconnoitrois-tu pas alors l'inconvenient ? Ne donnerois-tu pas tous les Legislateurs au D. ? Interrogez nos coureurs ; ils vous ſoutiendront avoir vû ſacrifier à ces rigoureuſes Loix vingt perſonnes dont l'innocence à été reconnue après leur injuſte & cruelle mort. A toi permis de t'inſcrire en faux contre leur témoignage ; mais tu ne ſaurois nier ce que je vais te dire, & ce que j'ai vû ; c'eſt qu'en *France* on livre quelquefois les innocens à des tortures afreuſes pour leur arracher de la bouche par la violence de la douleur l'aveu d'un crime qu'ils n'ont point commis. La Nature ſe ſoulève là contre, cette inhumanité fait horreur ; di, di après cela que tes *François* ſont des hommes. Les femmes même ne ſont pas exemtes de cet horrible ſupplice que vous appellez Queſtion ; Oh que ne ſouffre point

ce

ce tendre ſexe dans ces tourmens ſoit par la dure preſſion, ſoit par la barbare extenſion des nerfs. Au reſte, ces malheureux diſent oui à tout ce qu'on leur demande, & preſque toûjours ils prononcent eux-mêmes l'arrêt de leur condamnation. Ne font-ils pas bien? Ils s'accuſent à faux, direz-vous, ils ſe calomnient, ils ſe noirciſſent & ſe font perir par un menſonge atroce; d'accord; mais auſſi ſe délivrent-ils de cinquante morts par celle qu'ils ſe procurent, & je trouve qu'en cela ils ont grande raiſon. Car ſuppoſons qu'ils aient aſſez de courage pour ne pouvoir être tirez de la negative par toute la violence des tourmens, cette Queſtion leur laiſſe de pitoyables reſtes, & ſe ſentant toute leur vie des violentes ſecouſſes que leurs membres ont reçû dans cette épreuve, ils ne vivent plus, ils languiſſent & meurent à tous momens. Croi-moi, mon cher Baron, croi-moi, ces Diables noirs & cornus, dont tes Jeſuites qui nous prennent pour des enfans, veulent nous faire peur & leſquels ils nous diſent être occupez à rôtir, à bouillir, à griller les ames, ces Diables, dis-je, ne ſont point en Enfer; non non, ils vous ſuivent, ils vous accompagnent par tout, & vos Loix, vôtre police, vos plaiſirs, vôtre Societé leur fourniſſent une matiére inépuiſable d'exercer leur diablerie & de tourmenter les hommes.

LA HONTAN.

Ni toi, ni tes Coureurs n'entendez rien à nôtre maniere de punir le crime, je vais t'expliquer ce que c'eſt. Deux faux témoins dépoſent contre un innocent, que fait-on? Ils ſont interrogez pluſieurs fois ſéparément. Le Juge employe toute ſon adreſſe pour voir s'ils ne ſe coupent point, & ſi leurs réponſes ſont uniformes. Si l'on a le bonheur de découvrir le complot, c'en eſt fait de leur vie, ils ſubiſſent le dernier ſupplice. Mais ſi l'on ne peut percer l'iniquité du myſtere, ſi ces témoins s'accordent dans toutes leurs dépoſitions, ſi confrontez à l'Accuſé celui-ci n'alleguant point de raiſon valable pour les recuſer, eſt obligé de s'en rapporter à leur conſcience; enfin, ſi ces témoins jurent & affirment par la verité du Grand Eſprit qu'ils ont vû commettre la mauvaiſe action dont il s'agit, alors l'Injuſtice triomphe, l'Innocence eſt opprimée, & le prétendu coupable eſt condamné à la mort. Quant à la torture, on y applique l'Accuſé lorſqu'il n'y a contre lui qu'une demi-preuve, c'eſt-à-dire, un ſeul témoin, ou lorſque l'importance & l'énormité du cas requierent qu'on l'aprofondiſſe; mais tu dois ſavoir après tout que nos Juges ne procedent pas à la légere, & qu'ils apportent tous leurs ſoins à bien diſcerner le coupable d'avec l'innocent.

ADARIO.

Que m'as-tu apris par ton explication? Ce que tu me dis là & rien, c'eſt toute la même choſe. Je veux qu'on interroge ſéparement les faux témoins; mais ces miſerables aſſaſſins, avant que de ſe produire, ne ſont-ils pas convenus de tout? Tourne, comme tu voudras, cette déteſtable Queſtion, qui fait la meilleure machine de vos Juges, il eſt toûjours conſtant que par ce moyen un Scelerat pour ſe vanger ou pour ſe divertir, peut expoſer le plus honnête homme du monde à des tourmens afreux. Quand même on tourmenteroit l'Accuſé ſur une dépoſition veritable, penſes-tu que le témoin ne me cauſeroit pas de l'horreur? Quoi un *François* peut ſauver la vie à ſon ſemblable, à ſon frere, à un autre *François*, & il n'en fait rien, quels monſtres de gens étes-vous donc vous autres? oſeriez-vous dire que vous apartenez à nôtre Eſpéce? connoiſſez-vous ſeulement l'humanité? Mais à propos de vos Juges, je te prie de m'éclaircir ſur un point. Eſt-il vrai qu'il y a des Juges d'une ignorance ſi craſſe & ſi groſſiere qu'un certain oiſeau, fameux par ſon ramage & par ſes oreilles meriteroit autant qu'eux de porter la robbe & le bonnet. Paſſe pour l'ignorance; mais eſt-il vrai que l'amitié, que l'interêt, que l'amourette, ſe gliſſent dans la venerable Magiſtrature, & que ſouvent ce ſont ces faux poids qui reglent la balance de la Juſtice? Tu ne vas pas manquer de nier le fait

& de me soutenir que tes Juges sont incorruptibles ; mais je ne t'en croirai pas sur ta parole. Je sai de science certaine que Dame Justice, bien loin d'être intraitable, est de fort bonne composition. Le pauvre Plaideur a-t-il mis son droit dans un jour inconteſtable ? a-t-il prouvé clair comme la lumiere du Soleil, qu'on lui retient injustement son bien ? Sa Partie n'a qu'à faire agir ce Grand, cet Ami, cette Maîtresse, cette belle Solliciteuse, sa Partie n'a qu'à faire briller l'or ou les présens, Messieurs les Juges s'humanisent, ils se laissent desarmer, ils cedent au pouvoir de ces charmes & de ces attraits. C'est par les mêmes moiens qu'on se garantit du glaive de la Justice, & que le crime demeure impuni. Vivent donc, vivent les *Hurons*, qui sans Loix, sans Tribunaux, sans prison, sans torture, marchent sûrement à la lueur de la pure Raison, & jouïssent par là d'une heureuse tranquillité dont vous autres *François* ne connoissez pas l'inestimable prix. N'ayant point d'autre Maître ni d'autre Guide que la sage & provide Nature, qui a imprimé ses Loix bien avant dans nos cœurs, un même esprit nous anime, une même volonté nous meut, & rien ne trouble la douceur de nôtre union. Affranchis du venin & des traits de la discorde, les procès, les chicanes, les querelles ne défigurent point nôtre Societé. Chacun possede sans être envié, parce que chacun possede autant pour les besoins des autres que pour les siens, & le bonheur du particulier fait infailliblement le bonheur commun.

mun. Que vôtre condition me paroit déplorable ! Vous tirez toute vôtre sûreté de vos Loix, & ces Loix pouvant être administrées par des stupides, par des ignorans, par des scelerats, où est le principe fixe de vôtre repos & de vôtre conservation ? Avoüe la dette, mon pauvre Baron, tu ne saurois t'en défendre ; n'est-il pas vrai que ce qu'on nomme parmi vous Justice n'est d'ordinaire qu'un trafic honteux, qu'un infame brigandage, qu'une abominable invention pour ruïner les familles, & pour opprimer l'innocent ? Vous n'en disconvenez pas vous autres *François*. Je me souviens d'avoir ouï dire à quelques rieurs de vos gens que Dame Justice étoit la plus riche héritiere du Roiaume, & que Monsieur le Juge aiant gobé l'huitre renvoioit les Plaideurs, chacun une écaille à la main. Je me fis expliquer la chose, & la raillerie me parut fort bonne.

LA HONTAN.

N'entendras-tu jamais raison, mon Ami ? Tu crois bonnement tout ce qu'on te dit, & tu ne fais pas reflexion qu'on te raportera vingt fausſetez contre une verité. Quoi ? accuser nos Juges d'agir par passion ou par interêt, & de se laisser corrompre ? c'est une noire médisance, c'est une calomnie atroce. Non, non, ce n'est pas sous la robbe d'un Juge que la friponnerie va se cacher ; elle y seroit bien venuë, vraiment. Peut-être trouverois-tu quatre scelerats dans toute nôtre

Nation chicaneuſe, un à chaque coin du Roiaume, eſt-ce trop ? Enfin, c'eſt un Caſtor blanc qu'un mauvais Juge en *France*. Veux-tu que je te faſſe ici une peinture naïve de nos Magiſtrats ; mais garde toi bien au moins de prendre la choſe à contreverité. Nos Magiſtrats ſont des hommes parfaitement devoüez au maintien de la ſûreté publique : apliquez uniquement à conſerver l'ordre, & à le faire fleurir, ils ſe negligent pour les autres, & ne vivent que pour le bien commun. Toujours occupez de la préſence du Grand Eſprit, qui doit leur demander compte un jour de leur adminiſtration, & qui d'ailleurs jugera les Monarques & les Bergers par le même principe : cette préſence eſt un rempart à l'abri duquel ces Meſſieurs ſe tiennent fermes & inébranlables dans la pratique de leurs devoirs. Leur cœur eſt une glace que l'amour, avec tous ſes feux, ne ſauroit fondre ; en vain la Beauté dreſſe toutes ſes batteries contre ce cœur, fût-ce une Venus, elle abandonne la place. Ils ne ſont pas plus ſenſibles au brillant de l'or ni à l'éclat de la Grandeur ; prendre un Juge par l'endroit de la fortune ou de l'élevation ? ſon integrité ſe revolte, le zéle qu'il a pour la Juſtice lui inſpire alors tous les ſentimens d'une Vierge avec qui l'on voudroit trafiquer un bijou qu'elle eſtime plus que ſa vie. La tentation l'irrite, & il ne pardonne jamais au tentateur. Pour donner le dernier trait à la repréſentation de nos Juges, tu dois te les imaginer dans l'exercice de leurs charges & de leurs emplois, com-

comme des rochers au milieu des flots, comme des coloſſes au milieu des vents, comme des hommes rares, & d'une vertu que tous les attraits & tous les appas du Monde ne ſauroient entamer. Perſonne ne connoit mieux que moi le merite angelique de la Magiſtrature *Françoiſe*. Les Juges de *Paris* m'ont fait la grace de me décharger du peſant fardeau de mon patrimoine ; & par la perte de trois ou quatre procès, ils ne m'ont laiſſé que mon épée pour vivre; mais penſes-tu qu'à cauſe de cela je les taxe d'injuſtice? tu t'abuſerois bien fort. Il eſt vrai que mes Parties dont la cauſe ne valoit rien ſe prévalurent beaucoup de leur bourſe & de leurs puiſſans amis ; mais avec tout cela mes Juges m'aſſurerent que, ſuivant leurs obligations, ils n'avoient fait qu'interpreter les Loix, que ces mêmes Loix étoient contre moi, & que c'étoient proprement elles qui m'avoient condamné ; or les Loix ne pouvant être injuſtes, je dois ſavoir bon gré à mes Juges de m'avoir reduit à la beſace, & je ne puis me plaindre que de moi-même qui ai mal expliqué la Loi.

ADARIO.

Tu me dis là de grands riens, mon cher Frere, & il faut que tu me prennes pour une groſſe dupe ſi tu te figures que je me rende à ton galimatias. Tu ne ſaurois te battre contre moi à forces égales, car la Raiſon n'eſt pas aſſez de ton côté ; pour ſuppléer à ce défaut, tu ruſes & tu voudrois m'aveugler

gler de pouſſiere, mais je ſuis en garde contre ta fineſſe, & je ſaurai me garantir. Premierement, je ne conviendrai jamais avec toi qu'on m'ait mal informé ſur l'article de vos Juges; j'ai apris leur dépravation par le raport uniforme de tant d'honnêtes gens que je ne puis raiſonnablement en douter. Pourquoi veux-tu que je te croye au préjudice de tous ces témoins, qui n'ont aucun ſujet de m'en impoſer là-deſſus? Mais quand je t'accorderois qu'on ne m'a point rapporté juſte, n'ai-je pas eu plus d'une fois occaſion de m'inſtruire ſur cette matiére par le témoignage même de mes propres yeux? Prens garde à ce que je vais te dire, &, ſi tu le peux, tire-toi de ce pas-là. J'ai vû ſur le chemin de *Paris* à *Verſailles* un Payſan prêt à être foüeté publiquement par la main du bourreau, pour avoir attrapé quelque peu de gibier. Allant de la *Rochelle* à *Paris* je rencontrai un homme condamné aux Galeres, pour avoir été trouvé portant un ſac de ſel. Ces deux infortunez ſubirent le châtiment; mais en quoi conſiſtoit leur crime? L'un avoit tué quelque bête: l'autre avoit pris ſecrétement un peu d'eau de mer condenſée; tous deux cherchoient à faire ſubſiſter leur pauvre famille, beau ſujet de punition! pendant qu'on ſe proſterne devant ceux qui volent impunément les peuples, & qui, pour fournir à leur horrible ſuperflu épuiſent la Nation; pendant qu'on adore certaines Idoles, qui, pour contenter une paſſion déreglée font couler des torrens de ſang, & dépeuplent le Genre humain; enfin, pendant qu'on fait

la cour à des gens que l'on ſait n'être ſortis de la boüe, & ne s'être élevez au deſſus du commun que par la fourberie & la mauvaiſe foi. Vante, après cela, vante la juſtice & l'équité de tes Loix; oſe ſoutenir que tes Legiſlateurs & tes Juges craignent le Grand Eſprit, & que dans leurs reglemens ils n'ont égard qu'à la Probité. A vous entendre, il ſemble que nous autres *Hurons* ſoions des machines à figure humaine, ſans Ame & ſans Raiſon; mais que vos *François* examinent bien nos mœurs, & ils ſeront forcez d'avoüer que nous ſuivons auſſi exactement les regles immuables de la Juſtice & de l'Equité que vous negligez, que vous tranſgreſſez ces mêmes régles. Un *Huron* ne craint de la part de ſa femme ni des cornes ſur le front ni des bâtards dans ſa famille; ſans connoître ni dettes, ni credit, ni pauvreté, nous échangeons ſur le champ, ou nous donnons ſans retour. Nous ne reſſentons point les triſtes effets du mien & du tien; ſi ce Lion furieux qui cauſe tant de ravage dans le reſte du Monde, ſe trouve parmi nous, il a les dents tout-à-fait limées; ſi ce Serpent qui infecte de ſon venin preſque tous les hommes, n'eſt pas abſolument banni de nos Cabanes, il y entre au moins ſans pointe & ſans aiguillon: nous n'aimons ce qui nous appartient qu'autant que nos freres peuvent s'en paſſer, & le riche ne poſſéde plus rien en propre dès qu'il s'agit de ſubvenir à la neceſſité du pauvre. Comme nous ſommes unis d'une parfaite égalité, la Raiſon ne veut pas que le bienfaiteur exige aucune reconnoiſ-

noissance, mais comme nous faisons profession d'être hommes. La même Raison veut que celui à qui l'on fait du bien ne soit point ingrat. Le desir insatiable d'amasser ne nous ronge point, nous jouïssons du fruit de nôtre travail, & nous en faisons jouïr ceux dont la peine a été moins heureuse que la nôtre. D'ailleurs l'envie ne trouvant par où s'insinuer nous sommes exempts de divisions, de querelles, de meurtres; nous ne sentons point les morsures funestes de la Discorde; la maladie & la guerre sont les deux seules portes par où la mort entre chez nous. Enfin, Baron, traite tant qu'il te plaira, de folle & d'extravagante nôtre République impolicée, je te soutiens qu'elle est cette République apparemment sauvage l'asile que la droite Raison bannie de la plûpart des Nations a choisi pour s'établir, & que c'est ici où vos pretendus Sages devroient venir entendre la voix de la Nature qu'ils écoutent & qu'ils consultent si peu.

LA HONTAN.

Doucement, ADARIO, tu te laisses trop emporter à ton imagination; tu ne fais que voltiger de superficie en superficie, & ton peu de pénétration ne te permet pas de rien aprofondir. Ecoute-moi sans préoccupation, & tu connoîtras bien vîte la justice de nos Loix. Quand les premiers *François* se sont unis ensemble, ils ont crû que le moyen le plus efficace pour conserver le repos, &

pour

pour augmenter le bonheur d'une Societé, c'étoit de déferer, ſous de certaines reſtrictions que nous appellons Loix fondamentales, le ſouverain pouvoir à un ſeul homme, & de le rendre Maître abſolu de toutes choſes. C'eſt celui-là que nous nommons nôtre Prince, nôtre Monarque, nôtre Roi. Avant qu'on lui mette la Couronne ſur la tête, on l'oblige à faire ſerment ſur ce qu'il y a de plus ſacré dans la Religion, qu'il obſervera exactement les Conſtitutions primitives & originales de la Monarchie. Tant qu'il tient parole, tout va le mieux du Monde ſoit pour le général, ſoit pour le particulier. On execute fidélement les Traitez, & par là l'on entretient une bonne intelligence avec les Voiſins; jamais de guerre que pour demander ce qui appartient inconteſtablement ou que pour ſe défendre contre la violence & l'oppreſſion; les ſujets ne ſont point accablez de ſubſides, & les peuples ne fourniſſent que ce qui eſt préciſément néceſſaire aux beſoins de l'Etat. Chacun eſt ſûr de travailler pour ſoi, & ſur ce motif le Commerce fleurit & les Arts ſe perfectionnent. Le Vice eſt puni, le Merite recompenſé; le Droit, l'Ordre, la Raiſon triomphent, le tort & le travers ſont condamnez par tout. Mais qu'arrive-t-il, mon Ami? c'eſt que ces Princes religieux obſervateurs de leurs obligations & de leurs engagemens ſont extrémement rares. Un Monarque ſur ſon Thrône ne veut rien voir qui ne ſoit au deſſous de ſoi; ces Loix auxquelles on a prétendu l'aſtraindre & le ſoumet-

mettre lui paroiſſent comme des liens incommodes qui le ſerrent, & qui l'empêchent de ſe mouvoir comme il lui plaît. Ce Roi ne veut point d'exception dans ſon indépendance, & il ſecoüe tout ce qui pourroit borner tant ſoit peu ſon autorité. Ce n'eſt plus alors le ſalut de la Nation qui eſt la Loi ſuprême, c'eſt la Volonté du Monarque. De ce deſordre capital naiſſent tous les autres défauts qui défigurent la face du Gouvernement. Le Prince n'aiant plus d'autre regle que ſon Vouloir, c'eſt une ſuite neceſſaire que tout dépende de ſes caprices & de ſes paſſions. Il ordonne des choſes injuſtes & criantes; une partie de ſes ſujets execute les ordres aux dépens de l'autre partie, & les premiers deviennent en cela les inſtrumens & les ſupôts de la Tyrannie. Si ce Prince eſt déréglé dans ſes mœurs, ſon Exemple autoriſe le crime, & ſes excès ne paſſent plus que pour des gentilleſſes. Veux-tu que je te diſe tout en peu de mots, ADARIO? Quand le Monarque regne par les Loix, rien de mieux: quand le Monarque s'érige lui-même en Loi, rien de pis.

ADARIO.

Je te comprens, mon cher Baron, & plût à Dieu que tu m'euſſes toûjours répondu auſſi ſolidement! Mais di-moi, je te prie. Lors qu'on a le malheur de tomber entre les mains d'un de ces Oppreſſeurs dont tu parles, pourquoi ne pas déthrôner le Tyran? pourquoi ne pas ſe donner un meil-

meilleur Maître? Que tout un grand Peuple gemisse pour le plaisir d'un seul homme, je ne pense pas qu'il se puisse rien concevoir de plus bizarre, ni de plus contraire à la droite Raison.

LA HONTAN.

Aussi se trouve-t-il dans nôtre *Europe* une Nation assez brave & assez courageuse pour ne pas souffrir que le Souverain transgresse les Loix, & pour s'opposer à son usurpation. Mais ce qui fait que ces dépositaires de la Liberté, que ces veritables hommes trouvent si peu d'imitateurs, c'est qu'un Tyran a de grandes ressources contre le déthrônement. Il fait accroire à ses sujets que le Grand Esprit l'ayant établi sur eux, ils doivent lui obeïr, fût-il le plus execrable de tous les Monstres: on ne cesse de rebattre cette belle Morale; les uns la prônent de bonne foi, les autres par crainte, par interêt, ou pour avoir le plaisir de défendre une mauvaise cause. Mais le peuple est toûjours la dupe de ces Docteurs, & donnant avec sa credulité ordinaire dans ce barbare dogme, il respecte la main qui le frappe, & il baise les fers dont le Tyran le tient enchainé.

ADARIO.

Oh pour ce coup-là je te tiens, Baron. Tu ne saurois me nier, sans renoncer à toute pudeur, que vos *François* deshonorent le Grand Esprit par les idées qu'ils s'en forment.

Car

Car quand ils croient qu'il ordonne sous peine des feux éternels à toute une nombreuse Nation d'obeïr à un mechant Roi, n'est-ce pas dire que le Grand Esprit est méchant lui-même, & qu'il prend plaisir à faire souffrir des innocens ? Mais revenons à la justice de vos Loix. Tu te souviens de ces deux pauvres Diables qui se refugierent l'autre année à *Quebec* de peur d'être brulez vifs ; di-moi, je te prie, de quel crime étoient-ils coupables ? On les accusoit de magie, & quelle bête est-ce que cette magie ? Apparemment rien autre chose qu'une cervelle derangée, & si un homme qui est magicien de bonne foi doit être livré au bourreau, il faut le mettre entre les mains d'un Medecin. Tu sais que nous avons aussi nos Sorciers ou nos *Jongleurs* ? Ils se vantent de guerir les malades par des prestiges, & par des enchantemens. Mais nous ne sommes pas assez stupides pour être leurs dupes : nous les regardons comme des fourbes, ou comme des fous : leurs visions, & la bizarrerie de leur conduite nous divertissent, & quant au reste, nous les laissons vivre en repos.

LA HONTAN.

Ta comparaison ne vaut rien du tout, ADARIO. Nos *Jongleurs* sont bien d'autres gens que les vôtres. Il faut que tu saches qu'en *France*, & en plusieurs autres Païs de l'*Europe* un Sorcier est plus à craindre qu'une armée. C'est un homme qui en vertu

vertu d'un certain contract qu'il a passé avec l'Esprit noir, peut faire tout le mal dont il s'avise. Il donne la rage d'amour aux personnes les plus indifferentes, & les plus froides; il glace les amans les plus emportez, & le jeune époux qui se croit au comble de son bonheur le jour de son mariage, tombe la nuit, par le malefice de l'Enchanteur, dans la paralysie, & dans l'insensibilité. Ce scelerat empêche la maturité des grossesses; il jette les plus sains dans une langueur mortelle; il fait périr les semences dans le sein de la terre, & le bêtail dans les pâturages, ou dans les étables. Quelquefois il se contente de repandre la terreur dans tout son Canton. Ayant le secret d'apparoître sous telle figure que bon lui semble, il en choisit qui causent d'horribles transes à ceux qui le rencontrent, & qui leur fait dresser les cheveux. Tantôt c'est un spectre de la hauteur d'un Chêne; tantôt c'est un quadrupede énorme, & tantôt un oiseau des plus affreux. Ses plaintes, ses cris, ses hurlemens, le bruit des chaines qu'il tire après soi redoublent l'épouvente & l'horreur. Enfin, le Diable qui est son ami de débauche, & avec lequel il se plonge la nuit dans les plus sales ordures, lui communique toute la sceleratesse de son pouvoir. A ton avis ce Sorcier n'est-il pas bien & dûment brûlé?

ADARIO.

Tu me fais assurément bien de l'honneur, Baron, quand tu me debites toutes ces fadai-

daiſes. T'ai-je donc donné ſujet d'avoir ſi mauvaiſe opinion de mon diſcernement? Je te conſeille d'entreprendre auſſi de me perſuader qu'*Eſope* eſt un veritable & fidéle Hiſtorien, & que les bêtes ont dit, & fait toutes les choſes que ce judicieux Singe nous rapporte. Si tu as prétendu railler avec toute ta ſorcellerie, je te le pardonne; & il ne tient qu'à moi, pour te payer en même monnoye, de te forger ici des menſonges auſſi ridiculement inventez. Mais ſi tu parles ſerieux, & en homme qui croit ce qu'il dit, en verité, mon pauvre Frere, tu me fais grande compaſſion, & je déplore ton aveuglement. Je ſuppoſe qu'il y ait un mechant Eſprit, je veux que cette bête à cornes, à queue, & à pieds fourchus que vous nommez Diable, ſoit dans l'Etre des choſes, & que ce ne ſoit pas plûtôt un Fantôme inventé pour faire peur aux ſimples, quel beſoin y a-t-il de lui donner ces Miniſtres, & ces ſupôts qu'on qualifie Sorciers? Dès que le Démon auroit influence & pouvoir ſur les productions de la Nature, il agiroit de tous côtez par ſa vertu inviſible, & ſans emprunter le ſecours humain il ne tiendroit qu'à lui de cauſer ſur la Terre des maux infinis. D'ailleurs, ſi ce vilain Diable communique ſa malice ſurnaturelle aux mechans, comment le Monde ne fourmille-t-il pas de Sorciers? car tu ſais, Baron mon Ami, que le nombre des bons eſt bien petit; je gagerois, ſi cela ſe pouvoit, qu'il y a mille ſcelerats contre un homme de bien. Outre cela, j'ai ouï dire que preſque tous vos Sorciers

ciers étoient des gardeux de bêtes, des ignorans & des gueux. Comment le Diable, leur Seigneur & Maître, & auquel ils se sont donnez corps & ame, ne leur fait-il point un peu de part de ses lumieres, comment ne fait-il point leur fortune? Ses bons serviteurs, ses meilleurs amis vivent en ce monde-ci dans la crasse la plus sordide, dans la misere la plus affreuse, & pour toute recompense de lui avoir été fidéles, ils bruleront éternellement dans l'autre vie? Ne faut-il pas être bien ennemi de soi-même pour se choisir un tel Maître? Mais enfin, je ne trouve rien de plus scandaleux que cette opinion de Magie & de sortilege? Quelle idée me donnes-tu en cela du Grand Esprit? Tu veux me persuader qu'il laisse faire le Diable: en ce cas-là Dieu est donc le complice de tous les crimes & de toutes les horreurs du Grimoire; car enfin consentir à un desordre que l'on pourroit empêcher très-aisément, si ce n'est pas en être l'auteur, à ton avis cela vaut-il mieux? Je te fais une comparaison, Frere, & je te défie d'y répondre. J'ai à la chaine dans ma Cabane un chien enragé: cet animal est d'une force monstrueuse, d'une agilité surprenante, sa peau est impénétrable, & il n'y a point d'homme assez hardi pour oser lui porter un coup: Si je lâche ce chien dans le Village, n'est-il pas vrai qu'il y étranglera autant d'hommes & de bêtes qu'il en tombera sous sa patte? Mais n'est-il pas constant aussi que je serai la vraie cause de cette horrible desolation? Va maintenant au Diable, Seigneur Baron:

puis qu'il fait tant de ravage sur la Terre; pourquoi le grand & bon Esprit lui permet-il d'y venir ? que ne lui défend-il de sortir de son Enfer ? En verité si Dieu veut bien que le Diable se fourre par tout, Dieu veut bien aussi que cet Esprit pervers fomente la scelerateſſe parmi les hommes, & qu'il contribue à leur damnation; or je te demande si Dieu peut tolerer ce mal sans en être responsable ? Pour raisonner conformément à la nature & à la perfection du Grand Esprit, il vaudroit bien mieux dire qu'il a renfermé pour jamais tous les mauvais Anges, & qu'il a fixé leur condition à demeurer avec les Damnez, & à les tourmenter: on ajoûteroit que le Grand Esprit, au contraire, inspire aux hommes la vertu, les detourne du vice, & les aide dans le grand œuvre du salut. Quant aux Ames que tu prétens revenir de ton prétendu Purgatoire, autre sottiſe: Elles viennent, dis-tu, solliciter le secours des prieres, des offrandes & des vœux; mais les vivans que ces pauvres Ames prennent pour mediateurs valent-ils mieux qu'elles ? n'ont-ils pas assez à faire d'appaiſer Dieu pour eux-mêmes ? & d'ailleurs dès que le Grand Esprit trouve bon que ces souffrants quittent le Purgatoire, & viennent sur la Terre implorer l'assistance de leurs amis, il ne lui en couteroit pas davantage d'abreger leur peine, & de les enlever de plein vol dans son Paradis. Garde donc pour toi ta Diablerie & tes Apparitions; c'eſt un bien que je ne t'envie point, je t'en céde ma part très-volontiers. Si tu

me

me debites ces sornettes pour te divertir, tu es fort mal adressé, va t'en dogmatiser la plus chetive femmeléte de nôtre Village, encore suis-je bien sûr qu'elle te regardera d'abord aux yeux, & qu'elle te prendra pour une cervelle demontée : mais si tu parles serieusement, & si tu crois ce que tu dis, assurément, mon Gentilhomme, tu n'as guere d'obligation à la Nature, elle t'a bien mal partagé de raison. Il me vient encore une pensée touchant les Negromanciens. D'où vient que la Sorcellerie est inconnue à nos Peuples du *Canada*? Ces bonnes gens n'y entendent point finesse ; quoi que depourvûs de ces vives & divines lumieres dont vous vous piquez vous autres, & qui certainement ne vous rendent pas meilleurs, ils marchent à la lueur du Bon-sens, & ils vont rondement en besogne. Il semble donc que le Diable feroit bien ses affaires avec eux, car ne se défiant point de lui, rien ne l'empêcheroit de leur en faire accroire : cependant nos *Canadiens* n'ont aucun commerce avec Satan. D'où je conclus, ou que vous êtes des cerveaux creux qui vous repaissez de chimeres, ou que vous sympathisez assez avec le Diable, pour entretenir correspondance avec lui ; au lieu que, ou nous ne croyons rien qui ne soit solide, & conforme à la saine Raison, ou le mechant Esprit ne s'accommode point de nos mœurs, & il nous trouve trop de droiture & de probité pour commercer avec nôtre Nation. C'en est assez, & même beaucoup trop sur une matiere si ridicule :

oblige moi de ne me point repliquer là-dessus ; tu ne pourrois m'alleguer que de nouvelles extravagances ; retournons à vos Loix par un chemin plus clair, & où l'on puisse comprendre ce que l'on dit. Pourquoi souffrent-elles ces Loix qu'on trafique de l'honneur de l'autre sexe ? Ne sont-ce pas des temples fort vénerables que ces Maisons publiques où la Prêtresse de *Venus* vous donne pour vôtre argent le choix entre les Victimes qui se sont consacrées à cette lubrique Divinité ? Pourquoi permettre sans aucune autre raison que celle d'une sotte vanité de porter une épée qui sert si souvent à tuer ceux qui n'en ont point ? La juste guerre exceptée, ne faudroit-il pas éloigner tout à-fait cet instrument de colere & de fureur ? Comment laisse-t-on aux vendeurs de Vin & de liqueurs fortes de donner à des gens yvres tout autant à boire qu'ils en demandent ? N'éprouve-t-on pas tous les jours que la bouteille, comme vous parlez vous autres, produit d'étranges effets ? Combien de querelles & de meurtres à *Quebec* par la boisson ? & nos bonnes gens même ne s'égorgent-ils pas quand ils en ont trop pris ? Le Cabaretier n'est point coupable, diras-tu ; il fait son métier ; mais c'est au Buveur à se connoître, & à lever le piquet lors qu'il se sent près à passer les bornes. Cette réponse ne vaut rien ; car cet homme que tu supposes avoir déja beaucoup de vin dans la tête, & qui d'ailleurs a du penchant à la débauche, est-il en état de se servir de sa Raison ? Point du tout, & dans ces moments-là

là le Philosophe le plus phlegmatique est emporté par la vapeur du jus, & par l'attrait du plaisir. Pourquoi vos Magistrats ne veillent-ils point à moderer le jeu, & à prévenir ses excès? Quelle source de malheurs que le jeu? Le Pere y ruïne sa famille; le Fils y endette son Pere; la Femme, après avoir perdu son argent, ses bijoux & ses nipes, y engage le front de son Mari; du jeu naissent la misere, la division, le meurtre & tant d'autres suites pernicieuses. Ce sont là, mon Frere, des abus dangereux & crians que vos Loix devroient retrancher. Au lieu de cela, vous commettez tous ces desordres impunément, & à l'abri des Loix. Une telle reformation n'est point necessaire parmi nos *Hurons*: Ils ne connoissent point tous ces travers ni tous ces dereglemens: Le Bon-sens est leur Code, & l'Equité leur Digeste; ne faire tort ni à soi-même, ni aux autres; faire tout le bien raisonnablement possible à sa propre personne, & à ses semblables, voilà nôtre Jurisprudence, ce sont toutes nos Loix.

LA HONTAN.

Mon Dieu! que tu bats la campagne, ADARIO; que tu t'échaufes, & que tu emploies de paroles pour rien! Je n'ai qu'un mot à te répondre, & tu n'as guere de cette Raison que tu prônes tant si tu ne t'en paies pas. Nos Loix sont digue au débordement, & à l'inondation du vice autant que cela se peut; mais parce que la plûpart de nos Vil-

les ſont trop étendues pour que le Magiſtrat puiſſe avoir l'œuil ſur la conduite de chaque particulier, on fait des défenſes générales, on les obſerve avec toute l'exactitude poſſible, & du reſte on tolere ce qu'on ne peut empêcher.

ADARIO.

Je voudrois que tu diſſes vrai. J'aime d'inclination les bons *François*, & je ne puis mieux leur marquer ma bonne volonté qu'en leur ſouhaitant une vie libre & tranquille, telle qu'eſt la nôtre. Mais comment vos Loix pourroient-elles vous procurer ce ſûr & agréable repos ? N'ai-je pas vû qu'elles ſont le plus violées par ceux qui ſont obligez de les adminiſtrer ou de les ſoutenir? Qu'eſt-ce que c'eſt chez vous que ces lieux ſi redoutables établis pour punir le crime, pour autoriſer le droit, pour exercer la Juſtice? Ces Tribunaux ne ſont-ils pas trop ſouvent des coupe-gorge, des endroits de vol, de brigandage & de violence ? Un Plaideur, venu peut-être de cent lieuës pour demander ſon bien, ſe conſume en frais, pendant que les Supots de ce Repaire que vous nommez Barreau s'enrichiſſent des depouilles de ce malheureux, & ſi après qu'on l'a épuiſé par des longueurs, des ruſes & des chicanes, il gagne ſa cauſe, à peine lui reſte-t-il aſſez pour paier les Dépens ; il ne profite que du parchemin. Tu ſais mieux que moi ce que l'argent, la faveur & l'amour peuvent ſur le cœur d'un Juge, tu

ſais

sais combien ces puissantes machines jettent de veuves, d'orphelins, d'innocens, dans la misere & dans l'oppression. Allons du Palais à la Cour: se peut-il rien de plus inique & de plus barbare que les Loix qui émanent du Conseil de vôtre Maître ? Il dispose du bien de ses sujets ni plus ni moins que nous disposons quand il nous plaît de ce qui apartient à nos Esclaves: Le particulier ne jouït de quoi que ce soit dont il ne paye le tribut: on le taxe même pour sa tête & pour les élemens, & lors qu'il s'imagine qu'on ne sauroit plus rien lui demander, il est tout étonné de voir qu'on le pille, & qu'on le repille plus que jamais. Encore passe si le Prince, je ne dirai pas, voloit; j'adoucirai le mot, si le Prince prenoit le bien de ses sujets d'une maniere équitable, je veux dire si chacun contribuoit selon ses forces; mais helas! il s'en faut bien. Les plus pauvres sont les plus chargez à proportion, & tel miserable artisan qui n'a pour tout capital que l'usage de ses bras donne presque tout son gain, pendant que Monsieur le gros & gras Financier se fait grand honneur & grand plaisir de ce qu'il derobe au Public. Voilà les excellens fruits que vous retirez de vos Loix. Comparez maintenant vôtre condition avec la nôtre. La Raison est nôtre unique & Souverain Juge: Elle nous ordonne de nous rendre heureux les uns les autres, & de concourir au bonheur commun par une égalité de biens, nous lui obeïssons exactement: elle nous commande encore de travailler pour l'abondance &

pour la sûreté du Village, c'est ce que nous faisons de bon cœur ; qu'arrive-t'il ? Bannissant par là de chez nous le *Mien* & le *Tien*, ces deux grands Perturbateurs du Monde, nous menons une vie exemte d'ambition & de dispute, & conséquemment nous goutons une solide & inalterable felicité. En voilà bien assez pour aujourdhui : aussi bien mon *François*, qu'est ce que je dis ? aussi bien mon Esclave me vient querir. Le reste à demain. Adieu.

III. CONVERSATION.

De l'Interêt propre.

LA HONTAN.

QUoi si matin ? Oh bon homme ! tu n'as pas l'ame contente, & tu en veux decoudre encore, je le vois bien. Mais croi-moi, ADARIO, plus de controverse ; tenons-nous-en chacun à nos sentimens, & vivons bons amis. Pour moi je t'abandonne à ton aveuglement. C'est avec chagrin, néanmoins ; car je t'estime beaucoup : tu as de l'esprit, de l'experience & de la valeur ; je me serois fait un grand plaisir de t'arracher à tous tes préjugez sauvages, & comme ta Nation, qui te venere, a pour toi toute la déference possible, comme tu es l'oracle des *Hurons*, j'aurois crû les convertir tous

tous en te convertissant. Mais encore un coup j'y renonce; il n'y a pas moien de te faire entendre raison. Tu éludes la force de mes preuves, tu conclus du particulier au général: enfin tu prens toûjours à gauche, & pour ne te rien deguiser, après avoir bien batu la campagne tu reviens à ta prévention.

ADARIO.

Tu te contredis grossierement sur mon chapitre, Baron, & dès là j'ai sujet de te croire le discernement faux. Selon toi j'ai de l'esprit, & cependant je ne puis distinguer le vrai d'avec le faux; je raisonne comme un entêté, comme un fat; ajuste cela si tu le peux. Que j'aie du genie ou que je n'en aie point il est toujours vrai que tu me fais injustice. Afin que tu le saches, quand je dispute contre toi je ne suis ni *François*, ni *Huron*; je mets tout préjugé à part & je tâche de ne me servir que de mon Bon-sens. Sur ce pie-là je suis autant en droit de me plaindre de ton entêtement que tu es en droit de crier contre mon opiniâtreté. Cela est plaisant: parce que les Jesuites sont Jesuites, & que les *François* sont *François*, ils sont infaillibles, & parce que nous sommes *Sauvages* & *Hurons*, il faut necessairement que nous aions tort. Hé! par quel endroit, s'il vous plaît, vôtre sens est-il meilleur que le nôtre? Tant s'en faut. Nous devons raisonner beaucoup plus juste que vous; car nos vûes sont plus simples, & nous n'obscur-

ciſſons point la lumiere naturelle par tant de préjugez, & par l'impreſſion d'un ſi prodigieux nombre d'objets. Ne t'imagine donc pas, mon Frere, m'étourdir de ton galimatias. Non, vous ne connoiſſez point le vrai bonheur, vous autres *Européens*; vous donnez tout à l'imagination, & preſque rien à cette belle partie de nous-mêmes, qui nous fait raiſonner; enfin vous ne meritez pas le beau nom d'Homme. Par exemple je te ſoutiens qu'une Nation parmi laquelle l'Interêt propre domine, & dont l'argent eſt l'ame, le lien & le nerf, je te ſoutiens, dis-je, qu'une telle Nation doit être neceſſairement défigurée par toutes ſortes de crimes & d'excès. Il eſt inutile d'en venir à l'induction: la choſe eſt claire comme un & un ſont deux; toi-même tu n'en doutes pas. Mais je conſens que tu ſoutiennes la gageure. Prouve-moi, donc s'il eſt poſſible, que vous êtes auſſi innocens, auſſi tranquilles, auſſi heureux avec vôtre argent que nous qui déteſtons ce pernicieux metal, & qui le craignons comme la peſte.

LA HONTAN.

Je t'accorderai, ſi tu veux, que le Tien & le Mien ſont une occaſion de grands deſordres parmi nous; mais l'inſtitution n'en eſt pas moins bonne & la conſervation n'en eſt pas moins neceſſaire. Il n'y a rien de ſi bon ſur la Terre qu'il ne puiſſe degénerer en abus, ou tourner en mal. Ne conviens-tu pas, ADARIO, que les mains & les bras ornent l'hom-

l'homme, & que ces instrumens lui sont tout à fait necessaires? Cependant il est certain que si la Nature avoit fait les hommes sans bras, les hommes ne se tueroient point comme ils font, en cela plus furieux que les bêtes les plus feroces. Il en va de même de nôtre argent & de nôtre proprieté : s'il en resulte de grands maux, il en revient aussi de grands avantages. Et, sans nous donner la peine de descendre dans un détail d'où nous ne sortirions jamais, n'est-ce pas à l'argent que nous devons la force & le lustre de nos Societez? Le Prince met sur pié de nombreuses armées; il étend ses frontieres, & il se fait la terreur de ses ennemis; les autres Nations n'oseroient l'attaquer, & se tiennent trop heureuses qu'il les laisse en repos: quel est le ressort de cette puissance? c'est l'argent. Ce metal n'influe pas moins au dedans de la Nation pour l'ordre, & pour la beauté. Nos Rois ont des thrésors & des richesses immenses, il est vrai; mais sans cela seroient-ils en état d'apuier les Loix, d'empêcher les revoltes, de punir le vice, de recompenser la vertu, de soutenir l'éclat de leur dignité? Si vous retranchez la diversité d'interêt, le théatre des Grands, des Nobles & des Riches tombe; leur luxe, leur faste, leur fracas s'evanouït, ils seront confondus dans la foule, & ils n'auront plus rien qui les distingue de leurs Compatriotes. Mais combien aussi la Societé perdroit-elle à ce changement? Nous ne verrions plus ces Hôtels superbes, ces Palais magnifiques, ces riches ameublemens; nos villes ne retentiroient plus du

bruit des Caroſſes : tant d'autres belles choſes que je ne te dis point ? quand nous ne perdrions que le plaiſir de voir un Fat que la naiſſance ou la fortune ſemblent n'avoir mis en place que pour étaler ſes defauts de corps & d'eſprit & que pour montrer la baſſeſſe d'ame des flateurs que lui font la Cour, nous perdrions l'un des plus divertiſſans ſpectacles de la Scene.

ADARIO.

Tu prétens donc que la force & l'ordre d'une Nation ſoient fondez ſur le *Tien* & le *Mien*? abus, mon Ami, abus. Je ſupoſe, ce qui probablement n'arrivera pas ſi-tôt, qu'on aboliſſe la Roiauté en *France*, & que chaque Ville devenant Souveraine établiſſe une communauté de biens entre ſes habitans ; en quoi vôtre *France* ſeroit-elle moins puiſſante ? Ces Villes n'auroient qu'à s'unir toutes contre l'Ennemi commun ; elles fourniroient plus ou moins de troupes, à proportion qu'elles ſeroient plus ou moins peuplées ; enfin ces Villes feroient ce que font nos Villages lors qu'il s'agit de faire la guerre aux *Iroquois*. Quant au bon ordre, ne vois-tu pas, mon cher Frere, qu'il ſeroit beaucoup mieux obſervé dans le cas de ma ſupoſition ; car chaque Chef de famille aiant abondamment ſon neceſſaire en jouïroit paiſiblement ſans troubler perſonne, & ſi quelcun s'émancipoit à faire le moindre tort à ſon Compatriote, tous les autres s'éleveroient contre lui pour le maintien du bonheur

heur commun. Pour ce qui eſt de ce luſtre & de cette beauté qui frapent les yeux, tu me la donnes belle, Baron. Di plûtôt que c'eſt une laideur, une ombre, une affreuſe diformité. Je te fais encore une comparaiſon. L'on te préſente deux femmes: l'une a le viſage parfaitement regulier, la gorge & les mains belles, mais tout le reſte du corps eſt affreux: l'autre n'eſt pas une de ces Beautez éclatantes; mais elle n'a rien qui choque, tant elle eſt bien proportionnée, on diroit que la Nature en formant cet ouvrage s'eſt étudiée à n'y pas laiſſer gliſſer le moindre defaut. A ton avis, Seigneur Baron, de laquelle de ces deux Princeſſes t'accommoderois-tu le mieux? Tu ne balancerois pas d'un moment pour la derniere, & comme tu ne manques ni de bon goût ni d'apetit, il me ſemble te la voir prendre avidement par la main. Tu vois, je m'aſſure, où j'en veux venir. Ces deux femmes, ce ſont deux Nations ou deux Societez. La premiere de ces femmes eſt la figure du Corps civil où regnent le *Tien* & le *Mien*. Ce Corps eſt beau & agréable à voir par ſa partie ſuperieure: la Cour & le Château de ce Monarque, la Maiſon & les Equipages de ce Grand, les Feſtins & la dépenſe de ce Riche, voila les endroits brillans de la Societé. Mais lors que nonobſtant un grand nombre d'Hôpitaux, on ne laiſſe pas de voir vos Carfours aſſiegez de pauvres & de mendians; lors que dans un tems de famine on trouve les morts dans les grands chemins & dans les rues, pendant que Monſieur le Riche

n'en rabatroit pas d'un denier pour ſa moleſſe & pour ſes plaiſirs ; lors qu'on voit le villageois, l'artiſan, le menu peuple privé des douceurs de la vie, & ſouffrir la faim & la nudité pour fournir aux deſirs inſatiables d'un ſeul homme, qu'en dis-tu, mon Ami, vos Societez ne font-elles pas horreur par cette dégoutante & afreuſe moitié ? Oppoſe maintenant à ce Corps civil une Nation qui ait bani pour jamais de chez elle toute difference en matiere de richeſſes, & d'honneur ; toute ſubordination en fait d'autorité. Ces hommes concourent avec un empreſſement mutuel à ſe rendre heureux ; perſonne ne travaille pour ſoi : Chacun conſacre ſon adreſſe & ſon induſtrie au bonheur commun : la diſette & la haine n'entrent point dans une telle Societé ; l'abondance & l'amitié en ſont les deux liens principaux. Enfin cette Nation eſt uniforme en tout : cela ne vaut-il point infiniment mieux que vôtre haut & bas ? je te defie d'en diſconvenir de bonne foi.

LA HONTAN.

Tu bâtis ſur l'impoſſible & par conſéquent tu tires tous tes coups en l'air. Afin que ta ſupoſition devint effective & ſe tournât en réalité, il faudroit que le Grand Eſprit envoiât un nouveau Déluge ſur la face de nôtre vaſte Continent, & que couvrant la ſuperficie de la Terre d'une autre Peuplade, ces nouveaux hommes euſſent à choiſir ſur le biais, & ſur les moiens de ſe rendre heureux.

reux. Dans l'état où ſont les choſes tu juges bien, ADARIO, qu'on en viendroit plûtôt à un maſſacre général que d'en venir à une égalité de biens. Les opulens de la premiere volée perdroient trop; ceux qui ſont dans la mediocrité n'y gagneroient pas aſſez; le plus gros profit iroit aux pauvres, & comme ces derniers ſont le parti le plus foible, comment s'y prendront-ils pour contraindre les deux autres partis à renoncer à la proprieté?

ADARIO.

Arrête, Baron; j'ai été en *France*, comme bien tu ſais; je connois le Gouvernement & je te ſoûtiens qu'en ton païs les gens ſans capital & ſans fortune ſont le plus grand nombre: rien n'empêcheroit donc qu'ils ne ſe rendiſſent les plus forts: Ils pourroient le faire d'autant plus aiſément que le gros de la puiſſance de la Nation eſt de l'ordre des Infortunez. Car di-moi, je te prie, qu'eſt-ce que c'eſt que ces trois cens mille ſoldats plus ou moins, que vôtre Monarque a dans ſon Roiaume, & qui le rendent ſi formidable & ſi fier? Ne ſont-ce pas trois cens mille gueux qui moiennant quelques ſols par jour veulent bien ſe faire tuer, & pour qui? pour le Riche depuis le premier juſqu'au dernier; pour la conſervation de ſa plenitude; pour le maintien de ſes plaiſirs & de ſes excès, pour l'augmentation de ſa proſperité. Mais tous ces milliers de ſoldats procurent-ils par l'effuſion de leur ſang & par la perte de leur vie

vie le moindre avantage à ceux de leur Categorie & de leur Classe, je veux dire, aux Habitans destituez de bien ? aucun si ce n'est d'accroitre leur misere, & d'en multiplier le nombre. Il ne tiendroit donc qu'à ces Troupes de faire rentrer la Nation dans ses droits, d'anéantir la proprieté des particuliers, de faire une égale & juste compensation des biens, en un mot d'établir une forme si humaine, un plan si équitable de Gouvernement que tous les membres de la Societé participassent, chacun suivant sa portée, à la felicité commune.

LA HONTAN.

Quand tu me proposes le secours du soldat pour l'execution de ton Grand Oeuvre, j'aimerois autant que tu conseillasses aux bêtes de se réunir toutes pour se soustraire à la tyrannie, à la cruauté, à la gourmandise de l'Homme. Est-ce qu'un Général ne méne pas ses Troupes au feu à peu près comme un Boucher conduit ses bœufs & ses moutons à la tuerie, sans que les uns ni les autres s'avisent de demander pourquoi l'on veut qu'ils meurent, sans qu'ils s'informent si c'est justement ou injustement qu'on les fait perir ? D'ailleurs, on persuade aux soldats qu'ils sont obligez en conscience de se soumettre aveuglément, & l'on punit leur resistance comme le plus énorme des crimes, parce qu'en effet, il n'y a rien de plus dangereux pour les Grands & pour les Riches. Si le soldat se mêloit de philosopher, s'il

s'il vouloit entendre raiſon, s'il s'ingeroit de prendre connoiſſance de la conduite du Prince, de l'opreſſion des ſujets, des abus & des injuſtices qui ſe commettent dans l'adminiſtration publique, combien de Coloſſes ſeroient renverſez? Mais enfin, ſans la ſubordination militaire il n'y a plus de ſureté au dehors, ni au dedans d'un Etat; l'anarchie & la confuſion ſuccederoient à la tranquillité; le monde ne ſeroit plus qu'un Cahos, & cela eſt ſi vrai que vous autres *Hurons*, vous avez pour vos Chefs, quoique vos égaux, la même deference & le même aquieſcement que s'ils étoient vos Superieurs.

ADARIO.

Oh, mon Brave, ſi je voulois je ne demeurerois pas court ſur tout cela: le Bonſens me fournit de quoi foudroier tes reponſes, & les battre en ruïne; mais comme ce n'eſt pas mon deſſein de te déplaire, je ne repliquerai point à tes dernieres inſtances, & je me contenterai de t'alleguer une raiſon dont tu ne ſaurois raiſonnablement te ſcandaliſer. J'ai ouï dire aux Jeſuites que tous les hommes tendent toujours au plus grand bien: je ſens en moi-même qu'ils ont raiſon, & ſi je concevois auſſi bien tout le reſte de ce qu'ils me prêchent, j'irois au plûtôt me faire laver la tête avec cette eau merveilleuſe qui blanchit l'ame, & je ſerois Chrétien & Catholique à bruler. J'ai dit que je ſentois bien en moi-même qu'ils avoient raiſon; car en effet je m'aperçois que ſans examiner

& ſans refléchir je viſe toûjours au meilleur & je quite le moins bon pour prendre ce qui m'acommode le mieux. Or il faut que tu tombes d'accord que nôtre genre de vie eſt beaucoup plus doux & incomparablement plus agréable que le vôtre; donc vous devriez l'embraſſer, & vous allez contre l'impreſſion de la Nature, vous faites violence à cette bonne Mere quand vous ne vous rendez pas auſſi heureux que nous le ſommes.

LA HONTAN.

Quoi un Sauvage moraliſer ſi finement! Je ne deſeſpere plus de ta converſion, ADARIO; & puiſque nos Jeſuites ont bien pû te faire pénétrer dans le dernier repli du cœur humain, ils pourront bien auſſi t'introduire dans la connoiſſance de nos Myſtéres.

ADARIO.

Nous ne ſaurions être plus oppoſez, Seigneur Baron: tu t'étonnes qu'un Sauvage dont l'ame eſt dans ſon affiéte naturelle & dont l'eſprit n'eſt point gâté par un amas de fauſſes idées, ni par le trouble des paſſions, comprenne les premiéres veritez de la Philoſophie, & moi j'admire comment vous autres qui êtes acoutumez dès l'enfance à croire ce que vous ne concevez point, conſervez encore aſſez de lumiere pour diſcerner le vrai d'avec le faux. Touchant ce que tu nommes ma converſion, je te conſeil-

seille en ami de ne pas esperer trop fort car tu pourrois bien avoir le chagrin de t'être trompé. Vois tu, mon Ami, quand les Jesuites me parlent raison, je les entens: si j'ai de la peine à les comprendre d'abord, j'en viens à bout avec un peu de reflexion, & alors je me rejouïs à la vûë de la Verité; je la goûte, j'en savoure la douceur, & cela me fait un certain plaisir que je ne te saurois exprimer. Mais quand tes Jesuites me parlent Mystere, qu'ils m'ordonnent de fermer les yeux pour voir; c'est comme s'ils me tiroient de la clarté du Soleil & du jour pour me faire entrer dans une Caverne où plus l'on avance, plus on descend dans une nuit épaisse: franchement j'aime à voir clair, & je veux savoir où je mets le pié.

LA HONTAN.

Ne t'offre-t-on pas le flambeau de la foi pour t'éclairer & pour te conduire dans ces routes obscures? Mais ne nous rembarquons point sur l'immense & profond Ocean de la Controverse. J'aime mieux répondre à la derniere preuve que tu as alleguée contre l'Interêt propre. Nous tendons toûjours au plus grand bien, dis-tu? D'accord. La vie des *Hurons* est un plus grand bien que la nôtre; c'est ce que je te nie absolument. Apelles-tu bonheur d'employer la plus grande partie de son tems à la chasse, à la pêche, & à la guerre? Ces trois exercices n'entrainent-ils pas immanquablement beaucoup de peine, de travail, de fatigue, & quantité d'ac-

d'accidens facheux ? Vôtre loisir & vôtre repos ne sont guere plus agréables. Vôtre train de vie est tout uni, & conséquemment très-ennuyeux. Vous savez à vôtre reveil tout ce à quoi vous devez passer la journée; chaque matin vous savez la même chose, & vous ne connoissez point le ragoût piquant de l'avanture, ni du changement.

ADARIO.

Je suis d'avec toi, Baron: Nôtre maniere de vivre ne convient nullement à ces hommes effeminez, à ces idoles vivantes qui croient n'être au Monde que pour courir de délices en délices, & qui passent tout leur tems à rafiner sur le plaisir & sur la volupté. Mais en bonne foi, ces hommes moûs & indolens ne font-ils pas honte à nôtre Espéce, & meritent-ils d'en être les individus ? Tous les honnêtes gens sont de mon sentiment, & les *François*, comme les *Hurons*, pour peu qu'ils soient raisonnables ont un souverain mépris pour ces Ventres Paresseux dont toute l'inquietude est de reveiller & d'irriter leurs sens par quelque nouvel apas. Ces voluptueux & ces faineans qui jouïssent si lâchement des travaux de leurs Peres, & qui dissipent brutalement ce qu'on leur a aquis avec des soins, de la vigilance, de la conduite, & de la sobrieté, ces faineants, dis-je, ne font pas chez vous autres le gros & le genéral de la Nation. Le nombre de ceux qui s'occupent, soit pour l'utilité publique, soit pour leur interêt

rêt particulier, est incomparablement plus grand. Mais quand toute la *France* ne seroit peuplée que d'indolens, que de sensuels, que de débauchez, penses-tu que pour cela j'estimerois les *François* plus heureux que les *Hurons*? A Dieu ne plaise. J'ai étudié autant que j'ai pû, pendant mon voyage en *Europe*, ces Partisans declarez du plaisir: je te jure, mon Frere, que je n'ai jamais envié tant soit peu leur condition. Toûjours dans le bruit & dans le tumulte, la bonne disposition de l'ame, le contentement d'esprit, la joie solide & tranquille ne sont point du tout pour eux. Ce doux amusement qui les a étourdis pendant quelques heures, s'est-il envolé? Mes gens, pour s'être trop rassasiez, tombent dans le degoût; on rentre en soi-même avec chagrin; on bâille, on s'étend, on s'ennuie; l'imagination & les forces sont épuisées, rien ne fait plaisir, & il semble qu'on se perde dans un triste & insupportable anéantissement. D'ailleurs quelles sont les suites & les fruits de l'indolence & de la volupté, quelle qu'elle soit, dès qu'on passe les bornes? des incommoditez tant & plus qui rendent la vie onereuse, & qui en abregent le cours.

LA HONTAN.

Laisse là ces Frelons: quoi que dans la Republique, ils lui sont étrangers, & nous les regardons comme la vermine & l'excrement de la Societé. Parlons des Membres utiles, & du Corps de la Nation. N'est-il pas

pas vrai que le Commun de nos *François* vivent avec un tout autre agrément que ne vivent les *Hurons* ?

ADARIO.

Je ſoutiens que non. En quoi s'il vous plaît?

LA HONTAN.

En tout. Nourriture, ſentimens, beſoins & commoditez de la vie, amitié, converſation, frequentation, que ſai-je moi ? tant d'autres bonnes choſes ſemblables, & pour comble de bonheur, c'eſt que par le moyen du commerce on nous prévient dans nos neceſſitez & dans nos deſirs, un habitant de grande Ville trouve preſque à ſa porte tout ce qu'il peut ſouhaiter.

ADARIO.

Di donc auſſi qu'il y trouve ſouvent ce qu'il convoite avec paſſion, & ce qu'il ne peut obtenir faute de monnoye ; ce qui ne le fait pas mal peſter contre la rigueur de ſon deſtin. Mais pour te répondre en forme, oſerois-tu, Baron, toi qui nous connois & qui vis avec nous, oſerois-tu mettre en parallele nos manieres & nos coûtumes avec les vôtres. Vous cherchez dans les alimens la délicateſſe, la propreté, la diverſité, l'aſſaiſonnement : nous ne voulons point de tout cet attirail dans nos repas,

pas, & comme nous ne mangeons que pour entretenir la vie, nous tâchons de ne donner à la Nature que ce qu'elle demande, nos repas ſont plus ſimples, plus courts, & moins delicieux que les vôtres ; mais que l'on balance les avantages de nôtre frugalité avec ceux de vôtre bonne chere, lequel des deux crois-tu qui l'emporte, mon Ami ? Nous ſommes toûjours frais, robuſtes, allertes, faiſant bien toutes nos fonctions ; nous n'avons pas beſoin de Medecins qui exercent leur charlataniſme aux dépens de nôtre ſanté ; nous n'avons pas beſoin d'Apothicaires qui nous empoiſonnent pour nôtre argent ; nous n'avons pas beſoin de Chirurgiens qui nous ouvrent les veines, qui nous tailladent, qui nous cicatriſent, & qui emploient le fer & le feu ſur nos corps ; nous n'avons point tant de morts précoces & avancées ; nos gens parviennent à une verte & vigoureuſe vieilleſſe ; ils finiſſent avec la chaleur naturelle, & la lampe s'éteint après que toute l'huile eſt conſumée. Voi, Baron, voi ſi c'eſt le même en *France*, & chez les autres Nations de vôtre Continent. Veux-tu que j'en vienne aux habits ? Tu ne devrois pas le ſouhaiter pour l'honneur de tes Compatriotes. Tu n'ignores pas qu'ils ſont traitez de fous ſur ce chapitre, & même par ceux de leurs voiſins, qui ont le travers & le ridicule de ſe vêtir comme eux. Quelle inconſtance, quelle legereté, quelle bizarrerie dans ce que vous nommez Mode ? On ne doit s'habiller preciſément que pour ſe garantir de l'intemperie de l'air, & que pour ca-

cacher certaines parties du corps, que la bienséance & la pudeur ne permettent pas de découvrir ; c'eſt à quoi les *Hurons* s'en tiennent uniquement, & comme rien n'eſt plus propre à cet uſage que les peaux de bêtes, ce ſont auſſi ces fourrures qui nous garantiſſent du froid & de la nudité. Nous ne tournons point en parure & en ornement l'effet de nôtre foibleſſe & de nôtre honte, & nous ne tirons point vanité de ce que la Nature nous a traitez moins favorablement que les bêtes. Nous n'avons point d'ailleurs, la ſotte & folle vanité de nous charger le corps d'un riche & brillant ſuperflu. Chez nous on ne voit point les hommes courbez ſous le poids d'une ample perruque, qui bien que deſtinée à la ſeule tête, cache la moitié de la perſonne, & qui peut-être, outre le crin de cheval, eſt tiſſue des cheveux d'un ſupplicié : on ne les voit point s'acrocher par tout ni derober à table la ſauce de leurs voiſins avec de longues & larges manches : on ne les voit point ſuer ſous la peſanteur d'une étoffe payée cherement & qui paroît à peine, tant elle eſt chargée d'or & d'argent. Il en eſt de même de nos Femmes ; le luxe ne les fait point tomber dans l'extravagance, & la ſeule Raiſon les guide dans leurs habillemens : bandent-elles tous les reſſorts de leur feconde imagination, épuiſent-elles toute leur induſtrie & toute leur adreſſe pour ſe préparer une coeffure? Que de tours & de retours, que de plis & de replis, que de peine, de ſoin & de dépenſe le ſexe emploie chez vous pour ſe couvrir

vrir la tête? Telle femme dont le crane eſt bien foible & bien mal tourné ne laiſſe pas de porter ſur ce crane un ſuperbe édifice à trois & quatre étages ; telle femme dont le viſage tirant ſur la guenuche a la vertu d'éteindre les feux d'un amour criminel, ne laiſſe pas d'enchaſſer ce même viſage dans un précieux & magnifique étui, ce qui fait dire aux rieurs qu'elles n'épargnent rien pour donner un grand relief à leurs défauts. Tu ne l'ignores pas, mon Ami. Le reſte du vêtement & de la parure ſuit à proportion. J'ai vû à *Quebec*, & encore plus en *France* des Dames qui me paroiſſoient comme enſevelies dans leurs ornemens ; c'étoit une bigarrure d'étoffe, de frange, de dentelle, de ruban, de galon, de pierreries ; j'avois peine à les trouver dans cet amas confus ; je croi que de ce qu'elles avoient de trop on en auroit habillé fort honnêtement une centaine de pauvres Demoiſelles : je me fâchois ſur tout contre ces queues monſtrueuſes qui ſuivent de ſi loin les Nymphes, qui les trainent. A quoi bon cette queue, diſois-je? A nettoier la ruë, à cueillir la pouſſiere d'un plancher, ou à fatiguer le bras d'un domeſtique ? Peut-on prodiguer ainſi l'argent, & voir ſon frere & ſon ſemblable mourir de faim & de froid ? Il faut n'avoir pas le moindre ſentiment d'humanité.

LA HONTAN.

Quel Evangile me viens-tu prêcher là? Eſt-ce que je ſuis obligé de me priver du

moindre plaisir pour soulager un malheureux?

ADARIO.

Si tu y es obligé? Outre que la Nature te l'inspire, la Religion que tu professes, ne te recommande autre chose, & j'ai ouï plus d'une fois les Jesuites assurer qu'au dernier jour tous ceux qui auront refusé d'assister les pauvres seront maudits & livrez au feu éternel.

LA HONTAN.

Cela est vrai: les Jesuites le prêchent; tous nos Gens le croient, & tous nos Gens, sans en excepter même les Jesuites, n'en font rien. Si la gageure étoit faisable, je poserois en fait que de cent mille Chrétiens il n'y en a pas dix qui soient d'humeur à sacrifier un leger contentement pour le secours de ceux qui pâtissent. Oui, je t'avouë, mon bon homme, que *Jesus-Christ* condamne à l'Enfer tous les hommes qui pouvant faire du bien aux miserables les laissent souffrir, & que ce divin Legislateur fait presque rouler toute sa Philosophie sur la Charité; mais il faut bien qu'on se persuade qu'il exagere, & qu'on ne prenne pas sa Morale dans le serieux: autrement, le Faste & le Plaisir ne l'emporteroient pas infiniment par tout sur la Liberalité: Les Riches qui se vantent d'aspirer au Ciel ne dissiperoient pas au luxe, à la bonne chere, au vin,

vin, aux femmes, au jeu, aux spectacles, & à tous les autres amusemens ordinaires, un bien dont ils pourroient faire tant d'heureux dans la Societé; un Monarque dévot, & qui ne cederoit pas sa bonne part du Paradis, n'emploiroit pas de centaines de millions à ses menus & gros plaisirs pendant que le tiers de ses sujets meurt de faim.

ADARIO.

Tu ne m'aprens rien là de nouveau; j'avois déja fait la même remarque, & je t'aurois dit tout ce que tu viens de me dire, si mon sujet m'y avoit conduit. Je suis ravi, Baron, que tu ne me deguises point l'un des plus grands maux qu'il y ait parmi vous autres. Cette sincerité me plaît beaucoup, & pour la tourner à mon profit, tu me permettras de douter d'une Religion dont on se jouë, & où l'on fait tout le contraire de ce qu'elle ordonne le plus formellement. Tu ne manqueras pas de me repliquer que cet abus, quoi que général, ne fait rien à la certitude & à la verité du Christianisme; soit; tu ne saurois au moins disconvenir que si vôtre *Jesus-Christ* n'est pas un imposteur, vous étes presque tous des impies, des hypocrites, de faux Chrétiens: Le Grand Esprit me preserve donc d'être des vôtres; je craindrois la contagion, & j'aurois peur que la foule ne m'entraînât vers le feu éternel. Mais tu m'as tiré de la garderobe de vos femmes; j'y veux retourner. Un *François* me fit bien rire dernierement sur cette

matiere-là. Nos *Françoises*, me disoit-il, font mettre sans façon de belle & bonne étofe toute neuve en capilotade, devinerois-tu pourquoi ? Pour faire sur leurs jupes & sur leurs écharpes certains cercles de plis qu'elles nomment *Falbalas*: je crus d'abord qu'il badinoit; mais il m'assura la chose fort serieusement, & comme je connoissois d'ailleurs la probité du Personnage, je n'osai le contredire.

LA HONTAN.

Tu aurois eu grand tort. On m'écrit de *Paris* cette nouvelle fureur de mode, & mon Ami me mande, en plaisantant, que les femmes ne sachant plus qu'inventer pour l'ornement de leurs corps, se sont tellement depitées contre les étofes qu'elles les ont mises en petits morceaux; mais étant revenues de cet emportement, elles ont rassemblé tous ces petits morceaux, & se sont avisées de s'en parer.

ADARIO.

Ne ferois tu pas plus d'honneur aux *Françoises*, si tu disois qu'elles emploient tous ces fragmens comme autant de materiaux propres à construire des murs, des avant-murs & des remparts sur leurs jupes?

LA HONTAN.

En verité, ADARIO, nos Dames te ſont bien redevables; tu as aſſez bonne opinion d'elles pour les croire des places fortifiées : ce n'eſt pourtant pas leur ordinaire de reſiſter long-tems, & communément elles capitulent avant même qu'il y ait brêche. Celles de ces Fortereſſes vivantes qui ſont le mieux revêtues tombent aſſez ſouvent le plûtôt, & ſi l'on en excepte l'ouvrage à corne qui ſubſiſte long-tems, toutes les autres parties de la fortification n'y ſervent de rien.

ADARIO.

Quoi que les Sauvages ſoient de mauvais Ingenieurs, j'entens à peu près ce que tu veux me dire. Mais laiſſant la foibleſſe ou la force de ces aimables Citadelles, finiſſons l'article des habits. Tu ne peux me conteſter que la Mode ne ſoit un maître fâcheux, bourru, vetilleux, inconſtant, qui ſe jouë de tous ceux qui ſuivent le torrent, qui fait tourner au gré de ſes caprices cette multitude innombrable d'hommes & de femmes, qui n'ont ni la ſageſſe, ni le courage de s'affranchir de cette tyrannie : Elle eſt onereuſe aux Grands & aux Petits ; aux Riches & aux Pauvres ; au Negociant & à l'Artiſan. La Mode fait faire aux Grands des dépenſes qui alterent leurs revenus déja bien écornez. Tel Seigneur ſe fait trainer habillé

magnifiquement, & dans un équipage pompeux, qui feroit compaſſion ſur le pavé s'il avoit ſeulement payé la moitié de ſes dettes ; telle Dame qui porte en ajuſtemens & en bijoux toute une terre ſur ſa perſonne, ne marcheroit plus qu'en ſimple Griſette, ſi elle proportionnoit ſon luxe au délabrement des afaires de ſa maiſon.

LA HONTAN.

Briſe ſur cette matiere, je t'en prie, ADARIO ; tu ne finirois pas aujourd'hui.

ADARIO.

Tu dis vrai, Baron : car avant que je t'euſſe fait un détail de tous les inconveniens qui reſultent de vos Modes, ſoit pour la ſanté, ſoit pour la bourſe, ſoit pour la douceur & la commodité de la vie, je croi qu'en effet il ſeroit tems de nous ſeparer. Je te fais donc grace de ce qui me reſtoit à dire là deſſus. Mais j'ai à te répondre ſur un autre point, c'eſt celui de la fréquentation & de l'amitié.

LA HONTAN.

C'eſt où je t'attendois. Tu ſeras bien habile ſi tu me prouves que par cet endroit-là nous ne ſommes pas plus heureux que les *Hurons*.

ADA-

ADARIO.

Te voilà logé, mon Frere, à la présomption *Françoise*, & tu te figures presque avec toute ta Nation qu'il n'y a point de gens au Monde comme vous autres, pour l'agrément du commerce de la vie & de la Societé. Voions donc si je pourrai t'ouvrir les yeux de ce côté-là. Je debute par t'accorder que les *François* observent parfaitement le dehors & l'exterieur de l'amitié. Moi-même j'y fus pris, mais pris comme une grosse dupe, pendant mon sejour en *France*. Sans être *Huron* tout Etranger de bonne foi eut donné dans le panneau. Les Hommes s'inclinent & se courbent profondément les uns devant les autres; ils s'embrassent, se baisent, se prennent & se serrent la main: les femmes plient souplement le jarret, & se font aussi des caresses reciproques. Tout cela se fait d'un air aisé, naturel, ouvert, & l'on jureroit que toutes ces honnêtetez viennent du cœur. Les paroles dont on se sert communément dans ces rencontres quadrent admirablement avec les postures & les gestes. Comment vous en va? n'y a-t-il rien pour vôtre service? croiez-moi le meilleur de vos amis, disposez de ma bourse & de mon credit; Adieu, je suis tout à vous. Hé, qu'en dis-tu, mon Brave? ne sont-ce pas là de ces phrases tendres & onctueuses que vous nommez Complimens? D'ailleurs, je confesse encore que vos Gens sont de grands faiseurs de visites.

C'eſt l'occupation dominante de la pluſpart de ceux qui n'ont rien à faire qu'à vivre, & qui ſemblent n'être nez que pour faire nombre dans la Societé. Ils ſe font une loi & une obligation de ſe voir tour à tour chez eux : une heure ou deux à l'un, autant à l'autre; ainſi le tems ſe coule, & la vie qui ſans cela leur ſeroit à charge ſe paſſe avec moins d'ennui. Que l'on demande à quoi bon toutes ces viſites? C'eſt, diſent-ils, pour entretenir l'amitié : en effet, ces deux gens ſe voient, donc ils ſont amis, c'eſt chez vous un raiſonnement concluant. Enfin, j'ai remarqué que vos *François* mangent, boivent, & jouent ſouvent enſemble : ils ſe donnent & ſe rendent des repas ſomptueux; ils pouſſent la débauche juſqu'à noier la Raiſon dans le vin : Les femmes, celles même, qui ſe piquent d'une je ne ſai quelle chimere de qualité, n'en cedent pas aux hommes quelquefois là deſſus ; Bacchus a des Prêtreſſes & des victimes parmi le beau ſexe, & ſi vos *Françoiſes* ont aſſez de retenue pour n'oſer ſe commettre avec le vin, elles s'en dédommagent par d'autres boiſſons, qui ſans faire bouillir la cervelle, fourniſſent au plaiſir de boire & de choquer enſemble. J'ai fait quelque ſejour dans une Ville, où je me faiſois un plaiſir de faire à certaine heure un tour de ruës, pour voir vos *Françoiſes* courir le Caffé ; je ne manquois point de les rencontrer par bandes comme des biches, toutes aiant la joie peinte ſur le viſage, comme étant toutes remplies de l'idée du doux paſſe-tems qu'elles alloient goûter.

Quant

Quant au jeu tu sais combien son influence sur la Nation est étendue.

LA HONTAN.

Je commence à me fatiguer, mon bon Homme: as-tu donc resolu de faire passer toutes nos mœurs en revûë? Au fait, ADARIO, au fait. Il s'agit de savoir s'il y a moins d'amitié parmi nous que parmi les *Hurons*: prouve moi l'afirmative de cette question, & je te quite.

ADARIO.

Oh vîte vîte, voila mon *François* aux champs! Vous êtes gens à courte patience, vous autres. C'est vous lasser que d'établir ses principes: en toutes choses, & de toutes maniéres vous courez à la conclusion. Avec cette pénetration & cette sagacité dont tu es si bien pourvû ne decouvres-tu pas où j'en veux venir? J'ai voulu étaler à tes yeux le voile, le masque, l'apparence & le beau semblant de l'amitié *Françoise*; voions à present ce qu'il y a de caché sous ce beau dehors. Tu sais mieux que moi quel fond on doit faire sur ces salutations, sur ces embrassades, sur ces serremens de main, sur ces termes obligeans, sur ces invitations, ces offres, ces promesses dont vous vous regalez presque toûjours à la rencontre. Le son d'une cloche ou d'un instrument & cela c'est toute la même chose: une Societé de Singes ou de Perroquets qui auroient étudié les

hommes là-dessus agiroient ou parleroient tout de même. Ce Compatriote qui vous salue tout bas, & avec un visage si riant, qui vous flatte & qui vous caresse, en est-il moins rongé d'envie contre vôtre pouvoir, contre vôtre fortune, contre vos talens? Il met sa tête à vos pieds & il souhaiteroit voir d'une autre maniere la vôtre aux siens: cette même Langue dont il vous felicite & vous louë, vient peut-être & tout recemment de vous accommoder de toutes pieces; & ce même homme qui dit prendre tant de part à vôtre bonheur vous dénigroit tout à l'heure, déchiroit vôtre reputation, & machine actuellement vôtre perte. Il n'y a pas plus de droiture & de sincerité dans les autres moiens dont on prétend se servir pour fomenter & pour entretenir la bienveillance reciproque. Les visites ne sont-elles pas une académie de medisance, & cette même personne qui défraie si bien aujourd'hui la conversation aux dépens des absens, divertira demain autre part sa compagnie à vos propres dépens. C'est un vrai tribunal qu'une visite, mais un tribunal d'iniquité. Une avanture est-elle arrivée à quelcun de la connoissance du Cercle? Ce quelcun est-il chargé de soupçons? Court-il de lui dans la Ville le moindre bruit desavantageux? On lui fait son procès à toute rigueur & sans l'entendre; tous les visiteurs & tous les visitez sont ses Juges & ses Parties: on le condamne par contumace; on flétrit son honneur; on le déclare indigne de toute estime, & notez que si ce prétendu coupable est en place & fait

fait figure, ſes Juges iront peut-être dès le même jour ramper devant lui pour en obtenir quelque faveur. Vos feſtins, vos débauches, & vos jeux ne ſont pas des indices moins équivoques, ou plûtôt moins impoſteurs de l'amitié. Chacun cherche en tout cela ſon plaiſir ou ſon interêt: Le Gueux reparé fait montre de ſon opulence ſur ſa table ſplendidement couverte: il ſe fait gloire d'y voir aſſis des Grands dont la nobleſſe décrepite rentre en roture par le délabrement du bien: ceux-ci comparoiſſent à l'heure de l'invitation, mangent & boivent largement à bon compte; mais ils n'ont pas plûtôt remercié leur hôte & pris congé de lui qu'ils vont turlupiner ſa ſotiſe & le dauber ſuivant ſon merite. Les Compagnons ou les Compagnes de débauche peuvent à peine ſe ſouffrir de ſang froid, & les joueurs & joueuſes ſont toujours prêts à quereller ceux qui gagnent leur argent.

LA HONTAN.

Quelle conſéquence tireras-tu de cette Morale? Il y a chez nous quantité de faux amis? je te l'accorde: donc il n'y en a pas un aſſez grand nombre de veritables & de généreux pour rendre nôtre Societé plus heureuſe que celle des *Hurons*; c'eſt-ce que je te nie abſolument.

ADARIO.

Un assez grand nombre, bon Dieu ! hé où les prendrois-tu, mon pauvre Baron ? Fai moi le plaisir de me les amener tous ; nous logerons cette précieuse troupe dans nos Cabanes, & je suis certain que nous ne serons point obligez pour cela ni d'en sortir, ni de les agrandir.

LA HONTAN.

Tu crois donc nos *François* de grands trompeurs, & de grands fourbes ?

ADARIO.

Oui sans doute sur ce chapitre-là ; je suis fâché de te passer une déclaration si désagréable ; mais la candeur *Huronne* ne me permet pas de faire autrement.

LA HONTAN.

Oui, mais ta candeur *Huronne* te permet-elle de juger si mal d'une Nation aussi polie & aussi prévenante qu'il y en ait au monde ?

ADARIO.

Un *Huron* de bon sens doit raisonner des exemples particuliers au général. Or j'ai tant vû d'ingratitude & de dureté parmi vous autres

tres *François* que je croi pouvoir charger la Nation de ces deux vices sans lui faire tort. Cependant je ne prétens point que mon imputation donne aucune atteinte à l'honneur des belles & bonnes ames: il y en a quelques unes, je le sai, mais il n'y en a guere, & plus la troupe en est petite, plus j'ai pour elle de vénération.

LA HONTAN.

A ce que je vois tu n'as étudié nos *François* que par leurs défauts. Si tu les avois examinez du bon côté, tu aurois fait attention à leurs largesses & à leurs bienfaits. N'as-tu donc point vû dans nos Eglises des baffins ou des sacs remplis d'argent? n'as-tu point vû dans nos Villes de grands & riches hôpitaux pour les pauvres & pour les malades?

ADARIO.

J'ai vû ce que tu dis, & j'ai vû encore plusieurs autres Liberalitez que tu ne dis pas, & qui feroient trop longues à raporter ici. Mais ça je m'en raporte à ta conscience, Baron; crois-tu que toutes ces largesses coulent de la bonne source? Crois-tu que communément elles viennent d'un noble & louable panchant à faire du bien, & à adoucir la malheureuse condition de son semblable? N'est-il pas vrai que l'ostentation, la coûtume & la crainte sont parmi vous les mobiles ordinaires de la Charité? Otez moi de

vos Societez l'envie d'être estimé riche ou généreux ; l'aprehension d'être noté d'avarice ou d'inhumanité ; la crainte de l'enfer si l'on ne restitue le bien mal aquis, si du moins on ne le rectifie en le consacrant à des usages pieux, si l'on ne rachete ses péchez par des aumônes, retranchez-moi, dis-je, de vos Societez ces ressorts & ces motifs, on verra tomber bien vîte toutes ces largesses que vous nommez des œuvres de charité, d'humanité, & qui ne sont au fond que les productions de l'Amour propre.

LA HONTAN.

Suivant ton compte, il n'y aura point de veritable générosité sur la Terre ; car l'Homme cherche par tout à contenter son amour propre, même lors qu'il s'apauvrit & qu'il se ruïne, & le plus ouvert des prodigues ne s'aime pas moins que le plus fermé des avares.

ADARIO.

Tu as raison. Aussi regardai-je l'Amitié desintéressée, la Charité pure, l'Humanité sans retour, comme des couleurs & des nuances dont nôtre Orgueil se pare, je les regarde comme de grands noms dont on se fait un merite imaginaire. Prens y garde un peu de près, mon cher Baron, les vertus ne sont que des phantômes brillans : nous voulons le bien & le mal selon la disposition mechanique & machinale du temperament, &

& à proportion que nôtre vouloir eſt fort ou foible, nous ſommes bons ou mauvais. Je t'avouerai donc très-volontiers que les hommes dans toutes leurs actions ne ſont que ſuivre l'impreſſion de l'Amour propre, mais ils n'en ſont pas moins eſtimables, lors qu'ils ſont humains, charitables, généreux, & fidéles amis. Ce patriote ne s'aime que pour ſoi; dès lors il eſt indigne de vivre dans la République, & quand même il lui rendroit des ſervices, elle n'eſt point obligée de lui en tenir compte, pourquoi? C'eſt qu'il ne travaille que pour ſon propre interêt. Mais cet autre Patriote s'aime pour ſes proches, pour ſes ſemblables, pour le Corps civil dont il eſt membre; il fait du bien autant que ſon avoir & ſa Raiſon le permettent, tu conviendras que ce dernier differe du précedent comme une pierre précieuſe differe d'une pierre fauſſe, comme le jour differe de la nuit.

LA HONTAN.

Je ne deſaprouve point ta comparaiſon; mais qui t'a dit que la *France* n'abondoit pas en ces habitans que tu fais reſſembler aux pierres précieuſes?

ADARIO.

C'a été ce prodigieux nombre d'infortunez qu'il n'a tenu qu'à moi de remarquer dans vos Villes, dans vos Bourgs, & dans vos Campagnes. Comme je les voiois pâles, maigres, decharnez, enfin de vrais ſquéletes

tes vivans, & d'ailleurs tout nuds, à quelques haillons près, j'étois curieux de m'informer quel accident les avoit reduits dans ce pitoiable état. On m'alleguoit diverſes raiſons : c'étoit d'abord la débauche, le libertinage & la faineantiſe. Je confeſſe que ceux-là me touchoient le moins ; il m'échapa même de répondre qu'ils étoient juſtement punis : Mais après y avoir fait reflexion je me diſois, après tout ils ne font tort qu'à eux-mêmes, & d'ailleurs ſi tous ces gens dont on reléve ſi fort la ſageſſe, la prudence & la bonne conduite étoient nez de la même humeur & dans les mêmes circonſtances que ces miſerables ; Meſſieurs les ſages n'en auroient pas moins fait. Sur cette penſée la compaſſion me ſaiſit, & je ſouhaitai que la République comme une tendre mere, comme une bonne tutrice, contraignît ces enfans devoiez à vivre plus commodément, & leur en fournît les moiens.

LA HONTAN.

Tu n'y entens rien, ADARIO ; ces Gueux qui te choquent ſi fort la vûë cachent ſous le dehors afreux de leur mendicité des délices qu'ils ne changeroient pas contre une honnête & profitable occupation ; mais de plus, il eſt bon de ne pas ôter cette vermine : elle tire le mauvais air du Corps politique, & les eſprits bien reglez aiant horreur d'une ſi baſſe & ſi mepriſable condition s'excitent & s'encouragent à travailler.

ADA-

ADARIO.

Abandonnons donc ces pareſſeux à leur mauvais genie & à leur travers, j'y conſens. Mais que ferons-nous d'une infinité d'innocens qui ſoufrent ſans avoir contribué en rien à ce denûment total où ils ſont plongez? Un homme n'a point d'autre patrimoine que ſon labeur; quelque peine qu'il ſe donne, quelques efforts qu'il faſſe il ne peut fournir à ſes beſoins, ni à ceux d'une famille; les ſubſides & la mal-tôte lui enlevent tout le fruit de ſon travail; à peine peut-il paier ſa cotte part pour l'ambition, pour le luxe & pour les plaiſirs du Monarque, & s'il ne peut atteindre juſque là, on le confine dans une priſon, & il lui en coûte ſa liberté. Voilà donc nôtre homme qui meurt de faim pendant que les Commis & les Financiers ſe regorgent de ſa ſubſtance: & quel eſt le riche de ſon voiſinage ou de ſa connoiſſance qui s'en inquiete, & qui lui offre le moindre ſoulagement?

LA HONTAN.

C'eſt un mal neceſſaire, ADARIO, & cet inconvenient eſt inévitable dans un Gouvernement Monarchique. N'as-tu jamais ouï parler de ce Conte, où l'on feint que tous les membres du corps humain ſe revolterent contre l'eſtomac? Toutes les parties de la machine, ſur tout la tête, les mains, & les pieds ſe plaignent qu'ils languiſſent de fatigue

gue & de laſſitude pendant que l'eſtomac reçoit tout le boire & le manger, & qu'il ne s'occupe que de digeſtion. Sur cela on prend la reſolution dans le Conſeil des membres de ne plus rien faire pour ce Maître pareſſeux, & ils comploterent tous de ſe tenir en repos. Qu'arriva-t-il?

ADARIO.

Je le ſai: ces bêtes de membres s'aperçurent qu'ils jeûnoient avec l'eſtomac, & qu'infailliblement ils periroient avec lui s'ils ne recommençoient à le nourrir. Y ſuis-je?

LA HONTAN.

Tout juſte, & quand tu aurois été témoin oculaire de l'évenement, tu ne pourrois pas en mieux expliquer la concluſion.

ADARIO.

Tu me la donnes belle avec ta guerre civile du Corps humain. Il eſt ridicule de vouloir bâtir la Verité ſur une reverie & ſur un menſonge; mais d'ailleurs ton Apologue n'y vient point du tout. Cet eſtomac qui ſe charge d'abord de toute la nourriture ne la digere qu'à condition qu'enſuite le ſuc ſera diſtribué aux membres à proportion de leurs beſoins; mais dans vôtre Gouvernement le Seigneur Eſtomac n'a que ſon enbonpoint en vûë; il n'influe que de ſon trop, il ne donne que ce qu'il ne peut garder, & pendant

dant qu'il eſt plongé dans la moleſſe, les pieds & les mains du corps, je veux dire l'Artiſan & le Laboureur meurent de faim; il n'y a pas juſqu'aux yeux, j'entens les Magiſtrats, & juſqu'aux parties nobles, j'entens les Gentilshommes, qui ne ſoient dans l'abatement.

LA HONTAN.

Arrête, *Huron*, j'ai l'honneur de manger le pain du Roi, & ſi tu continuois ſur ce ton-là il ſeroit de mon devoir de te faire taire.

ADARIO.

Ne voila t'il pas mon vil eſclave? Dimoi indigne *François*, es-tu plus à ton Roi qu'à ta Patrie? Eſt-ce le pain du Roi que tu manges? N'eſt-ce pas celui de la Nation, & conſéquemment n'eſt-ce pas le tien? Mais vous en étes tous logez là vous autres gens de vôtre Continent qui dépendez de l'Autorité ſuprême d'un ſeul homme: Ce n'eſt pas aſſez qu'il vous épuiſe & qu'il vous ſuce juſqu'à la moelle des os, vous autoriſez encore ſes violences en le traitant de Proprietaire Univerſel: c'eſt l'Armée du Prince, ce ſont les vaiſſeaux du Prince, c'eſt l'argent du Prince, & fût-il le plus grand tyran du Monde, de l'aveu de ſes ſujets même il ne prend que ce qui lui apartient. Mais puis que ta ſervitude t'aveugle aſſez pour ne pouvoir entendre ces veritez ſans ſcrupule & ſans chagrin, je veux bien avoir pitié de ta foibleſſe, & n'aller pas plus avant.

LA

LA HONTAN.

Tu me fais plaisir, ADARIO, laisse là nos miseres, & jette-toi plûtôt sur le bonheur des *Hurons*.

ADARIO.

Ah! ah! mon Brave, tu commences donc à ouvrir les yeux? L'image de vos miseres vous paroît hideuse, elle revolte vôtre imagination, & pour vous tirer de cet objet degoûtant il vous faut de l'humanité *Huronne*? hé bien oui, vous en aurez. Veux-tu que je te fasse d'après nature le tableau d'une Societé de *Hurons*? Ce sont des hommes chez qui le Droit naturel se trouve dans toute sa perfection. La Nature ne connoît point de distinction, ni de préeminence dans la fabrique des individus d'une même espéce, aussi sommes-nous tous égaux, & le titre de Chef ne signifie autre chose que celui qu'on juge le plus habile pour conseiller & pour agir. Le pauvre denué de tout secours, & de tout moyen pour vivre a un droit naturel sur le superflu des Riches; mais nous ne sommes jamais à la peine de faire valoir ce principe, & d'observer cette loi, & bien differens de vous qui par une précaution barbare fouëtez & pendez un malheureux qui dans un tel cas auroit dérobé, l'un de nos plus grands soins c'est d'empêcher qu'aucun de nos Compatriotes ne tombe dans l'indigence. La Loi naturelle inspire

pire de ne rompre avec un ami que par l'endroit de sa noirceur & de son infidelité; aussi pratiquons-nous exactement cette maxime: nous aimons nos amis dans leurs foiblesses & dans leurs disgraces, & il n'y auroit que la perfidie & la trahison qui nous empêcheroient de partager avec eux nôtre cœur, nôtre bourse, & nôtre secret. Enfin l'équité veut que nous aions de la reconnoissance pour nos bienfacteurs; aussi sommes-nous exempts, graces à nôtre bon destin, de ces lâches ingratitudes qui sont si communes parmi vous. On ne nous voit point faire des honnêtetez & des protestations d'un souvenir éternel à quelcun pour l'engager à nous rendre un service important, quelquefois même dangereux, puis laisser là ce quelcun & lui tourner le dos après en avoir obtenu ce que nous voulions. On ne nous voit point abandonner avec la fortune cet homme à qui nous avons fait assidûment nôtre Cour tout aussi long-tems qu'il a pû nous être bon à quelque chose. La vieillesse de nos parens & de nos proches ne nous rebute point; nous ne soupirons point après leur mort, soit pour être déchargez de ce qu'ils nous coûtent, soit pour nous emparer de leur succession

LA HONTAN.

Que tu es un terrible homme, ADARIO! il faut que ton humeur satirique te rentraine de par tout. Tu dois me parler de la felicité *Huronne*, & au lieu de cela tu nous pinces, & tu nous mords plus que jamais.

ADA-

ADARIO.

C'eſt que vous étes nos vrais antipodes pour les mœurs, & je ne puis pas examiner nôtre innocence ſans reflechir ſur vôtre corruption. Remarque donc bien, mon Ami, que cette aimable obſervation du Droit Naturel eſt proprement le ſeul & l'unique lien de nôtre Societé : c'eſt elle qui nous tient lieu de Loix, d'uſages, & de coûtumes. Nôtre paix domeſtique, nôtre abondance, & nôtre ſureté pour le dehors ne ſont fondées que là-deſſus. Pourquoi n'y a-t-il point parmi nous de procès, de querelles, ni de diviſions ? Pourquoi vivons-nous avec la ſimplicité, la droiture, le contentement des enfans ? Pourquoi le *Huron*, qui va eſſuier les fatigues de la Pêche & de la Chaſſe ne porte-t-il point d'envie au *Huron* qui reſte tranquillement dans ſa Cabane ? Pourquoi enfin ſommes-nous tous animez d'une même ardeur contre les *Iroquois*, & contre nos autres ennemis ? C'eſt que nous conſultons uniquement la Lumiere naturelle, & que nous y ajuſtons nos ſentimens & nos volontez. Nous ne nous contentons pas de dire que nous ſommes les membres d'un même corps, nous le croions effectivement, & nous agiſſons de même. Voici quelcun qui m'apelle, le reſte à une autre fois. Adieu.

DICTIO-

DICTIONAIRE
DE LA LANGUE
DES SAUVAGES.

DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE
DES SAUVAGES.

DICTIONAIRE
DE LA LANGUE
DES SAUVAGES.

J'Aurois bien pû vous envoyer un Dictionaire de tous les mots Sauvages, ſans en excepter aucun, avec pluſieurs phraſes curieuſes, mais cela ne vous eût été d'aucune utilité; il ſuffit que vous voyiez les plus ordinaires dont on ſe ſert à tout moment. Il y en a ſuffiſamment pour un homme qui voudroit paſſer en *Canada*; car ſi pendant la traverſe il apprenoit tous ceux qui ſont ici, il pourroit parler & ſe faire entendre des Sauvages après les avoir fréquentez deux ou trois mois.

Il n'y a que deux Meres Langues en toute l'étenduë du *Canada*, que je renferme dans les bornes du Fleuve de *Miſſiſipi*, au delà duquel il y en a une infinité d'autres que peu d'*Européens* ont pû apprendre juſqu'à preſent, à cauſe du peu d'habitude

qu'ils ont eu avec les Sauvages qui y ſont ſituez.

Ces deux Meres Langues, ſont la *Huronne* & l'*Algonkine*. La premiére ſe fait entendre des *Iroquois*, n'y ayant pas plus de différence entr'elles que du Normand au François. Il y a auſſi des Sauvages qui habitent ſur les Côtes de la *Nouvelle York* qui ont le même langage, à quelque choſe près. Les *Andaſtoguerons*, les *Torontogueronons*, les *Errieronons* & pluſieurs autres Nations Sauvages que les *Iroquois* ont totalement détruites, parloient auſſi la même Langue, s'entendant parfaitement bien. La ſeconde Langue eſt auſſi eſtimée en ce Païs-là que le Grec & le Latin le ſont en *Europe*, quoi qu'il ſemble que les *Algonkins*, dont elle eſt originaire, la deshonnorent par le peu de gens qui reſte de cette Nation, n'étant pas deux cens hommes tout au plus.

Il faut remarquer que toutes les Langues de *Canada*, à la reſerve de celles dont je viens de parler, ne différent pas tant de l'*Algonkine*, que l'Italien de l'Eſpagnol, ce qui fait que tous les Guerriers & les Anciens de tant de Peuples différens ſe piquent de la parler avec toute ſorte de délicateſſe. Elle eſt tellement néceſſaire pour voyager en ce Païs-là qu'en quelque lieu où l'on puiſſe aller, on eſt aſſuré de ſe faire entendre à toutes ſortes de Sauvages, ſoit à l'*Acadie*, à la *Baye de Hudſon*, dans les Lacs & même chez les *Iroquois*, parmi leſquels il s'en trouve quantité qui l'ont appri-

appriſe par raiſon d'Etat, quoi qu'il ſe trouve plus de différence de celle-ci à la leur que de la nuit au jour.

La Langue *Algonkine* n'a ni tons ni accens, étant auſſi facile à la prononcer qu'à l'écrire, & n'ayant point de lettres inutiles dans les mots. Elle n'eſt pas abondante non plus que les autres Langues Amériquaines; car les Peuples de ce Continent n'ont la connoiſſance ni des Arts, ni des Sciences: Ils ignorent les termes de cérémonies & de complimens, & quantité de verbes dont les *Européens* ſe ſervent pour donner plus d'énergie à leurs diſcours: Ils ne ſavent parler que pour ſavoir vivre, n'ayant aucun mot d'inutile & de ſuperflu. Au reſte, cette Langue n'a ni *F*, ni *V*, conſone.

J'ai mis à la fin quatre tems de l'Indicatif du verbe *j'aime*. L'indicatif ſe forme de l'infinitif, y ajoûtant la note perſonnelle *ni*, qui veut dire en abregé *moi* ou *je*; tellement que *Sakia* ſignifie *aimer*, au lieu qu'ajoûtant cette note perſonnelle *ni* à l'infinitif, on fait *ni ſakia*, qui veut dire *j'aime*. Il en eſt ainſi de tous les autres verbes.

Il eſt facile de conjuguer les verbes de cette Langue, dès qu'on ſait le preſent de l'indicatif. On ajoûte à l'imparfait *Ban* qui fait *Sakiaban*, c'eſt à dire, *j'aimois*; au parfait on met *ki* après la note perſonnelle, par exemple, *ni kiſakia*, *j'ai aimé*; & de même au futur un *ga*, par exemple, *ni gaſakia* ou *nin gaſakia*, *j'aimerai*. On peut faire tous les autres tems d'un verbe avec

le preſent de l'indicatif, comme par exemple, *j'aimerois*, *ningoſakiaban*; *j'euſſe aimé*, *ni kioſakiaban*; en un mot, quand on ſait bien le preſent de l'indicatif, & les particules qu'on doit ajoûter aux autres tems, on apprend cette Langue en très-peu de tems. Pour ce qui eſt de l'impératif, il ſe forme d'un *a* qu'on met à la tête de l'infinitif; par exemple, *ſakia*, veut dire *aimer*: *Aſakia*, veut dire *aime*, & le plurier *aimons*, ſe fait en ajoûtant *ta* à la queuë de l'infinitif, par exemple, *ſakia*, c'eſt *aimer*, & *ſakiata* veut dire *aimons*. Il ne nous manque plus que les notes perſonnelles, c'eſt à dire,

Je *ou* Moi, *Nir*, Vous, *Kiraoua.*
Tu *ou* Toi, *Kir*, Vous & Nous, *Kiraoueint.*
Il *ou* Lui, *Ouir*, Ils *ou* Eux, *Ouiraoua.*
Nous, *Niraoueint.*

A.

ABandonner, délaiſſer, j'abandonne, *Packitan.*
Accourir, j'accours, *Pitchiba.*
Agréer, plaire, j'agrée, *Miroüérindan.*
Aider, aſſiſter, *Maouineoua.*
Aimer, chérir, *Sakia.*
Aiguille à coudre, *Chabounikan.*
Aller par terre, je vas, *Tija.*
Aller par eau, *Pimiſca.*
Appeller, nommer, *Tichimika.*
A preſent, *Nongom.*
Arriver, j'arrive, *Takouchin.*
Aſſez, c'eſt aſſez, *Mimilic.*

Ava-

Avare, *Saſakiſſi.*
Aviron, *Appoué.*
Aujourd'hui, *Ningom.*
Avoir, *Tindala.*
Autrefois, *Piraouigo.*
Autre, *Coutac.*
Avoine, folle Avoine, inconnuë en *Europe*, *Malomin.*
Anglois, *Ouatſakamink dachirini.*
Admiration des Sauvages, c'eſt admirable, *Pilaoüa*, en ce cas c'eſt par dériſion.

B.

BArbe, *Miſchiton.*
Baril, *Aoyentagan.*
Bague, anneau, *Dibilinchibiſon.*
Bales, *Aloüin.*
Barbuë, Poiſſon, *Malamek.*
Batefeu, fuſil à faire du feu, *Scoutekan.*
Bas, chauſſes, *Mitas.*
Battre, je bats, *Packité.*
Brave, courageux Soldat, *Simaganis.*
Beau, *Olichichin.*
Beaucoup, *Nibila.*
Bien-tôt, *Kegatch.*
Bien, voilà qui eſt bien, *Oüeoüelim.*
Bien, & bien, & donc, *Achindach.*
Bois à brûler, *Mittik.*
Bled d'Inde, *Mitamin.*
Blanc, *Onabi.*
Boire, je bois, *Minikoue.*
Bon, *Kouelatch.*
Borgne, *Paskingoé.*
Bouclier, *Pakakoa.*

Boyau, *Olakich.*
Boüillon, ou ſuc, *Oüabou.*
Bord, de l'autre bord, ou côté, *Gaamink.*
Boiteux, *Kakikaté.*
Bouteille, *Chichigoué.*
Brochet, *Kinongé.*
Bouillie, ou ſuc de farine de bled d'Inde, *Mitaminabou.*

C.

CAſtor, animal, *Amik.*
Ca, or ſus, *Mappe.*
Capot, *Capotioüian.*
Canard, *Chichip.*
Caſtor, peau de Caſtor, *Apiminikoüe.*
Canot, *Chiman.*
Camarade, chez mon Camarade, *Nitché, Nitchikioüe.*
Cachete, en cachete, *Kimouch.*
Cabane, *Oüikioüam.*
Capitaine, Chef, *Okima.*
C'en eſt fait, *Chayé.*
Cerf, *Micheoué.*
Cendre, poudre, pouſſiere, *Pingoé.*
Cela, *Manda.*
Celui-là, *Maba.*
Chauderon, *Akikons.*
Chaudiere, *Akik.*
Chevreuil, *Aoüaskech.*
Chemiſe, *Papakiouian.*
Chaſſer, je chaſſe, *Kiouſſe.*
Chercher, je cherche, *Nantaouerima.*
Chemin, *Mickan.*
Chaud, *Akichatté.*

Che-

Cheveux, *Liſſis.*
Chez moi, *Entayank.*
Chien, *Alim.*
Petit Chien, *Alimons.*
Chacun, *Pepegik.*
Changer, je change, *Miſcoutch.*
Ciel, terre d'enhaut, *Spiminkakouin.*
Corps, *Tao.*
Connoître, je connois, *Kikerima.*
Coucher, *Ouipema.*
Comment, *Tani.*
Couteau, *Mockoman.*
Couteau crochu, *Coutagan.*
Courage, j'ai courage, *Tagoũamiſſi.*
Couverture de laine blanche, *Ouabiouian.*
Combien, *Tantaſou* ou *Tanimilik.*
Courir, *Pitchibat.*
Cul, *Miskoaſab.*
Culotes, circonlocution, ce qui cache le cul, *Kipokitie Koaſab.*
Champs enſemencez, *Kitteganink.*
Chanter, *Chichin.*
Conſtruire Vaiſſeaux ou Canots, *Chimanike.*
C*, *Maskimout.*
Croire, *Tikerima.*
Cuillere, *Mickouan.*

D.

DAnſer, je danſe, *Nimi.*
Danſe des Sauvages, au ſon des calebaſſes, *Chichikoue.*
Darder, je darde, terme uſité pour dire &c. *Patchipaona.*

D'abord, *Ouibatch.*
Déliberer, réſoudre, je détermine, *Tibelindan.*
Dérober, *Kimoutin.*
Dents, *Tibit.*
Demain, *Ouabank.*
Après demain, *Ouſouabank.*
Dire, je dis à quel, *Tita.*
Dit-il, il dit, terme fort uſité, *Toua.*
Dieu du Ciel, Maître de la vie. Grand Eſprit, être inconnu, *Kitchi-Manitou.*
Donner, je donne, *Mila.*
Doucement, *Peccabogo.*
Dormir, *Nipa.*
D'où, *Tanipi.*
Diable, méchant eſprit, *Matchi Manito.*
Deça en deça, *Undach.*

E.

EAu, *Nipi.*
Etre, reſter, *Tapia.*
Eau de vie, Suc ou bouillon de feu, *Scoutioüaboü.*
Enſemble, *Mamaoue.*
Entendre, *Niſitotaoua.*
Enſuite, *Mipidach.*
Et, *Gaye* ou *Mipigaye.*
En vérité, *Keket.*
Enfant, petit enfant, *Bobilouchins.*
Et bien, & donc qu'eſt-ce, *Taninentien.*
En autre endroit, ailleurs, *Coutadibi.*
Encore, *Minaouatch.*
Entiérement, *Napitch.*
En avant dans les bois, *Nopemenk.*

Eſti-

Eſtimer, je conſidere, j'honnore, *Napitelima.*
Ecrire, j'écris, *Maſinaike.*
Epée, *Simagan.*
Eſprit, avoir de l'eſprit, *Nibouacka.*
Eſprit, intelligence, être inviſible, *Manitou.*
Eſclave, *Ouackan.*
Etoile, *Alank.*
En deçà, *Undachdibi.*
Egal, ſemblable, l'un comme l'autre, *Tabiſcoutch.*
Eſturgeon, poiſſon, *Lamek.*
Etonnant, c'eſt étonnant ou admirable, *Etteoué.*

F.

FAire, je fais, *Tochiton.*
Fatiguer, je ſuis fatigué, *Takonſi.*
Faim, j'ai faim, *Packaté.*
Fâcher, je me fâche, *Iskatiſſi.*
Faire ou tirer du feu d'une pierre, *Scoutecke.*
Faire la cuiſine, je fais chaudiére, terme, *Poutaoue.*
Feu, *Scoute.*
Fer, *Piouabik.*
Femme, *Ickoue.*
Fille, *Ickoueſſens.*
Fort, fortereſſe, *Ouackaigan.*
Fort, ferme, dur, *Maſchkaoua.*
Fort, homme de force, *Mach Kaoueſſi.*
Fourche, *Naſſaouakouat.*
Frere, *Nicanich.*

France, Païs des François, *Mittigouchiouek endalakiank.*
Froid, avoir froid, *Kikatch.*
Fuzil, *Paskiſignan.*
Fumer, je fume du tabac, *Pentakoe.*
Fumer, faire fumée, *Sagaſſoa.*
François, appellez conſtructeurs de Vaiſſeaux, *Mittigouch.*
Fils, enfant, *Nitianis.*
Fortifier, je fais des forts, *Onackaike.*

G.

GArder, je conſerve, *Ganaouerima.*
Gagner au jeu, je gagne, *Packitan.*
Grand, en mérite, valeur, courage, &c. *Kitchi.*
Grand, haut, *Mentiton.*
Gouverner, je diſpoſe, *Tiberima.*
Graiſſe, *Pimite.*
Gens, peuples, *Irini.*
Guerre, *Nantobali.*
Guerriers, *Nantobalitchik.*
Gouverneur Général de Canada, *Kitchi okima ſimaganich*, c'eſt-à-dire *grand Capitaine de guerre, ou grand Chef des Soldats.*
Guerroyer, faire la guerre, *Nantoubalima.*
Geler, *Kiſſin.*
Il gele fort, *Kiſſina magat.*

Hair,

H.

HAïr, j'abhorre, *Chinguerima.*
Hache grande, *Agackouet.*
Hache petite, *Agackouetons.*
Haut, en haut, *Spimink.*
Herbe, *Myask.*
Hiver, *Pipoun.*
Hier, *Pitchilago.*
Homme, *Aliſinape.*
Honorer, *Mackaouala.*
Hiverner, je paſſe l'hiver, *Pipounichi.*
Hurons, peuples, *Nadouek.*

I.

IRoquois, au plurier, *Matchinadoaek.*
Jamais, *Kaouicka.*
Jaune, *Ouzao.*
Jeſuite, robe noire, *Mackate ockola.*
Jetter, je jette, j'abandonne, terme de répudier ſa femme, *Ouebinan.*
Jeune, *Ouskinekiſſi.*
Ici, *Achonda* ou *achomanda.*
Joli, propre, *Søſega.*
Jour, un jour, *Okouogat.*
Jouër, *Packigoué.*
Incontinent, *Ouibatch.*
Iſle, *Minis.*
Iſle, peninſule, *Miniſſin.*
Ivre, fou, ivrogne, *Ouskouebi.*
Impoſteur, *Malatiſſi.*

L.

LAiſſer, *Packitan.*
Langue, *Outon.*
Lac, grand Lac, *Kitchigamink.*
Là, parlà, *Mandadibi.*
Là loin, par là haut, *Ouatſadibi.*
Las, je ſuis las, *Takouſi.*
Lievre, *Ouapous.*
Liberal, *Oualatiſſi.*
Loup, *Mahingan.*
Long-tems, il y a long-tems, *Chachayé.*
Loin, *Ouatſa.*
Loutre, *Nikik.*
Lumiere, clarté, *Vendao.*
Lettre, *Maſinaygan.*
Lune, l'Aſtre de la nuit, *Debikat Ikizis.*

M.

MArcher, je marche, *Pimouſſe.*
Marier, je prens femme, *Ouiouin.*
Manger, *Ouiſſin.*
Mauvais, méchant, parlant des *Iroquois Malatiſſi.*
Malicieux, fourbe, qui a le cœur mauvais, *Malatchitehe.*
Maîtreſſe, amie, *Nirimouſens.*
Male, *Nape.*
Malade, *Outineous.*
Mari, qui eſt marié, époux, *Napema.*
Marchandiſes, *Alokatchigan.*
Mer, grand Lac ſans bornes, *Agankitchigaminck.*

Me-

Medecine, breuvage, *Maskikik.*
Miroir, *Ouabemo.*
Mort, *Nipouin.*
Mourir, je me meurs, *Nip.*
Moucher la chandelle, atizer le feu, *Ouaſacolendamaoua.*
Moitié, *Nabal.*
Mal, cela va mal, cela ne vaut rien, *Napitch*, *Malatat.*

N.

NOn, nenni, *Ka.*
Nez, *Yach.*
Nouvelles, *Tépatchimou Kan.*
Nouvelles, je porte nouvelles, *Tépatchimou.*
Nuit, *Debikat.*
Noir, *Mackate.*
Nager, ramer, *Tapoue.*
Naviguer, je navigue, *Pimiſca.*

O.

OUi, *Mi* ou *Mincouti.*
Oui ſans doute, vraîment oui, *Ante* ou *Sankema.*
Oiſeau, *Pilé.*
Orignal, Elan, *Mons.*
Ours, *Mackoua.*
Ourſin, petit Ours, *Makons.*
Où eſt-il? De quel côté eſt-il? *Tanipi api.*
D'où viens-tu? de quel côté viens-tu? *Tanipi endayenk.*
Où vas tu? de quel côté vas tu? *Taga Kitija.*

Orignal, jeune & petit, *Manichich.*
Où, *Ta.*

P.

PArler, *Galoula.*
Pain, *Pa bouchikan.*
Part, en quelle part, *Ta nipi.*
Païs, *Endalakian.*
Paix, *Peca.*
Faire la Paix, *Pecatchi.*
Parent, *Taouema.*
Payer, je paye, *Tipaham.*
Pas encore, *Ka Maſchi.*
Parce que, ou, d'autant que, *Miouinch.*
Pareſſeux, *Kittimi.*
Perdrix, *Pileſioue.*
Peau, *Packikin.*
Perſonne, *Kagouetch ou Kaoûia.*
Penſer, avoir opinion, *Tilelindan.*
Petit, *Ouabiloucheins.*
Pere, mon pere, *Nouſcé.*
Pendant que, *Megoatch.*
Peu, *Me Mangis.*
Peine, être en peine, être inquiet, *Talimiſſi.*
Piſſer, *Minſi.*
Pile, mortier de bois à piler du bled d'Inde, *Poutagan.*
Pitié, avoir pitié, *Chaouerima.*
Perſuaſion, *Tirerigan.*
Pierre, *aſſin.*
Pipe, calumet, *Poagan.*
Pluye, *Kimiouan.*
Plein, *Mouskinet.*

Plat

Plat d'Erable, *Soule Mickoan.*
Puis, enſuite, *Mipidach.*
Poiſſons, *Kikons.*
Poiſſons blancs, *Attikamek.*
Pourcelaine, grain de pourcelaine, *Aoüiés.*
Point du tout, *Kamamenda.*
Poil des animaux, *Piöüel.*
Portage, *Cappatagan.*
Porter, *Pitou ou Pita.*
Pourſuivre, *Nopinala.*
Point du tout, *Kagöuetch.*
Pourquoi, *Taninentien.*
Poudre à tirer, *Pingoe Mackate.*
Prendre, je prens, *Takounan.*
Printemps, *Mirockamink.*
Propre, *Saſega.*
Prier Dieu, *Talamia Kitchi Manitou.*
Proche, *Pechouetch.*
Perdre au jeu, je pers, *Packilague.*

Q.

QUi eſt-ce? *Ouaneouiné.*
Qui eſt celui-là? *Ouaneouiné Maba.*
Qu'y-a-t'il? *Kekouanen.*

R.

RAcine, *Ouſtikoues.*
Raiſon, avoir raiſon, *Tepoa.*
Rencontrer, *Nantouneoua.*
Répoſer, *Chinkichin.*
Regarder, *Ouabemo.*
Régreter, *Goüiloma.*
Riviére, *Sipim.*

Rien,

Rien, *Kakegou.*
Rire, *Papi.*
Robe, *Ockola.*
Roi de France, grand Chef des François, *Mittigou, Kitchi Okima.*
Rouge, couleur, *Miſcoue.*
Rouge, poudre rouge eſtimée des Sauvages, *Oulamar.*
Renard, *Outagami.*
Raiſin, *Choemin.*
Reſpecter, *Talamiska.*

S.

SAc, *Maskimout.*
Sachet à tabac, *Caſpitagan.*
Sans doute, *Antetatouba.*
Sang, *Miſcoue.*
Saluer, *Mackaoula.*
Sable, *Negao.*
Savoir, *Kikerindan.*
Soldat, *Simaganich.*
Soleil, *Kiſis.*
Souliers, *Mackiſin.*
Suër, *Matoutou.*
Songer, penſer, *Tilelindan.*

T.

TAbac, *Sema.*
Taſſe d'écorce, *Oulagan.*
Terre, *Acke* ou *Ackouin.*
Tête, *Ouſtikouan.*
Tems, il y a long-tems, *Chachaye Piraouigo.*

Tout

Tout par tout, *Alouch bogo.*
Tomber, *Pankiſin.*
Tourterelle, *Mimi.*
Toûjours, *Kakeli.*
Tout, *Kakina.*
Troquer, *Tataouan.*
Très, fort, *Magat.*
Triſte, être triſte, *Talimiſſi.*
Trouver, *Nuntouneoua.*
Trop, *Oſſam.*
Trop peu, *Oſſame mangis.*
Tuer, *Niſſa.*
Tien, pren, *Emanda.*
Tous, *Miſſouté.*

V.

VAiſſeau, ou grand Canot, *Kitchi Chiman.*
Valeur, c'eſt de valeur, de conſequence &c. *arimat.*
Verſer, *Sibikinan.*
Vérité, en vérité, *Keket.*
Vent, *Loutin.*
Ventre, *Miſchimout.*
Venir, *Pimatcha.*
Vite, *Ouelibik.*
Village, *Oudenanc.*
Vin, ſuc ou bouillon de raiſin; *C hoemin abou.*
Viſiter, rendre viſite, *Pimaœtiſſa.*
Vieux, *Kiouecheins.*
Vivre, *Noutchimou.*
Viande, *Oüias.*
V*, *Patchagon.*

Voi-

Voilà, qui eſt bien, *Ouèouelim.*
Voler, piller, dérober, *Kimoutin.*
Voir, *Ouabemo.*
Vouloir, *Ouiſch.*
Vie, *Noutchimoüin.*

Y.

YEux, *Ouskinchic.*

Je me contente de mettre ici ſeulement les quatre tems de l'indicatif d'un ſeul verbe, ſur quoi on pourra ſe régler pour tous les autres. J'aurois bien pû m'étendre un peu plus ſur cette matiére ; mais il y auroit tant de choſes à dire qui m'entraineroient de l'une à l'autre, qu'il faudroit à la fin me réſoudre à faire une Grammaire en forme.

Aimer, *Sakia.*

Preſent.

J'aime, *Niſakia.*
Tu aimes, *Ki ſakia.*
Il aime, *Ou ſakia.*
Nous aimons, *Ni ſakiamin.*
Vous aimez, *Kiſakiaoua.*
Nous & vous aimons, *Kiſakiaminaoua.*
Ils aiment, *Sakiaouak.*

Imparfait.

J'aimois, *Ni ſakiaban.*
Tu aimois, *Ki ſakiaban.*
Il aimoit, *Ou ſakiaban.*

Nous

Nous aimions, *Ni ſakiaminaban.*
Vous aimiez, *Ki ſakiaouaban.*
Nous & vous aimions, *Ki ſakiminaouaban.*
Ils aimoient, *Sakiabanik.*

J'ai aimé, *Ni kiſakia.*
Tu as aimé, *Ki kiſakia.*
Il a aimé, *Ou kiſakia.*
Nous avons aimé, *Ni kiſakiamin.*
Vous avez aimé, *Ki kiſakiaoua.*
Nous & vous avons aimé, *Ki kiſakiaminaoua.*
Ils ont aimé, *Kiſakiaouak.*

J'aimerai, *Ningaſakia.*
Tu aimeras, *Ki gaſakia.*
Il aimera, *Ou gaſakia.*
Nous aimerons, *Nin gaſakiamin.*
Vous aimerez, *Ki gaſakiaoua.*
Nous & vous aimerons, *Ki gaſakiaminaoua.*
Ils aimeront, *Gaſakiaouak.*

Aime, *Aſakia.*
Aimons, *Aſakiata.*

A l'égard des noms ils ne ſe déclinent point, le plurier ſe forme d'un *k*, qui finit en voyelle à la fin du mot, par exemple : *Aliſinape*, qui ſignifie un homme; on dit au plurier *Aliſinapek*, c'eſt à dire, des hommes ; & s'il finit par une conſone, on n'a qu'à ajoûter *ik*, par exemple *minis*, ſignifie une Iſle, auquel mot poſant *ik* à la fin, on trouvera *Miniſſik*, qui ſont des Iſles. De même que *Paskiſigan*, qui ſignifie un fuſil au ſingulier, & *Paskiſiganik*, des fuſils au plurier.

Maniére

Maniére de compter des Algonkins.

UN, *Pegik.*
Deux, *Ninch.*
Trois, *Niſſoue.*
Quatre, *Neou.*
Cinq, *Naran.*
Six, *Ningoutouaſſou.*
Sept, *Ninchouaſſou.*
Huit, *Niſſouaſſou.*
Neuf, *Changaſſou.*
Dix, *Mittaſſou.*
Onze, *Mittaſſou, achi, pegik.*
Douze, *Mitaſſou achi ninch.*
Treize, *Mitaſſou achi niſſoue.*
Quatorze, *Mitaſſou achi neou.*
Quinze, *Mitaſſou achi naran.*
Seize, *Mitaſſou achi ningotouaſſou.*
Dix-ſept, *Mitaſſou achi ninchoaſſou.*
Dix-huit, *Mitaſſou achi niſſouaſſou.*
Dix-neuf, *Mitaſſou achi changaſſou.*
Vingt, *Ninchtana.*
Vingt-un, *Ninchtana achi pegik.*
Vingt-deux, *Ninchtana achi ninch.*
Vingt-trois, *Ninchtana achi niſſoue.*
Vingt-quatre, *Ninchtana achi neou.*
Vingt-cinq, *Ninchtana achi naran.*
Vingt-ſix, *Ninchtana achi ningotouaſſou.*
Vingt-ſept, *Ninchtana achi ninchoaſſou.*
Vingt-huit, *Ninchtana achi niſſoaſſo.*
Vingt-neuf, *Ninchtana achi changaſſo.*
Trente, *Niſſouemitana.*
Trente-un, *Niſſouemitana achi pegik, &c.*
Quarante, *Neoumitana.*

Cinquan-

Cinquante, *Naran mitana.*
Soixante, *Ningoutouaſſou mitana.*
Septante, *Ninchouaſſou mitana.*
Huitante, *Niſſouaſſou mitana.*
Nonante, *Changaſſou mitana.*
Cent, *Mitaſſou mitana.*
Mille, *Mitaſſou mitaſſou mitana.*

Quand on ſaura une fois compter juſques à cent, on pourra facilement compter par dixaines, de mille juſques à cent mille, qui eſt un nombre quaſi inconnu des Sauvages, & par conſéquent inuſité en leur Langue.

Au reſte, il faut prendre garde de bien prononcer toutes les lettres des mots, & d'appuyer ſur les *A*, qui ſe trouvent à la fin. On n'a pas de peine à le faire, car il n'y a point de lettre du gozier, ni du palais, comme le *j* conſone des *Eſpagnols*, leur *g* ou leur *x*, non plus que comme le *th* des *Anglois*, qui met une langue étrangere à la torture.

Je dirai de la Langue des *Hurons* & des *Iroquois* une choſe aſſez curieuſe, qui eſt qu'il ne s'y trouve point de lettres *labiales*; c'eſt à dire de *b*, *f*, *m*, *p*. Cependant cette Langue des *Hurons* paroît être fort belle & d'un ſon tout à fait beau; quoi qu'ils ne ferment jamais leurs levres en parlant.

Les *Iroquois* s'en ſervent ordinairement dans leurs Harangues, & dans leurs Conſeils, lors qu'ils entrent en négociation avec les *François* ou les *Anglois*. Mais entre

tre eux ils ne parlent que leur langue maternelle.

Il n'y a point de Sauvages en *Canada* qui veuillent parler *François*, à moins qu'ils ne croyent qu'on pourra concevoir la force de leurs paroles, tellement qu'ils le veulent bien ſavoir avant que de s'expoſer à vouloir s'expliquer, à moins que la néceſſité ne les y oblige, lors qu'ils ſe trouvent avec des Coureurs de bois qui n'entendent pas leur Langue.

Je dis donc, pour revenir à celle des *Hurons*, que n'ayant point de lettres *labiales*, non plus que les *Iroquois*, il eſt preſque impoſſible que les uns ni les autres puiſſent jamais bien apprendre le François. J'ai paſſé quatre jours à vouloir faire prononcer à des *Hurons* les lettres *labiales*, mais je n'ai pû y réüſſir, & je crois qu'en dix ans ils ne pourront dire ces mots, *Bon*, *Fils*, *Monſieur*, *Pontchartrain*; car au lieu de dire *Bon*, ils diroient *Ouon*; au lieu de *Fils*, ils prononceroient *Rils*; au lieu de *Monſieur*, *Caounſieur*, au lieu de *Pontchartrain*, *Contchartrain*.

J'ai mis ici quelques mots de leur Langue, afin que vous voyiez par curioſité la différence qu'il y a de la précédente à celle-ci; dont vous pourrez faire telle remarque qu'il vous plaira. Au reſte, elle ſe parle avec beaucoup de gravité, & preſque tous les mots ont des aſpirations, l'*H* devant être prononcée le plus qu'il eſt poſſible.

Je ne ſache point qu'aucune Langue Sau-

Sauvage de *Canada* ait de *F.* Il eſt vrai que les *Eſſanapés* & les *Gnacſitares* en ont; mais comme ils ſont ſituez au delà du *Miſſiſipi* ſur la *Riviére Longue*, ils ſont au delà des bornes du *Canada*.

Quelques mots Hurons.

Avoir de l'eſprit, *Houdioun.*
Eſprit, Divinité, *Ocki.*
Le feu, *Tſiſta.*
Le fer, *Aouiſta.*
Femme, *Ontehtien.*
Fuſil, *Ouraouenta.*
Se fâcher, être fâché, *Oungaroun.*
Il fait froid, *Outoirha.*
Graiſſe, *Skoueton.*
Homme, *Onnonhoue.*
Hier, *Hiorheha.*
Jeſuite, *Tſiſtatſi.*
Loin, *Deherén.*
Loutre, *Taouinet.*
Non, *Staa.*
Oui, *Endae.*
Calumet, pipe, *Gannondaoua.*
Proche, *Touskeinhia.*
Soldats, *Skenragüetté.*
Saluer, *Igonoron.*
Des Souliers, *Arrachiou.*
Je trafique, *Attendinon.*
Tout à fait, *Tiaoundi.*
Tous, *Aouetti.*
Tabac, *Oyngoua.*
C'eſt de valeur, difficile, de conſéquence, *Gannoron.*

S'en

S'en aller, *Saraskoua.*
Avare, *Onnonſté.*
Beau, propre, *Akouaſti.*
Beaucoup, *Atoronton.*
Voilà qui eſt bien, *Andeya.*
Je bois, *Ahirrha.*
Bled d'Inde, *Onneha.*
Des Bas, *Arrhich.*
Une Bouteille, *Gatſeta.*
Brave, qui a du cœur, *Songuitehe.*
C'en eſt fait, *Houna.*
Mon frere, *Yatſi.*
Mon Camarade, *Yattaro.*
Le Ciel, *Toendi.*
Cabane, *Honnonchia.*
Cheveux, *Eonhora.*
Capitaine, *Otcon.*
Chien, *Agñienon.*
Doucement, *Skenonha.*
Poux, *Skenon.*
Je dis, *Attatia.*
Demain, *Achetek.*
Etre, *Sackie.*

FIN.

TABLE

TABLE

Des Matieres principales contenues dans ce II. Volume.

Description abregée du Canada. pag. 8
Table des Nations Sauvages de Canada. 38
Des Animaux du Canada, *avec l'Explication de ceux dont il n'est pas parlé dans le I. Tome.* 40
Des Oiseaux & des Insectes du Canada, *avec l'Explication de ceux dont on n'a pas fait mention dans le I. Tome.* 46
Des Poissons, avec l'Explication de ceux dont on n'a rien dit dans le I. Tome. 55
Des Arbres du Canada. 59
Du Commerce du Canada *en général.* 67
Du Gouvernement du Canada *en général.* 74
Interêts des François *& des* Anglois *de l'*Amerique Septentrionale. 86
Habits, Logemens, Complexion & Temperament des Sauvages. 92
Mœurs & Manieres des Sauvages. 99
Croyance des Sauvages, & les Obstacles à leur Conversion. 114

Adorations des Sauvages. 127
Leurs Amours & leurs Mariages. 132
Maladies & Remedes des Sauvages. 146
Leur Chasse. 157
Guerre des Sauvages. 176
Des Armoiries de quelques Nations Sauvages. 191
Explication des Hiéroglyphes &c. 193

CONVERSATIONS DE L'AUTEUR AVEC UN SAUVAGE, où l'on voit une Description exacte des Coûtumes, des Inclinations & des Mœurs de ces Peuples.

I. CONVERSATION, *sur la Religion.* 197
II. CONVERSATION, *sur les Loix.* 239
III. CONVERSATION, *de l'Interêt propre.* 272

DICTIONAIRE *de la Langue des Sauvages.* 313

FIN.

2689873 t. 2